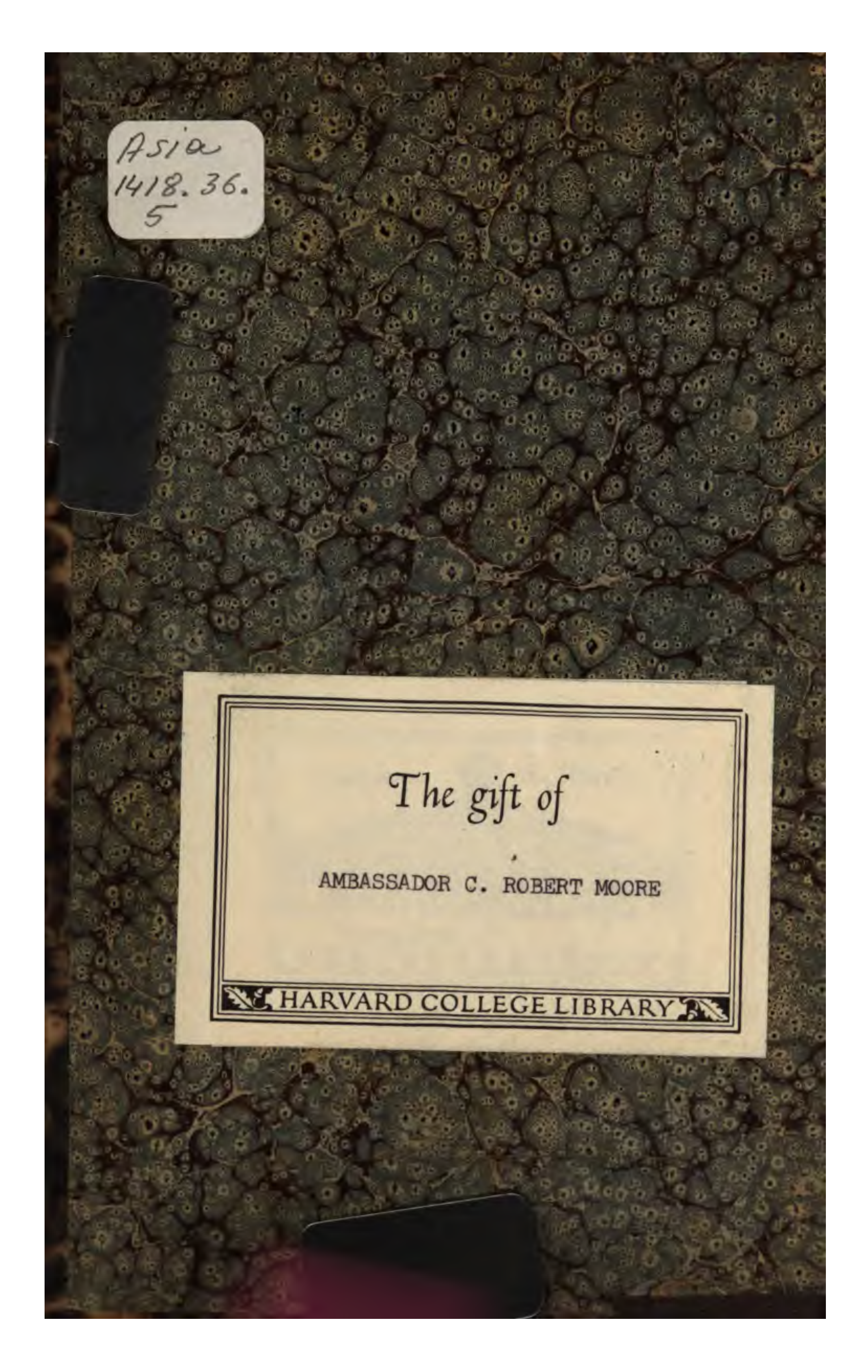






Mahmud II - p. 34

SOUVENIRS

D'ORIENT.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n. 7.



ELENCO

125

SOUVENIRS

D'ORIENT,

PAR

HENRI CORNILLE.

CONSTANTINOPLE. — GRÈCE. — JÉRUSALEM. — ÉGYPTE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Avec vignettes.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Libraire de la Société de géographie,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

M.D.CCC.XXXVI.

125

SOUVENIRS

D'ORIENT,

PAR

HENRI CORNILLE.

CONSTANTINOPLE. — GRÈCE. — JÉRUSALEM. — ÉGYPTE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Avec vignettes.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Libraire de la Société de géographie,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

M.D.CCC.XXXVI.

123

SOUVENIRS

D'ORIENT,

PAR

HENRI CORNILLE.

CONSTANTINOPLE. — GRÈCE. — JÉRUSALEM. — ÉGYPTE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Avec vignettes.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Libraire de la Société de géographie,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

M.D.CCC.XXXVI.

AVANT-PROPOS.

Quand ce livre parut, l'auteur n'aspirait nullement aux honneurs de la réimpression. — Il se fût bien gardé de sonder l'avenir sur le destin de son œuvre. — Pour peu de chose, il eût demandé grâce.

Les *Souvenirs d'Orient* se reproduisent sous leur premier aspect. — Le volume n'a point grossi. — On eût pu ajouter des pages, non des faits. — La vérité est de peu de paroles.

— Un mot, toutefois, sur ce point.

Les travaux des antiquaires, les recherches de la science auraient fourni vaste matière à l'amplification. Il eût été facile d'évoquer les âges écoulés, et d'emprunter à leur histoire, des inspirations nouvelles. — La pensée de l'auteur fut de montrer ces peuples tels qu'ils sont :

de signaler en tout lieu, les choses du présent, l'actualité, la vie. — Il est resté fidèle à son principe. — Les souvenirs des temps anciens se mêlent quelquefois au récit des scènes qu'il retrace; mais alors, c'est un dernier adieu, un regret qui s'exhale.

Ce livre est une date isolée au milieu des siècles, une simple inscription gravée sur la poussière d'un monde qui finit. — Terre de gloire et de prodiges, d'assez nobles débris retracent ses beaux jours!

Quand on assiste à l'agonie d'un homme, on interroge avec sollicitude le progrès de la mort; on suit, d'une main attentive, les pulsations rétrogrades de l'artère qui se contracte; on s'affaisse sur ce néant; on ne va point crier : « Passans, écoutez-moi! cet homme qui » se meurt, il fut heureux jadis; il fut » grand parmi les hommes! » — Plus tard, plus tard! il sera temps d'inscrire sur sa tombe la mémoire de son passé!

Mars 1836.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Livourne. — L'Elbe et la Corse. — Détroit de Messine. Zante. — Les Dardanelles. — La flotte turque. — Gallipoli. — Aspect de Constantinople et du Bosphore. — Les imans. — Galatha. — Une réception en temps de peste.

C'était par une belle journée d'été : tout reposait sous le ciel d'Italie; les flots onduleux de la mer se déroulaient mollement au rivage. Nous appareillâmes à dix heures du matin dans

le port de Livourne, et une légère brise de terre nous entraîna bientôt avec elle. La ville disparut sous les eaux, avec ses tours et ses vaisseaux à l'ancre; la Corse et la Sardaigne s'élevèrent insensiblement; l'horizon s'agrandit, et nous révéla ses solitudes (1).

Le soir vint : la pâle clarté de la lune colora le tableau d'une teinte argentée, mystérieuse comme le silence qui nous entourait. A minuit, le vent augmenta : parfois alors le battement d'une voile, le cri des mâts sous l'effort de la brise, le sifflement des flots qui se heurtaient à notre proue et qui volaient en éclats autour d'elle; tous ces incidens d'une existence inaccoutumée interrompaient le cours de nos pensées, et ramenaient notre esprit vers cette barque fragile à laquelle nous venions de livrer notre fortune, elle-même si chanceuse et si frêle.

(1) J'avais pour compagnon de voyage, M. J. Roger de Castres: pendant ces deux années de courses à travers l'Orient, il fut, ainsi que moi, témoin de tous les faits dont je parle, de tous les événemens que je retrace; toutes choses nous furent communes. Si je me sers indifféremment des pronoms *je* et *nous*, ce n'est, le plus souvent, que pour varier les formes du récit.

Minuit : nous sommes arrivés à la hauteur de l'île de Corse, le berceau du grand homme. C'est là que Bonaparte compta, dans l'obscurité, les premières années de sa vie, lui qui, né sur un écueil, devait écraser de son poids, tous les trônes de l'Europe, pour aller, à l'autre bout du monde, mourir sur un écueil! Isolé dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort, il devait croître immobile comme ses rochers, au sein d'une nation légère comme ces flots près desquels il passa les jours calmes de son enfance. Ainsi que dans ses foyers paternels, il devait voir les vents et les orages expirer impuissans à ses pieds... Que dis-je ! l'île d'Elbe n'est-elle point aussi devant nos yeux! l'île d'Elbe où l'Europe exila son vainqueur ; l'île d'Elbe qui fut le prélude de Sainte-Hélène!

La fortune de Bonaparte eut donc aussi ses revers. Ce nom inscrit par la victoire, dans les plaines de l'Italie, au front des Pyramides et sur toutes les couronnes de l'Europe; ce nom devait être aussi gravé par le malheur, sur des sables déserts, sur les grèves de l'Atlantique.

Un calme plat nous arrête trois jours à la

hauteur de la baie de Naples. L'Etna se montre enfin dans le ciel. Nous voici entre Charybde et Scylla, ces deux gouffres si redoutés jadis, qui n'ont laissé au monde qu'un proverbe.

Grace au pilote côtier, nous pénétrons dans le détroit. D'un côté, les montagnes de la Calabre, incultes et grisâtres; de l'autre, Messine avec ses collines échelonnées et son auréole d'azur : nous parcourons lentement cette poétique avenue du monde oriental.

La nuit rembrunit peu à peu les teintes vaporeuses qui coloraient les rives de la Sicile. Messine s'efface à nos yeux, et l'on ne distingue plus à la côte, que de petites lumières, immobiles comme des étoiles. A cette heure, tout est repos; seulement, vers la pointe éloignée du cap Pellaro, on aperçoit des torches mouvantes qui semblent marcher sur deux lignes, et disparaissent derrière la montagne; des sons lugubres frappent nos oreilles : c'est un enterrement.

Les pêcheurs retournent au port en chantant; le ciel est pur et diapré; l'astre des nuits élève son croissant au dessus de l'Etna, et ramène

sur ces bords enchantés, l'air de joie et de fête que des ombres trop épaisses avaient un instant obscurci.

Nous jetons l'ancre dans le port de Zante, l'un des plus jolis de ces parages. Cette île n'est plus aujourd'hui la *nemorosa Zacynthos* de Virgile; ses montagnes sont arides et dépouillées. Elle est pourtant fertile en raisins importés de Corinthe, dont elle fait un commerce considérable. Prêts à mettre à la voile pour la Morée, nous apprenons que des fièvres pestilentielles se sont déclarées à Patras. Peu curieux d'affronter l'épidémie, nous ajournons le voyage de la Grèce, et suivant dans sa course notre brigantin esclavon, nous voguons vers Constantinople.

Navarin, Modon, Koron et les montagnes bleues de l'Arcadie se dessinent dans le lointain. Cérigo, l'ancienne Cythère, n'est plus qu'un rocher abandonné; Venise y exporta long-temps ses proscrits.

Les pirates de l'Archipel commencent à se montrer : on les aperçoit par intervalles; ils longent les côtes des îles : ils sont nombreux,

dans de petites barques, et se cachent. Le capitaine fait charger les canons, et distribue des fusils à l'équipage qui n'aura garde de s'en servir : le matelot n'aime pas le sang.

Les vents contraires nous arrêtent à l'entrée des Dardanelles. Nous mouillons au milieu d'une foule de bâtimens marchands consignés, comme nous, aux portes de la Turquie. Enfin nous partons tous ensemble, comme une armée navale.

La flotte musulmane est stationnée au centre du détroit; le capitan-pacha qui la commande, est un jeune homme fort aimable, à ce que l'on dit. Long-temps esclave du seraskier, il joue maintenant un beau rôle; mais au retour, peut-être devra-t-il céder le gouvernail à un autre, et figurer quelque jour, comme ce vieux capitan disgracié, qui vend des pastèques à Stamboul, trop heureux de n'avoir pas laissé sa tête avec ses honneurs, ses richesses et ses femmes.

Cette flotte demande les passe-ports; c'est la douane avancée de Constantinople. Pour éviter

les formalités, les navigateurs arborent le pavillon russe, devant lequel la flotte ottomane baisse le sien et se tait.

Nous jetons l'ancre de nouveau, aux environs de Galatha, misérable village sur les confins de l'Europe. A terre, nous sommes accueillis par de nombreux serpens qui nous forcent à battre en retraite.

Arrêtés une troisième fois, devant Gallipoli, nous parcourons ce squelette de ville dont les maisons de bois n'attendent qu'un coup de vent pour s'écrouler. On les croirait désertes, tant les habitans sont rares et clair-semés. Deux ou trois cafés, où le Turc se fait raser la tête en fumant le narghilé; une vieille tour génoise couronnée de lierre et de fleurs bleues; quelques soldats déguenillés qui passent, une pipe à la main : voilà tout. La campagne aride, montagneuse ne produit que des cotonniers, des mûriers et des ronces.

Au coucher du soleil, nous entrons dans la mer de Marmara :

La nuit, une bourrasque violente se déclare; au point du jour, nous découvrons la terre.

Voici donc la cité ottomane! Le brouillard se dissipe, tout l'équipage est sur le pont.

Les minarets de Constantinople s'aperçoivent de loin, derrière la ligne circulaire qui dessine l'horizon de la mer; ils semblent placés là pour annoncer la capitale de Mahomet. Chaque cité, chaque religion a donc son caractère et son enseigne : à Stamboul, c'est une tour élevée et pointue, semblable à une gigantesque bougie surmontée de son éteignoir; à Rome, c'est un dôme sublime qui soutient une croix dans les airs; à Athènes, c'est une Minerve; à Sparte, un bouclier; à Paris, un drapeau.

A mesure que nous avançons, le tableau s'éclaircit; la capitale du Bosphore se révèle; c'est une apparition magique.

Stamboul, Scutari, ces deux pointes de terre qui s'allongent, avec leurs cités, au milieu des flots; ce mélange de maisons grises et rouges, entrecoupées de cyprès et de mélèzes; cette multitude de dômes, avec leurs tours et leurs flèches dorées; ces collines du fond, toutes bariolées de kiosques aux mille couleurs; cette forêt de mâts pavoisés aux armes de toutes les nations; ces

barques frêles et rapides qui se croisent et s'entremêlent, inclinées sous leur voile blanche; ce ciel brillant et riche, dont les teintes, à leur réveil, paraissent encore amollies des vapeurs du matin; enfin, toute cette masse d'existence et de variété, au sortir de la solitude et de la monotonie des mers; tout cela me transportait à la fois de surprise et d'enthousiasme.

Nous étions en présence de cette admirable amphithéâtre qui passe, avec raison, pour un des plus beaux points de vue de l'univers.

Enfin, j'allais le voir, l'étudier, ce peuple étrange et merveilleux; ce peuple qui, sorti du fond de l'Arabie, soumit, par la force des armes, les deux plus grandes parties du monde, et faillit pousser ses victoires jusqu'au fond de l'Occident. Sectateurs d'un grand homme qui les domina seul par l'ascendant du génie et le prestige de la valeur, les Musulmans semblaient n'avoir reconnu pour leurs divinités, que la guerre et la gloire. L'amour tenait alors peu de place dans leurs cœurs; ils auraient cru s'avilir, s'ils étaient descendus à cette existence de mol-

lesse et d'inaction, où s'assoupit bientôt après l'énergie des conquérans.

Un officier du port vint nous interroger. Si nous avions touché à Smyrne, où la peste régnait depuis un mois, nous n'en aurions pas moins été libres de descendre à terre, mais les marchandises auraient fait trois jours de quarantaine : transaction singulière, imaginée pour concilier à la fois, l'exigence des ambassadeurs étrangers et l'insouciance des Turcs.

Il était midi; à cette heure, les imans de toutes les mosquées paraissent sur les galeries élevées des minarets, pour inviter les croyans à la prière. On les distingue à peine, mais leurs voix confondues forment un concert aérien dont les notes graves et sonores, planant sur la cité, donnent à ce moment du jour, un caractère de grandeur et de solennité qui étonne ;

« —Dieu est grand ! Dieu est grand ! — Il n'y » a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est » son prophète ! »

« —Dieu est grand ! — ô Musulmans, hâtez-

» vous de quitter vos foyers, pour venir au
» temple sacré. »

— « A la prière! à la prière! échangez vos
» pensées de la terre contre l'invocation au Dieu
» qui vous écoute! »

— « A la prière! à la prière! — Dieu est grand!
» et Mahomet est son prophète! »

Ne croirait-on pas ouïr un appel à la Divinité? Certes, la voix humaine qui frappe les oreilles des hommes au milieu des occupations de la vie, et leur annonce que l'auteur de leur être s'est incliné pour les entendre, éveille, selon moi, dans le cœur, bien plus de sympathies que tous les carillons de nos bourdons européens. Dans ce concert de tant de voix, quelques unes sont douces et légères comme les premiers temps de la jeunesse; d'autres, lentes et mélancoliques comme les pensées et les devoirs d'un âge plus froid et plus imposant; d'autres enfin, grêles et tremblotantes comme la décrépitude, comme le regret d'une vie qui s'éteint, comme un glas de mort. C'est un siècle tout entier qui élève la voix au dessus des générations, comme pour

rendre témoignage du passé, du présent et de l'avenir.

Il me sembla que ces chants du matin m'apportaient ma bienvenue.

De légers caïques d'érable passaient et repassaient devant nous; les rameurs, vêtus de blanc, étaient couverts d'une petite calotte rouge qui retenait une touffe de cheveux roulés au sommet de la tête. Je les suivais dans leur course; je les voyais s'élancer avec rapidité, élégance et mesure, dans ce canal du Bosphore, qui serpente, majestueux, entre deux rives couvertes de pavillons, de cyprès, de platanes.

Assis au fond de ces nacelles, le Turc passe et repasse sans s'inquiéter des autres, sans jeter un regard au dehors. Solitaire dans la foule, il laisse couler le temps sans y songer, et ne connaît de sa journée, que les heures de la prière; tout le reste n'est à ses yeux, que la fumée de sa pipe qui s'échappe capricieuse, et disparaît au souffle du vent. Est-il heureux, Allah est grand; est-il malheureux, Allah le veut. Toutes ses émotions, tous ses sentimens, toute son exis-

tence se renferment dans ces deux idées : Dieu le veut, Dieu est grand.

Je m'élançai enfin dans le canot, impatient de pénétrer dans cette ville, dont le premier aspect m'avait fait concevoir une si haute idée. La barque avançait lentement, embarrassée qu'elle était au milieu de tous ces caïques sans cesse en mouvement. Ces cris, ce brouhaha, cet encombrement, loin d'affaiblir mes espérances, les soutint et les éleva. Cette activité générale me paraissait naturelle aux avenues d'une grande capitale. Constantinople pouvait avoir ses confusions de bateaux, comme Paris ses confusions d'omnibus, de diligences et de carrioles.

Nous avançons : j'aborde à l'échelle de Galatha; je me précipite : ô ciel! quel désappointement! est-ce bien là cette ville si brillante au dehors! Des rues étroites, sales, mal pavées, montantes, tortueuses, encombrées! des maisons où chaque étage, disposé en saillie, surplombe au dessus de ma tête, et dont l'ensemble se dessine en arcades brisées, suspendues! un assemblage mesquin, une cité chétive et chan-

célante !.... Alors je me souvins du faubourg Saint-Marceau, à Paris, et j'espérai trouver aussi plus tard, les Champs-Elysées de Constantinople.

En attendant, je me rendis à Péra, chez M. N...., chargé d'affaires d'Amérique, pour lequel j'avais des lettres de recommandation. Je me présentai d'un ton leste et joyeux ; mais quelle fut ma surprise, quand je vis madame N..... reculer, hésiter, me regarder avec effroi, comme un animal à craindre ou d'une espèce nouvelle!

Puiselle dit à ses gens, quelques mots que je ne compris point. Cette seconde politesse ne me charma pas davantage. Cependant voici venir une paire de pincettes ; on prend ma lettre comme un charbon ardent ; on allume un feu de paille mouillée, on approche de la flamme, ma déplorable missive, comme pour la faire rôtir. Décidément, je ne comprenais pas. J'avais beau repasser dans ma cervelle, tous les us et coutumes des peuples anciens et modernes à la réception d'un étranger, je ne trouvais rien, absolument rien qu eût rapport à ma cérémonie.

Si l'on eût apporté de l'eau, j'aurais ôté mes bottes, et je me serais lavé les pieds, comme les anges chez Abraham : « Je vous prie, lavez vos pieds et reposez-vous sous un arbre. » Quant au second point, je me serais fort bien contenté d'une chaise. Si l'on eût préparé une mesure de fleur de farine, j'aurais dit : « Bon ! voilà qu'on veut me faire cuire des gâteaux pour me raffermir le cœur. » Si l'on eût brûlé des parfums, j'aurais compris qu'en Orient, il fallait bien être embaumé. Si enfin on m'eût présenté une bouteille de vin de France, et que l'on m'eût dit : Buvez; j'aurais répondu : « Grand merci ; à votre santé ! mes hôtes. » — Rien de cela. Des pincettes, de la paille, de la fumée et ma lettre au milieu. — J'attendais. On s'expliqua enfin; on me demanda pardon, on s'excusa de me recevoir ainsi, sans m'inviter à m'asseoir, à me rafraîchir ; on me dit que je concevais la nécessité de cette conduite à mon égard ; je pouvais être compromis. « Compromis ! moi, l'homme le plus inoffensif du monde ! et de quelle façon, s'il vous plait ? — Mais ignorez-vous donc que nous avons

la peste à Constantinople? — Que dites-vous? — Oui, la peste; et si vous avez touché quelqu'un, vous êtes compromis. »

Je le crois bien que j'avais touché quelqu'un! J'avais été froissé par toute une multitude, dont je n'étais sorti qu'à triples efforts de coudes et de genoux.

Ainsi, je devais avoir la peste. Être pestiféré! qu'on se fasse une idée de ma position.

Je voulais m'éloigner aussitôt de cette terre maudite, où la mort m'environnait; de cette terre où l'on était réduit à fuir l'approche de l'homme, comme on fuit une bête féroce! Le départ était impossible; j'allai donc simplement d'abord m'enfermer dans ma chambre, — pour réfléchir.

Je n'aime pas les idées fixes, surtout quand elles sont noires. Celle-là aussi me sortit de la tête; d'ailleurs, en pays turc, il fallait bien devenir fataliste. — Le doute étant la plus cruelle de toutes les situations, je résolus de m'en affranchir. Je me mis à toucher, à palper, à retourner tout ce que je vis autour de moi, et

j'allai m'asseoir avec indifférence, sur un large sofa. Je n'avais plus rien à craindre, puisque j'avais tout osé : d'ailleurs, n'étais-je pas compromis d'avance! — Je me reposai dans ma conviction, et j'attendis l'événement, résigné comme un derviche.

CHAPITRE II.

Petit Champ des Morts. — Lieu de sépulture et promenade publique. — Le mouchoir pestiféré. — Veilleur de nuit. — Détermination. — Le grand Champ. — La lune en Orient. — Société européenne. — Caractère de la ville et des hommes. — Insouciance du Musulman. — Son existence paisible. — Retour du grand-seigneur à Constantinople. — Mahmoud. — Cortége solennel. — Mosquée de Soliman. — Sainte-Sophie.

Ma fenêtre donnait sur une esplanade ombragée par un bois de cyprès, sous lequel j'aperçus des pierres blanches, plantées debout, surmontées de turbans de marbre, avec des inscriptions

en or. C'était un de ces champs des tombeaux qui servent à la fois, de lieu de sépulture et de promenade publique.

Rien de plus naturel, à mon sens, que ce rapprochement des choses de la vie avec les choses de la mort. Nos plaisirs les plus vifs, nos émotions les plus profondes, ne sont-ils pas toujours accompagnés d'un fond de tristesse et de mélancolie qu'on pourrait regarder comme un avant-goût des derniers jours? Il y a, dans tout ce qui sort du calme de la vie, quelque chose d'importun, qui semble rappeler l'ame à elle-même, au milieu de ses élans de joie, et la retirer en arrière, par d'invisibles liens.— C'est la mort qui se remue au fond du cœur, et qui réclame sa paix.

Alors, au sein des fêtes enivrantes, on comprend que tout cela ne doit point durer; que l'abattement et le vide succéderont bientôt. Ah! dans les heures si rapides de nos plaisirs, que ne pouvons-nous étouffer cette sombre prévoyance de la pensée! Le cœur jouirait avec tant de délices et d'entraînement, s'il n'était sans cesse obsédé par l'inquiétude de l'esprit, qui nous

montre toujours, à travers cette activité de la vie, l'éternel néant de la tombe.

Insoucieux de l'avenir, les Musulmans ne connaissent pas ces tristesses que je voudrais appeler le remords du bonheur. La vie n'est pour eux qu'un repos : la mort n'y change rien ; elle le continue. — L'idée du trépas est de toutes leurs pensées : pour eux, les choses de ce monde ne sont que des futilités passagères comme lui ; ils s'en inquiètent peu, et, si la tombe est un mystère, ils ne cherchent pas même à le pénétrer. Toute leur existence s'écoule à vieillir avec indifférence.

Je suivais le cours de mes réflexions, les regards attachés sur un groupe de Turcs qui fumaient paisiblement au milieu des pierres funéraires. Accroupis autour de leurs morts, ils attendaient que la voix de l'iman annonçât la fin du jour.

Cependant l'esplanade se couvrait de jeunes femmes vêtues à la française, avec leurs fiancés et leurs attentifs. On se promenait, le mouchoir sur la bouche ; on s'éventait, on papillonnait, on riait aux éclats, on pirouettait; et cela, à plus

de cinq cents lieues de Paris, chez les Musulmans, au milieu d'un cimetière.

Le soleil s'était couché dans un nuage de feu, l'horizon se colorait des nuances de la rose et de l'orange; tout passait au repos : déjà même ces teintes vaporeuses s'effaçaient dans le crépuscule.

La lune se leva belle et fraîche : elle étendit sur l'horizon ses rayons mélancoliques; elle disparut un instant, derrière les cyprès, laissant tomber par intervalles, une lueur douteuse sur la barbe blanche de quelques Musulmans endormis, ou sur les sépulcres immobiles.

Enfin, la fraîcheur avertit tout ce monde qu'il était temps de se retirer. La foule s'éclaircit : le silence régna de nouveau. — Je considérais ces cyprès, avec leur cime aiguë et monotone, faiblement éclairés d'un côté; ces arbres au feuillage de deuil me paraissaient autant de pyramides élevées à la mémoire de ceux dont je ne distinguais plus les tombeaux. — Je m'endormis.

Vers une heure du matin, je fus éveillé par le bruit d'une massue qui tombait sur le pavé

et le faisait résonner sourdement. Je crus entendre le veilleur des morts qui marquait encore la fuite des heures dans la nuit. J'ai su depuis que c'était un garde public, qui parcourait le quartier pour donner l'alarme en cas d'incendie ; il marquait ainsi sa présence. On ajouta que les incendies étaient communs dans cette ville toute bâtie en bois. Je fis peu d'attention à cette nouvelle calamité ; le lendemain, je m'éveillai avec une fluxion et un mal de dents qui m'apprirent à faire le romanesque, et à me livrer de nuit, à la malice des zéphyrs musulmans ; — toutefois, ce n'était pas encore la peste.

Cette journée se passa tout entière en réflexions sur le parti que je prendrais. Décidément, puisque j'étais venu, je devais rester ; il ne fallait pas imiter cet Anglais, qui, sur le tableau qu'on lui fit de l'intérieur de Constantinople, s'en retourna chez lui sans mettre le pied à terre, après une traversée de six cents lieues.

Rassuré par l'insouciance des promeneurs, je m'aventurai sur l'esplanade : — Ces gens-là se montraient pleins d'attentions et de procédés : quand on se trouvait sur mes pas, on

me faisait un grand salut, on décrivait autour de moi un large demi-cercle, et l'on passait. Je poursuivais ma route, jusqu'à nouveau salut, et de demi-cercle en demi-cercle, j'arrivais au bout de l'avenue, libre de recommencer ma promenade interrompue.

Il faut croire que mes appréhensions étaient singulièrement affaiblies, car, au détour d'une allée, apercevant un mouchoir qu'une dame avait laissé tomber, je ne fis nulle difficulté de le ramasser et de le porter à son adresse : c'était un devoir de galanterie, il n'y avait point à reculer; — La dame reconnut son mouchoir, me remercia gracieusement de ma complaisance, et refusa de le recevoir; elle observait, avec raison, que tout mon empressement à lui complaire n'empêchait pas que je ne pusse être *compromis*.

Je commençais à faire un personnage assez embarrassant; les pincettes n'arrivaient pas; il y avait apparence qu'on allait m'adjuger le mouchoir suspect, quand enfin on se détermina à le prendre par l'autre bout, légèrement, avec deux doigts, comme une horrible chose.

Je me retirai fort sot, jurant qu'on ne m'y prendrait plus. Tous les mouchoirs de Constantinople pouvaient tomber désormais; toutes ces dames elles-mêmes pouvaient tomber avec leurs mouchoirs, que je ne me serais pas avisé d'en relever la moindre chose; et, si quelqu'une d'elles avait réclamé mon secours, je lui aurais répondu philosophiquement : *Ramasse-toi toi-même !*

A minuit, la foule se dirigea d'un autre côté; je la suivis. On marcha quelque temps à travers des rues étroites, mal pavées, et l'on arriva au milieu d'une plaine beaucoup plus vaste que la première; c'était le grand Champ des Morts. A gauche et devant moi, s'étendait la campagne de Péra; j'apercevais à droite une caserne d'assez belle apparence, et un grand bois de cyprès avec ses tombeaux obligés. La scène recommença : on prit des sorbets, des glaces, du café; on devisa des choses du monde, des cancans de la journée, des petites tracasseries de ménage.

On se promena long-temps encore. Les dames étalaient, au clair de lune, leurs attraits et leurs robes nouvelles : de jeunes dandys les suivaient.

Tout ce monde jouissait à plaisir de la fraîcheur du soir, et de ce demi-jour pur et doux jeté sur la nature par la reine des nuits.

C'est là surtout qu'on apprécie combien l'auteur de *Don Juan* a raison, quand il se récrie sur cette réputation d'innocence et de chasteté dont on gratifie la lune, depuis l'origine du monde.

N'est-il pas vrai qu'il y a, dans cette lumière pâle et mystérieuse, quelque chose de mélancolique qui amollit, quelque chose de traître qui séduit et captive? N'est-ce point alors que, dans le silence de la nature, toutes les passions tendres et profondes se font entendre à l'âme; d'autant plus redoutables qu'elles viennent à la sourdine, lorsque, entraînés par cette volupté du soir et de la solitude, absorbés par le sentiment d'un bien-être inconnu, nous laissons écouler les heures sans défiance, comme si nous n'avions pas toujours notre cœur avec nous? Cette molle fraîcheur que nous aspirons avec délices, après les ardeurs d'une journée d'été, c'est l'amour vaporisé qui nous pénètre par tous les pores. On dirait que la nature partage notre

laisser-aller ; cette harmonie universelle vient énivrer nos ames comme une mélodie céleste, comme une voix de femme au milieu du bocage, comme le chant du rossignol au bord d'un lac ombragé et paisible. Bientôt l'âme sent le besoin d'épancher au dehors les émotions dont elle est pleine, et il est bien rare alors qu'elle ne trouve pas de sympathies.

Et qu'on n'aille point m'accuser de faire des digressions : la nature tout entière est du ressort du voyageur. Dans ses courses aventureuses, il devient l'homme du ciel et de la terre ; il attache à chaque étoile, il dépose sur chaque pierre un souvenir, un regret, une espérance : c'est comme les lambeaux de sa vie, abandonnés sur le chemin du monde.

Son imagination invente des chimères que les lieux ou les évènemens font évanouir ; il paie assez cher ces erreurs de sa pensée, pour conserver avec un soin religieux, la mémoire des vérités devinées ou acquises. L'imagination est, dit-on, la folle du logis ; mais c'est seulement au logis qu'elle est bien. Cette puissance d'avenir, que je nommerai l'espérance du cœur,

donne souvent des charmes aux simples choses de la vie, mais elle a aussi ses dérisions amères et ses profondes ironies.

C'est elle qui m'avait mis en tête, que je trouverais à Constantinople, un étalage éblouissant de luxe et de richesses; des maisons à colonnes cannelées, toutes jonchées de marbre, de tapis et de fleurs; partout de l'or et des parfums, partout cette magnificence orientale disposée à souhait pour le plaisir du cœur et des yeux. C'est elle encore qui me fit faire une grimace étrange, quand je vis que je ne voyais rien de tout cela; c'est elle qui m'empêcha de me rappeler d'abord, que les Turcs vivent pour eux, non pour les autres; que ces maisons de bois, ces pavillons légers, sans colonnes de porphyre, sans corniches alignées et régulières, sans ordre, sans symétrie; que tout cela était fait pour le besoin, non pour le luxe. Et moi, bien loin de rendre grace à ces hommes de la nature qui m'évitaient la peine d'admirer les hauts chefs-d'œuvre de l'architecte dans ces habitations d'un moment, je m'obstinais à chercher, en Turquie, les portiques de Gênes, les rues à angles droits

de Turin, et nos symétriques arcades de la rue de Rivoli. Peu s'en fallut que je ne regrettasse nos maisons noires et notre horizon nébuleux, en présence de ces kiosques blancs, gris et rouges, mosaïque joyeuse et fraîche, sur un fond d'azur et de feu.

Dans cette confusion de peuple qui se pressait aux marchés, aux cafés, aux fontaines des ablutions, je ne vis d'abord qu'une multitude inquiète, importune, un désordre général; mais lorsque, revenu à une observation plus réfléchie, je distinguai, dans cette multitude, des hommes de tous les états, de tous les rangs, de tous les âges, qui se confondaient avec tant de simplicité, je compris que ce peuple était grand, puisque, mélangeant sans égards, les conditions et les fortunes, il savait dédaigner ces distinctions de l'étiquette qui n'engendrent chez nous, qu'orgueil et humiliations. Quand je vis dans les rues, dans les places publiques, le Turc, indifférent à tant de choses, s'agenouiller à la voix de l'iman, et oublier, dans son adoration, que le monde le regardait, je compris que ce peuple agissait selon son cœur, sans respect humain,

sans ostentation, puisqu'il s'humiliait si volontiers, au signal qui lui venait d'en haut. Quand je vis ces hommes si fiers, si dédaigneux des nations infidèles, présenter à l'étranger qu'ils ne connaissent point, la pipe et le salut du cœur, je compris que l'hospitalité, chez les Turcs, était une noble vertu, puisqu'ils faisaient asseoir à leur foyer, l'ennemi même de leur croyance, ces Musulmans pour qui la croyance est plus que la vie. Lorsqu'enfin j'entendis la lenteur de leur langage et la sévérité de leurs paroles, je reconnus que ce peuple était sage; qu'il n'avait point de mots à prodiguer, point de frivolités pour l'esprit, de propos pour la médisance.

Résumant alors tous les détails de la scène que j'avais sous les yeux, je conçus une haute estime pour cette nation qui accomplit en public, tous les actes de son existence, qui se maintient pure et sans altération sur la terre étrangère, et qui forme une seule famille, une famille unie, au milieu des éternelles divisions des nations occidentales.

On a dit que lés Français sont les enfans de l'Europe; que les Anglais en sont les hommes

faits, les Allemands les vieillards : j'ajouterai qu'à certains égards, les Turcs en sont les philosophes, les sages.

Sur cette terre de poésie tranquille, la vie est douce et lente. Je n'exagère point en disant que, pour jouir de tout le bien-être qui lui est départi, le Musulman n'a qu'à se laisser vivre. Aussi a-t-il bien compris ce climat, ce ciel dont jamais un nuage sombre n'efface le sourire. Calmes dans leurs pensées, ces hommes ne croient point avoir d'avenir à créer, de peines à s'imposer, de secrets à fouiller, de vérités à éclaircir : les jours ordinaires, ils les connaissent et les passent sans y songer; les jours de bonheur, ils les accueillent avec reconnaissance; les jours tristes et malheureux, ils les laissent couler : c'est autant de gagné sur la somme de douleurs que le destin doit leur compter sur la terre. Ils souffrent et bénissent Dieu : cette morale du fatalisme ottoman a quelque chose d'évangélique dans l'absolue résignation aux décrets du Très-Haut. Esclaves d'un sultan, les Turcs ne s'inquiètent point de leur esclavage : le sultan,

khalife et successeur de Mahomet, fait aussi partie de leur croyance, et il n'y a point de tyrannie dans la foi.

Sous notre ciel grisâtre, où le soleil se montre plus souvent comme une tache que dans l'appareil du dieu de la lumière, nos sens refroidis et languissans se suffisent à peine. Sans émotions pour les simples jouissances de la vie, nous cherchons des plaisirs plus vifs, plus épicés : inventés à grand'peine, ils éveillent pour un moment, notre sensualité, et surmontent d'abord nos dégoûts ; mais la nature n'est plus là, et ce bonheur artificiel ne nous éblouit d'abord, que pour tomber bientôt à plat, comme un ballon crevé, et nous livrer de nouveau, à nos ennuis ordinaires. On se débat en vain : — c'est la destinée.

Les Musulmans n'ont que faire de tout cela : ils n'ont pas besoin de tant remuer la vie et le cœur pour en faire jaillir des jouissances ; leur bonheur est uniforme, ils le respirent. L'heure présente est semblable à l'heure passée ; l'heure future sera semblable à toutes deux : ils croiraient manquer à leur dignité d'homme, s'ils

mêlaient des jours d'agitation à ces jours de silence et de paix. Le Musulman est stationnaire par nature, lent et grave par principe, esclave par conviction : il tient aux coutumes de ses pères et ne se croit pas le droit de les altérer.

J'avais appris à mes dépens que le luxe de ce peuple n'était pas de tous les jours ; qu'il était réservé pour décorer les fêtes religieuses et célébrer les anniversaires. J'aurais attendu longtemps encore, lorsqu'on annonça l'arrivée du sultan. Il revenait d'Andrinople : il avait été visiter ses sujets, quoique indignes. Il devait se rendre à la mosquée de Soliman : son retour avait le double caractère d'une cérémonie publique et d'une solennité sainte.

La foule descendait aux échelles de Tophana, de Galatha, de Scutari, de Stamboul.

Les deux rives du Bosphore étaient couvertes de peuple. Le canon salua la bannière du croissant à l'embouchure de la mer Noire : je m'élançai dans un caïque, et je suivis cette flotte de légères embarcations qui volaient au devant du maître.

Le bateau à vapeur qui portait le Sultan, déboucha près d'Arnaoût-Keui.

Mahmoud est de taille moyenne; son âge peut approcher de quarante-cinq ans; sa tête est belle. — Une barbe épaisse et noire, qui contraste avec la pâleur de son visage; des sourcils arqués et saillans, qui tranchent sur son front, comme deux croissans de jais, prêteraient à sa physionomie, un grand caractère de noblesse et de majesté, si l'expression de son regard n'y mêlait quelque chose de farouche et de trivial qui rebute. — L'ensemble de ses traits, la roideur de son maintien et la rapidité de son geste, donnent une assez juste idée de l'existence de cet homme qui, élevé sous le glaive des janissaires, porté au trône à travers des cadavres, sut écarter de son sein le poignard qui faisait ou défaisait les sultans, et frapper avant d'être frappé : de cet homme qui, devenu maître de ses peuples et de lui-même, fier de son émancipation, croit pouvoir désormais lever sans crainte un front pâli par les terreurs de sa jeunesse, et jeter sur ses

sujets assemblés, des regards de défi qui témoignent de sa toute-puissance.

Il porte le costume nouveau, sans turban, sans manteau d'hermine, sans pantalon mamelouck, sans rien de ce qui était si majestueux chez ses ancêtres.

A son aspect, la foule fit entendre le cri : « Allah ! Bismillah ! Gloire à Dieu ! » Mahmoud braqua sa lunette sur la multitude, et porta la main droite au cœur, à la bouche et au front. Le peuple s'inclina comme un seul homme : toutes ces mains descendirent vers la poussière pour ramasser le baiser du maître et le lui renvoyer.

Le grand-seigneur mit pied à terre, accompagné du porte-épée en chef, qui lui soutenait son yatagan, et suivait d'un œil inquiet, tous les mouvemens de Sa Hautesse. Mahmoud se posa doucement sur un cheval arabe à tout crin, chargé de pierreries. La musique militaire se fit entendre, le canon tonna de nouveau, le cortége s'ébranla.

Je ne donnerai pas, après tant d'autres, le détail de ces marches solennelles, le catalogue

des agas du sérail, des officiers du palais, des ministres du divan, qui s'avancent en tête, avec leurs costumes blancs, rouges, amaranthes. Je ne ferai point le compte des pachas à une ou plusieurs queues, suivis du séraskier, du grand-visir, suivis à leur tour de pages en habits verts, qui précèdent le sublime sultan, avec son entourage d'esclaves, de chevaux, de porte-tabourets d'or et d'argent. Qu'on m'épargne la peine de tracer le portrait du kisslar-aga, le chef des eunuques noirs; celui du second et du troisième eunuque; de peindre ces eunuques de tous les rangs, avec leurs têtes monstrueuses; ces eunuques blancs ou blêmes, créatures dégradées, chez qui, malgré l'éclat de leur fortune, la nature outragée semble exprimer sans cesse sa honte et son indignation. Qu'on me fasse grace enfin de cette multitude d'officiers inférieurs, de jardiniers, de chevaux, de cuisiniers, qui terminent le cortége, et semblent former le trait d'union qui joint les grands et les petits, la tête et la queue de l'empire.

Il suffira de savoir que toute cette foule, pressée, bigarrée, chamarrée, qui se déroulait en-

tre deux haies de peuple, semblait un fleuve d'or et de pierreries; dont les flots, étincelant sous le soleil d'Asie, fatiguaient les yeux de leur éclat.

Tel est, du moins, l'effet général du tableau; mais, si l'on en vient aux détails, on y verra des disparates étranges; on trouvera des selles dorées et des brides de corde; une rossinante efflanquée au milieu d'un escadron d'étalons nedgids, qui dévorent la terre; un esclave déguenillé dans un groupe de pachas tout garnis de rubis. — Il y a quelque chose de mesquin dans ce mélange de richesse et de pauvreté, d'orgueil et d'insouciance; anomalies qui s'expliquent, toutefois, par ce mépris du Musulman pour les choses de la terre, même alors qu'elles se déploient dans toute leur magnificence.

On s'arrêta quelque temps à la mosquée de Soliman. Elle est bâtie, comme toutes les mosquées, sur le modèle de Sainte-Sophie. C'est un carré régulier, surmonté d'un dôme élégant. Une lampe est suspendue au centre de l'édifice; elle soutient des fils de laiton chargés de cris-

taux à facettes, et qui se rattachent en guirlandes, aux feuilles des chapiteaux. On sait que la mosquée est toujours flanquée d'un minaret au moins et de six au plus.—Le minaret, sentinelle debout, qui élève la voix par intervalles, comme un écho du ciel, pour crier le garde à vous aux hommes oublieux de l'éternité. Le minaret, horloge à voix humaine, qui sonne l'heure passée aux Musulmans de la ville de Constantin.

« Il n'y a pas d'horloges en Turquie, » dit le sire Jean des Caurres, dans ses *OEuvres morales et diversifiées en histoires pleines de beaux exemples, pour l'enseignement des personnes qui aspirent à vertu et philosophie chrétiennes*, etc., « il n'y a pas d'horloges; mais en » ce défaut, les prestres montent au faîste des » clochers, dessus les tourelles fort hautes. Chaque mosquée ou église a plusieurs tourelles, » au moins si ce sont églises de fondation royale; » car il ne leur est licite de faire mosquée à plus » d'une tourelle, excepté les grands seigneurs. » Le prestre crie comme un oublieux qui a » perdu son corbillon; qui nous faisait souvenir

» des pastourelles qui chantent ès landes du » Maine, entour Noël; car les Turcs chantent » en fausset, et se font ouïr de loin.... (1). »

On a long-temps admiré la hardiesse de la coupole aplatie de Sainte-Sophie. On assure aujourd'hui que ce dôme est fait de pierres ponces unies par un ciment léger, et rattaché au plein-cintre qui le recouvre. Cette église, fondée par Constantin, brûlée du temps de saint Chrysostôme, et relevée par Justinien, en 517, fut enfin dédiée au culte du prophète par Mahomet II, qui y entra à cheval, lors de la prise de Constantinople, en 1453.

Les mosaïques si vantées qui décoraient la voûte, ont disparu sous les couches multipliées d'eau de chaux dont les Turcs les ont recouvertes.

Le cortége reprit sa marche; le grand-seigneur ne monta point au sérail : il se dirigea vers sa résidence d'été, sur la côte d'Asie.— L'entrée du palais de Stamboul est interdite à Mahmoud, depuis la défaite du Pruth. Il n'y

(1) *OEuvres morales*, livre 6, page 504.

peut revenir que vainqueur. Il fera bien de prendre son parti; car, selon toute apparence, il n'y mettra le pied de long-temps.

La cérémonie se termina, comme elle avait commencé, par des coups de canon, et le peuple s'écoula.

Les fêtes musulmanes présentent ordinairement ce double caractère de magnificence et de calme. Je l'ai dit, les Turcs sont peu friands de réjouissances tumultueuses; ils ne provoquent pas leurs plaisirs; ils sont passifs pour le bonheur comme pour la souffrance. Un étalage de richesse qui réjouit leurs yeux, quelques coups de canon qui ébranlent leurs cœurs, une femme qui vient leur sourire dans la solitude, la voix du muezzin à l'heure de la prière : voilà toute l'harmonie, toute la poésie de leur existence. — Ces barbares ne sont peut-être pas si barbares qu'on le pense.

CHAPITRE III.

Jeûne du Rhamazan. — Baïram. — Femmes données en cadeau. — Comment le Sultan marie ses filles, marmottes à la bavette. — Derviches tourneurs. — Derviches hurleurs. — Courban-Baïram. Altération des vieux costumes. — Système nouveau. — Le Sérail. — Les Odalisques. — Conduite des Turcs à l'égard des femmes. — Opinion d'un Musulman caustique.

Les Mahométans ont aussi leurs époques de jeûne et de pénitence. Ces jours d'expiation commencent et finissent avec le mois de Rha-

mazan. La lune, leur calendrier perpétuel, marque l'instant de la retraite, et l'Iman donne le signal. Malgré leur résignation naturelle, cette existence de privations les accommode peu. Ils se soumettent cependant, car il est écrit au Koran :

« Vous jeûnerez le mois de Rhamazan ; c'est
» celui où le *livre* est descendu du ciel : vous
» pourrez, dans la nuit du jeûne, vous appro-
» cher de vos épouses. Elles sont vos vêtemens
» et vous êtes les leurs. Vous pourrez alors
» manger jusqu'au moment où, à la clarté du
» jour, vous distinguerez un fil blanc d'un fil
» noir. »

Ce dernier point du commandement est favorable aux myopes et surtout aux aveugles.

Quant aux Turcs clairvoyans, les conditions sont dures. Aussi, de quelle impatience ils attendent la fin de cette lune ! Lorsque le moment approche, ils s'entourent de toutes leurs montres : ils les règlent, ils les comparent ; ils comptent et décomptent ; ils deviennent horloges.

Enfin, l'Iman fait entendre le cri de joie et le peuple bondit.

A la voix du Muezzin, les fanfares résonnent : l'artillerie ébranle le Bosphore : le Baïram est commencé.

Le Baïram est, pour ainsi dire, le jour de l'an chez les Turcs ; c'est, du moins, l'époque des étrennes. Les boutiques se jonchent de fleurs et de dorures. On fait des cadeaux et on en reçoit.

C'est aussi le moment choisi par le Sultan, pour récompenser les hauts seigneurs du Divan : il leur donne en mariage des femmes de son harem. Il les leur donne armées de toutes pièces, cousues d'or et couronnées de diamans. Ce sont cadeaux de prix qu'il ne fait qu'aux grands jours. Parfois, s'il a une fille, il prend occasion de la marier, bien qu'elle soit encore au maillot. Il lui choisit, pour époux un pacha riche et puissant, qui n'en a pas la plus petite envie, et qui signerait volontiers une promesse de célibat éternel, pour échapper à tant de gloire. Il accepte, toutefois, avec reconnaissance ; et,

comme il sait l'usage, il envoie aussitôt, pour corbeille de noce, quelques millions de piastres, promettant de renouveler le cadeau tous les ans, jusqu'au jour où il lui sera donné de posséder sa femme, s'il est encore du monde.

Les Turcs s'acheminent vers les cafés : ils s'accroupissent sur les bancs, sur les pavés ; ils fument délicieusement leur tabac de Syrie, et savourent le narghilé. Ils sourient d'un sourire intérieur, aux contorsions du baladin qui saute pour les divertir ; et, quand la nuit est venue, ils s'endorment dans leur fête.

Cependant les derviches tourneurs s'agitent avec acharnement, dans leurs pieuses réjouissances : au son d'une flûte enrouée, ils tournent, tournent, tournent encore, la tête en arrière, les bras étendus, jusqu'à ce qu'en tournant, ils aient enfin perdu le peu de raison qu'ils avaient ; et moins il leur en reste, plus ils sont voisins de la béatitude.

Le chrétien, exclus de toutes les mosquées, où il ne pénètre qu'en contrebande, est admis dans les *teckés* ou colléges des derviches : il peut

aller s'inspirer des mystères de l'islamisme, en contemplant les saintes pirouettes, les moulinets édifians des chanoines de Mahomét.

La musique sauvage qui les conduit et les anime ne manque pas d'une certaine puissance soporifique qui, jointe à l'influence magnétique de ce mouvement de rotation, contribue singulièrement à assoupir la galerie. Alors, par un phénomène que la physique expliquera, l'assemblée tout entière et la mosquée elle-même semblent circuler en sens inverse, avec les colonnes, avec les tribunes, avec les grillages d'en haut, avec le Père Supérieur qui, assis au centre du cercle, paraît tourner sur un pivot, tourner malgré sa barbe, par la force des choses et la contagion de l'exemple.

Poussés par un fanatisme plus étrange encore, les derviches hurleurs s'en vont hurlant en cadence, au son d'un tambour lugubre. L'œil ardent, le cou tendu et les veines gonflées, les voilà qui s'échauffent, les voilà qui forcent le hurlement, à mesure que l'inspiration les gagne; d'autant plus agréables au ciel, que leurs poumons sont plus sonores. Rien n'arrête l'élan

de leur retentissante poitrine : leur enthousiasme s'accroît de leurs souffrances, et finit par éclater en flots de sang qui jaillissent par les yeux, par le nez, par les oreilles.

Le soir, on illumine les dômes des mosquées et les galeries des minarets. Ces lumières faibles et mystérieuses, agitées par le vent de la nuit, dans le silence de la nature, semblent témoigner encore la croyance du peuple, et veiller entre Dieu et les hommes, sur la cité qui sommeille.

La fête du Courban-Baïram arrive quelques jours plus tard. C'est la Quasimodo des Chrétiens. Elle rappelle la cérémonie de l'Agneau Pascal chez les Hébreux. On immole des moutons aux cornes dorées. Le sacrifice s'accomplit partout à la même heure : le sang des victimes doit couler à la fois, dans les temples de la Mecque et dans ceux de Constantinople.

Mais il faut l'avouer, la vieille magnificence ottomane tombe et se perd, à mesure que les Musulmans s'éloignent de leur origine, à mesure qu'ils se dépouillent de leurs habitudes de guerres et de victoires. Où retrouver aujour-

d'hui la splendeur des premiers khalifes? Où chercher, en Turquie, les soldats de Temir-Ling, ce guerrier borgne et boiteux qui, après avoir passé la moitié de sa vie à courir les montagnes, s'en vint rassembler des hordes éparses, et donner le signal d'un incendie qui ne devait s'éteindre que sur les ruines de l'Asie.

Les Turcs de Constantinople semblent destinés à quitter l'Europe avant peu d'années : on s'efforce de les régénérer, en leur imposant les coutumes de l'Occident; mais l'innovation elle-même est mortelle chez un peuple qui s'y soumet à contre-cœur, et qui voit le destin de l'État attaché aux opinions, aux usages de ses pères. La réforme de par le Sultan, a porté plus d'une atteinte au respect des Turcs pour le chef de la loi : ils obéissent toutefois, et se bornent à regarder Mahmoud comme un génie destructeur, envoyé par le Prophète pour accomplir cette prédiction du Koran qui annonce la ruine de leur empire en Europe. Ils se résignent, et se consolent, car il est écrit aussi, qu'après avoir été refoulés en Asie, les Musulmans reviendront avec des chefs nouveaux, pour mar-

cher à la conquête de l'univers, et planter l'étendard du croissant sur les capitales de la chrétienté.

De toutes les innovations, la plus sensible au cœur des Turcs, c'est l'altération des costumes. — Mahmoud en a donné le premier exemple; il a jeté le turban aux orties : le turban, qui est au culte de Mahomet, ce que la croix est au catholicisme; le turban, la joie et l'orgueil du croyant.

Les costumes des Mille et une Nuits ne sont plus que des souvenirs : le tarbouche a remplacé le cachemire rouge et blanc, qui se roulait si majestueusement autour de la tête; le tarbouche, mesquin bonnet grec, avec un énorme flot de soie bleue qui pend en arrière. La pelisse d'hermine a suivi le turban; le grand-seigneur et les visirs se sont réservé seuls l'honneur du cafetan, sorte de manteau vert ou bleu, à collet droit, fixé sous le menton par une agrafe. Le pantalon mamelouck, ample draperie qui retombait en flots de pourpre, a disparu comme le reste. Au lieu de cela, un caleçon, large du haut, serré comme une guêtre au dessous du

genou, et laissant à découvert le bas des jambes nues.

Ce caleçon ridicule, et une étroite veste, retenue autour de la taille par une ceinture de soie, composent désormais tout l'équipage des Osmanlis!

Il y a maintenant un costume civil et un costume militaire. Ils diffèrent par les couleurs et par la forme des manches, que les soldats portent serrées et courtes.

Cette distinction dangereuse apprit aux Musulmans qu'ils avaient cessé de former une nation de guerriers. Ils s'habituèrent, dès lors, à remettre leur défense aux mains d'un petit nombre, eux qui jadis se levaient en masse contre les ennemis de leur patrie.

Les sandales ou les babouches ont survécu seules à la réforme. Elles ont dû leur conservation à l'édit qui distingue les croyans des rayas chrétiens et des Juifs. — Or, en vertu de cette loi, les Musulmans portent les babouches jaunes, le Chrétien raya les porte rouges, le Juif bleues. Ainsi, le jaune est la livrée du sultan, le rouge est la couleur de la réprobation, et le

bleu, ce reflet du ciel, jeté aux pieds des Juifs, devient la livrée des livrées.

On dit que le costume des femmes n'a point changé; que les odalisques de nos jours ont conservé les parures des beaux temps de l'empire, que le luxe ottoman s'est réfugié dans le sérail; mais le sérail, c'est l'énigme de la Turquie, c'est le mystère de l'Orient.

Le sérail, édifice gracieux, élégant, entouré de cyprès, sombres comme le silence au milieu duquel ils croissent et végètent.

Le sérail, séjour de l'esclavage et du secret, temple abâtardi de l'amour, sans hymnes inspirés, sans soupirs, sans aveux, temple dont les autels ne fumèrent jamais que d'un encens profane et dénaturé.

C'est là, qu'ensevelies dès leurs jeunes années, arrachées à tout ce que la jeunesse devait leur prodiguer de joies et de plaisirs, à tout ce qu'un âge plus mûr leur promettait de voluptés, quand les devoirs de l'hymên et les soins de la maternité auraient doublé leur existence; c'est là que, dévouées à la solitude, à l'ennui, loin

des consolations de la famille, les plus belles filles de l'Orient consument dans les intrigues, dans les rivalités, dans la terreur, leur déplorable existence !

Jamais un refrain des campagnes ne frappa leur oreille : jamais leur voix émue ne répondit aux chansons du matin. Dans leur éternelle captivité, elles ne connaissent du monde que ce qu'elles en ont pu deviner, à travers les mailles étroites des grillages qui les entourent, à travers ces réseaux dorés qui semblent leur mesurer l'air et le jour : le jour, cette auréole de la nature, cette joie du cœur et de l'ame.

Je veux qu'au sein de leurs cachots impénétrables, le luxe de l'Orient ait déployé ses merveilles : on dit que, les cheveux épars et tout chargés de diamans, ces filles de la Géorgie fument, dans des pipes à bouquins d'ambre, un tabac qui exhale la myrrhe et l'aloès; qu'elles savourent le moka des dieux, dans des *fine-janes* de porcelaine et d'émail; que souvent, une musique folâtre et le bruit léger de leurs pas annoncent au dehors, qu'elles tâchent d'oublier les heures, au milieu des danses de l'Ara-

bie ; qu'enfin, une harmonie calme et mélancolique les fait passer avec douceur, de cette agitation d'un moment, au sommeil d'une nuit paisible, qui peut-être aura ses songes d'amour, pour les consoler du veuvage auquel elles sont trop souvent condamnées !

— Mais qu'est-ce que tout cela ! qu'est-ce que de l'or ; qu'est-ce que des parfums et de la pourpre, en échange d'un univers, en échange du cœur, au prix d'une vie tout entière !

Sombre divinité de ce tombeau, un sultan dédaigneux et blasé de jouissances, y vient, dans ses loisirs, chercher une distraction aux ennuis de la grandeur, aux insipidités de la toute-puissance.

Elles se lèvent alors, l'entourent, implorent un coup-d'œil du maître. — Esclaves solliciteuses, elles joignent à ce que le monde a de plus triste, ce que le monde a de plus humiliant. Eh ! que leur reprocher ? pauvres femmes ! elles voudraient ressaisir quelque chose de l'existence ; un espoir leur reste seul : devenues mères, elles pourraient obtenir un bosquet en plein air, une

allée de gazon et une larme de rosée, aux rayons du soleil.

Encore, faudrait-il écarter ces grillages, pour voir la vérité. Et, qu'est-il besoin de répéter que ces prisons ont bien pu s'ouvrir quelquefois, devant les pas d'un étranger, mais qu'elles se sont aussitôt refermées pour toujours, derrière lui ?

Certes, j'ai peu de foi à ces bonnes fortunes de voyageurs : la nuit, au signal mystérieux donné à travers une vitre cassée, par une duègne fidèle, qui vous introduit d'abord, dans une chambre basse, où elle vous laisse, sans lumière, deux ou trois longues heures, tout seul, tremblant au moindre bruit, et bien à votre aise pour philosopher sur les inconséquences du cœur humain. — Puis, une main douce et frémissante qui vous met le doigt sur la bouche, et vous pousse doucement, dans une direction quelconque. — Alors, une illumination subite, métamorphose obligée : et voilà que l'on se trouve au milieu d'un vaste salon garni d'esclaves demi-nues, belles et langoureuses. — Alors, on demeure

immobile, interdit d'admiration, agité comme une feuille, et pâle comme un mort... . .

Cependant un rideau se lève, et dans une alcove dorée, on découvre un sofa d'écarlate; *item*, sur le sofa d'écarlate, une beauté blanche et noire, couverte d'une gaze légère, les cheveux épars, le sein nu, l'haleine précipitée, haletante; le bonheur, l'ivresse, l'extase, le ciel et la terre à la fois!

Item, une voix rauque et glapissante retentit dans le plus beau moment! on s'arrache à toutes ces délices; les lumières s'éteignent; tout fuit, et brusquement jeté je ne sais où, je ne sais par où, vous vous trouvez en rase campagne, cherchant si vous ne dormez pas et si vous n'êtes pas blessé.

Enfin on rentre chez soi, et chose singulière, on était arrivé devant le bienheureux kiosque sans y penser, on en est sorti sans savoir comment; désormais on chercherait dix ans qu'on ne le retrouverait plus.

J'aime le merveilleux, mais je me défie. J'ai tort, sans doute; n'est pas crédule qui veut! Cependant je pourrais bien aussi citer des faits et

des témoins, si j'avais confiance aux témoins et aux faits.

On ne saurait douter que les femmes ne soient, aux yeux du Musulman, des êtres d'une nature inférieure. — Consacrées à ses plaisirs, elles lui apparaissent comme des plantes délicates qui réclament la protection et la chaleur des serres contre l'intempérie des saisons. Fleurs tendres et passagères, il lui semble qu'un air libre les flétrirait bientôt. Il aime à les voir, à les contempler : il dirait au besoin, avec Salomon, dans le langage de la sagesse orientale : « Leurs dents » sont comme des troupeaux de brebis tondues » qui viennent du lavoir; leurs lèvres comme » des bandelettes d'écarlate; leurs yeux noirs » sont semblables aux tentes de Cédar; leurs » joues, à des moitiés de pommes de grenade; » leur cou, à une tour de neige; leurs mamelles, » à deux petits jumeaux de la femelle du che- » vreuil qui paissent parmi les lys (1). »

Elles ont pour lui, tous les charmes de la

(1) Cantique des Cantiques.

bien-aimée du roi de Sion; mais, comme la fille de Jérusalem, « elles exhalent leurs parfums » dans la solitude; elles sont comme des fon- » taines scellées, comme des jardins fermés à » toujours (1). »

La femme est un hochet dont le Musulman s'amuse, et qu'il briserait après le jeu, s'il lui en prenait envie. Cependant il devrait plus d'égards à ces êtres si frêles, dont il attend son bonheur dans l'autre vie. Que deviendrait le paradis de Mahomet, si l'on en bannissait ces vierges immortelles, ces houris au regard de feu, et ces délices intarissables d'un amour pur comme les cieux, ardent comme les feux du soleil, profond comme l'éternité? « Là, il y aura » des femmes purifiées, des vierges aux yeux » noirs, qui n'enfanteront point, et qui seront » exemptes des besoins de la terre, hormis ce- » lui d'aimer (2). »

Cet étrange despotisme s'explique toutefois si l'on observe que les Ottomans marquèrent leurs

(1) Cantique des Cantiques.

(2) Koran, Gelaleddin el Hassan.

premiers pas par des victoires : que, naturalisés dans la guerre, ils apprirent à ne voir autour d'eux, que des provinces et des hommes soumis par le droit de conquête; si l'on considère que les femmes ne devaient être, à leurs yeux, que des créatures frivoles, puisqu'elles n'étaient point faites pour les combats. On concevra sans peine, que les préjugés de la naissance, accrus par les habitudes et les allures de toute la vie, aient enfin consacré chez ce peuple, le principe de la déchéance des femmes.

Vainement tenterait-on de les réhabiliter dans la nation : les Turcs ne veulent rien entendre, et sont sur cet article d'une rare susceptibilité.

Une fois seulement, l'un d'eux, dans un accès de verve et de malice, répondit à mes questions. « Nous enfermons nos femmes, me dit-il, » pour en être plus sûrs. Nous ne voulons point » exposer le cœur de nos épouses, à des atteintes » qu'elles ne seraient pas toujours en état de re» pousser. Cent victoires remportées par elles, » ne nous rassureraient pas contre la possibilité » d'une défaite, et nous consoleraient peu si ja-

» mais elles étaient vaincues. Leur existence se
» passe en tête-à-tête avec nous. Nous sommes
» les maîtres aux logis, et notre pouvoir n'est
» pas une question. Étrangères à cette liberté
» dont vos femmes sont si jalouses, les nôtres
» ne songent point à leur captivité; elles sont sans
» inquiétudes, sans ambition pour le dehors,
» songeant à elles et à nous, non aux autres.
» Rien ne place jamais les femmes entre le
» monde et nous. Ces intermédiaires en jupon,
» ont quelquefois des paroles légères : leurs
» yeux perçans découvrent vite les ridicules
» d'autrui, et leur langue est prompte à dire ce
» que leurs yeux ont découvert. Enfin, ajouta-t-il
» en inclinant la tête, telle est la loi de Mahomet.
» Il est dit au Koran, chapitre IV : « L'homme
» aura la prééminence sur ses femmes; elles
» sont sa propriété, elles doivent être obéissan-
» tes, fidèles, et surtout, *taire le secret* de leurs
» époux. » Vous voyez bien qu'il faut les tenir
» sous clef, pour les empêcher de violer la loi
» et leur éviter un châtiment certain, car il est
» dit encore : « La femme qui aura désobéi sera

» laissée seule dans son lit, ou même frappée,
» s'il y a lieu. Celle qui se sera livrée à la dé-
» bauche, recevra cinquante coups de bâton, si
» elle est libre, trente si elle est esclave. » —
» Dieu est grand et sublime! »

CHAPITRE IV.

De la polygamie chez les Turcs. — La Femme chef. — Les Musulmanes en visite. — Arabas, équipages de fête. — Costume énigmatique des femmes. — Congrégation des Oulémas. — Ils ont le droit d'être pilés dans un mortier. — Le Musulman qui boit du vin. — Quelques pages du Koran. — Apocalypse de Mahomet. — Deux mots sur sa vie, sa mission, sa mort. — Commencemens de l'Islamisme.

On sait que la polygamie est autorisée chez les Turcs ; elle a, néanmoins, ses restrictions. Il y a un nombre fixé, pour éviter l'abus. Le Koran dit au Musulman : « N'épousez que deux, trois » ou quatre femmes. Choisissez celles qui vous

» auront plu. Si vous ne pouvez les entretenir
» comme il convient, n'en épousez qu'une, ou
» bornez-vous à vos esclaves. (Il est vrai que
» le nombre des esclaves est illimité.) — Dotez
» vos femmes comme vous en serez convenus. »

Le port de mariage est donc ignoré en Orient. C'est une invention de notre civilisation pécuniaire. Elle est née avec les découvertes financières, et comme une conséquence de ce misérable système qui monétise tout.

La première épouse d'un Turc garde toujours l'autorité sur ses rivales ; elle exerce son pouvoir sans limite, à moins que son maître et seigneur ne juge à propos de la répudier, toujours conformément au livre : « Le mari gardera sa femme avec humanité, ou la renverra sans outrage. »

Les Musulmanes ont aussi, dans l'année, des jours de liberté. A certaines époques, elles se rendent des visites qui durent quelquefois plusieurs semaines. C'est le moment de leurs petites vengeances : le trajet d'une prison à une autre a suffi bien souvent, pour accomplir

des projets médités et mûris dans la solitude.

Durant ces intervalles de fêtes, elles se promènent par la ville, en voiture. Chose curieuse à voir que ces équipages d'apparat. Une caisse bariolée de mille couleurs; des roues à quatre rayons, dans toute la simplicité de la diagonale; pour couverture, une modeste toile blanche; pour marchepied, une échelle portative, qui s'enlève et s'accroche derrière la charrette dès que l'attelage s'ébranle; de ressorts, point.

Or, l'attelage se composera de deux chevaux prudens, ou, si l'on veut, de deux bœufs : ces dames n'y mettent point tant de recherche. Ainsi, lentement cahotées, elles s'avancent, majestueuses, en partie de plaisir, à travers la cité.

Je dis ces dames, et en cela, je fais acte de résignation; car je n'ai pas vu là positivement des femmes. J'ai souvent rencontré de ces chariots qu'ils nomment *arabas* ou *kotschi* : ils contenaient des êtres assurément vivans. Mais ces êtres, hommes ou femmes, étaient si bien couverts et recouverts de la tête aux pieds; si bien emmaillottés dans une triple enveloppe d'étoffes

blanches et noires, que, malgré ma déférence pour l'opinion publique, j'ai peine encore à surmonter mes doutes.

Ces figures emprisonnées me rappelaient toujours la tortue dans son écaille, ou le ver à soie dans son cocon. Leur existence, étouffée et captive, devenait pour moi un problème aussi difficile à résoudre que celle de la chrysalide. Enfin, si c'étaient bien des femmes, je me consolais en pensant que, semblables au papillon qui brise ses entraves, elles aussi, dégagées de leurs enveloppes, elles s'envoleraient un jour vers les cieux, divinités nouvelles, aux yeux de flammes, aux ailes d'anges.

Un soir que, pour laisser passer les arabas du sérail, j'étais entré chez un négociant de Galatha, je fus surpris d'y rencontrer des Turcs qui marchandaient une pièce de vin, et qui dégustaient, en vrais gourmets, la liqueur défendue.

Je savais bien qu'ils y goûtaient quelquefois, mais je ne croyais pas qu'ils fissent si peu de mystère. C'est que l'horreur du vin a sensiblement diminué, depuis qu'un Musulman,

plus éveillé que les autres, s'est avisé d'expliquer le Koran, par les seules lumières de sa raison, sans plus écouter les décisions des oulémas. Corps vénéré des gens de loi et de religion, concile permanent, auquel seul appartient l'interprétation du livre, les oulémas forment une congrégation privilégiée, inamovible dans la jouissance de ses droits; cousins et fils de Mahomet, si l'on veut les en croire, ils s'enveloppent la tête d'un triple mouchoir vert, en signe de leur glorieuse origine. On sait que le vert est la couleur chérie du prophète; les oulémas seuls ont le droit de porter la livrée du maître : et tel est le respect attaché à leur sang, qu'il y a même des supplices réservés pour *leurs saintetés*, s'il arrive qu'elles soient condamnées à mort.

Que si, méconnaissant l'origine du coupable, le grand-seigneur voulait faire pendre un vénérable ouléma, au dessus de sa porte, comme on pend un simple boulanger, un marchand de cannelle ou de sucre, de concombres ou de pastèques, atteint et convaincu de s'être servi de faux poids, dans le débit de ses denrées; alors,

l'ouléma dirait au grand-seigneur : « — Je ne dois point être pendu comme un vil artisan ; descendant du prophète, j'ai le droit *d'être pilé dans un mortier*. Faites-moi donc piler. » Si Mahmoud ordonnait, par distraction, qu'on décapitât l'ouléma, comme l'effendi, le soldat ou le bey qui, au seul aspect du firman, incline la tête pour qu'on l'abatte, et qu'on la dépose sous son bras, s'il est musulman, sur son derrière, s'il est chrétien ; l'ouléma dirait encore à Mahmoud : — « Je ne dois point être décollé ; ne me décollez pas. Pilez-moi ! Sultan, pilez-moi ! Il est écrit : Tu dois être pilé. »

Privilége unique sur la terre, et dont un cerveau musulman pouvait seul concevoir l'idée. Il faut cependant que l'habitude des supplices soit devenue singulièrement familière à ce peuple, pour qu'il ait établi des distinctions si recherchées. On conçoit peu cette prééminence du mortier sur la potence ou sur la hache. Il me semble que, pour moi, j'aimerais tout autant me présenter devant Mahomet, la tête sous le bras, que dans le triste appareil d'un hachis de chair humaine.

Quoi qu'il en soit, les oulémas se lassèrent une fois de leur gloire; les mortiers furent abattus pendant la nuit. Depuis lors, ils portaient la tête haute : ils prononçaient, en législateurs intrépides, des oracles souvent contraires aux maximes du divan. Comme toutes les congrégations religieuses, ils travaillaient à rendre le temporel tributaire du spirituel. Amurah ne fut nullement d'avis d'humilier son sublime turban devant le vert chiffon des oulémas. Il les laissa crier d'abord; puis enfin, lassé de leurs prétentions, il se borna, pour leur répondre, à faire relever les mortiers du sérail.

A cette vue, heureux de voir que le Sultan connaissait tous leurs droits, les oulémas se turent et s'inclinèrent avec respect. L'inauguration des mortiers-priviléges avait satisfait à toutes les exigences de leur amour-propre.

Néanmoins, le corps des oulémas constitua toujours l'opposition chez les Turcs. Leur système n'est point de guerre ouverte; leur marche est lente, mais elle est sûre. Depuis la destruction des janissaires, Mahmoud songe à renverser ces ennemis secrets : c'est son rêve doré; leurs

richesses immenses seraient d'un grand secours à ses trésors épuisés; et c'est déjà un crime impardonnable.

Pour en revenir à l'interpréte récalcitrant des divines écritures, ce Luther musulman avait lu au chapitre cinq du Koran : « Dieu détournera » quarante jours son visage du mahométan qui » aura bu *une seule goutte* de vin; le coupable » sera traité comme les idolâtres, et abreuvé de » poison durant l'éternité.—Dieu est grand et sublime!» — Le Turc s'inclina devant le décret, puis il dit : « Il n'y a qu'un Dieu; Mahomet est » son prophète; le Koran est le livre divin; ses » pages tombèrent du ciel, une à une, pendant » vingt-trois ans, comme il est dit au chapitre 11, A. L. M. (1). C'est Dieu qui, par la » main de Gabriel, a déposé le livre sur le » cœur du chef de la loi. Or moi, Musulman » quoique indigne; moi, qui ai accompli » deux fois le pélerinage de la Mecque, sans » me raser la tête et sans communiquer avec » les femmes, jusqu'à l'heure du retour; moi

(1) Lettres sacrées.

» qui ai déposé mon offrande sur la pierre
» noire du grand mystère; moi, fidèle sectateur
» d'Ali et ennemi d'Omar, l'impie Omar, qui
» osa prescrire au croyant de commencer ses
» ablutions par le bout des doigts, tandis que le
» prophète veut que toute ablution commence
» par les coudes; moi qui récite ma prière, le
» front tourné vers le temple Haram, situé à la
» Mecque; moi qui, depuis trente ans, accom-
» plis chaque jour les cinq ablutions ordonnées,
» ce qui en porte le nombre à 54,750, y compris
» celle de ce soir; moi, Ibrahim Hadgi (1), fils
» d'Achmet Hadgi, je dis : il est écrit : « Tu ne
» boiras point *une seule goutte* de vin. — Gloire
» au prophète! *une seule* goutte de vin, avalée
» de travers, serait capable d'étouffer le plus
» fidèle des croyans. » Mais il n'est pas écrit :
» Tu ne boiras pas *une bouteille* de vin ; » une
» bouteille n'étrangle pas. Mahomet, la voix de
» Dieu, nous a donné du tabac et des pipes,
» parce que cela est bon; des femmes, parce
» que cela est bon; du riz, parce que cela est

(1) Pèlerin.

» bon : pourquoi défendrait-il le vin, lorsque » le vin est bon? »

Et là dessus, voilà mon Escobar qui vide son tonneau, de peur de s'étrangler. Les oulémas, qui n'ont pas de vignobles, lancèrent anathème à l'impie. L'anathème tomba au milieu du chemin, sans atteindre personne : « *Imbelle, sine ictu :* » comme les carreaux refroidis de Jupiter olympien, et les foudres octogénaires du Vatican.

Nous sommes loin d'admettre l'opinion du Musulman. Mahomet n'avait pas, sans raison, interdit le vin à ses disciples. Dans ces contrées brûlantes qui furent le berceau de l'islamisme, c'était un précepte d'hygiène, comme celui des ablutions.

Il règne presque toujours en Arabie, de petits vents légers qui emportent avec eux la poussière imperceptible des sables, l'épiderme du désert. Cette poudre se lève comme les vapeurs du matin : elle remplit l'atmosphère d'une sorte de brume sèche qui, retombant en pluie, se mêle à la respiration du voyageur, se pose sur ses lèvres, sur ses yeux, sur son front, ferme peu

à peu tous les pores, et provoque des maladies cuisantes, des douleurs insurmontables que la mort seule termine.

C'est le principal caractère du Koran, que ce mélange des choses de la vie privée avec celles de la vie publique et religieuse. C'est à la fois un code canonique, un code civil et un code domestique. On y reconnaît l'œuvre d'un homme qui a songé au monde, avant de songer à l'éternité; qui a vu le présent avant l'avenir. Mahomet résuma les coutumes de son peuple; il chercha, non point à les détruire, mais à les améliorer. Il prit les Arabes au berceau; il les suivit dans leur enfance, les accompagna dans les combats, assista à leur vieillesse, à leur agonie, à leur mort. Alors, dans une série de principes qui embrassaient tous leurs intérêts, tous leurs besoins, toutes leurs espérances, il leur traça un plan de conduite qu'il imposa comme une religion, et montra le paradis pour récompense. Les Musulmans se soumirent à cette morale civile et hygiénique, sans la distinguer de la morale religieuse. Ce fut pour eux un devoir de travailler à leur propre bonheur, et cette sollicitude si naturelle devait elle-même

recevoir le prix d'une obéissance pénible : elle avait le ciel pour salaire.

On trouve donc de tout dans le Koran : « Vous » vous prosternerez, le front tourné vers le » temple Haram. Les chrétiens et les juifs savent » que cette manière de prier, venue du ciel, » est la véritable; mais tel est l'aveuglement dont » l'Éternel les frappe, que, quand vous feriez » des miracles en leur présence, ils n'adopte- » raient point cet usage (1). » Prélude qui ressemble fort à une précaution oratoire. — Voyons un mot de justice publique : « Croyans, la peine » du talion est écrite pour le meurtrier; un » homme libre sera mis à mort pour un homme » libre, un esclave pour un esclave : une femme » pour une femme. » Remarquez la femme après l'esclave; le prophète n'était pas galant dans son code pénal. Il ajoute : « Celui qui pardonnera au » meurtrier de son frère, aura droit d'exiger de » lui un dédommagement raisonnable (2). » Ceci est peu moral, surtout si l'on observe que

(1) Koran, chap. II.

(2) C. II.

dans cette odieuse transaction, où le condamné fait ses offres, sur le lieu même du supplice, et le parent du mort, son estimation approximative, c'est toujours le bourreau qui sert de courtier.

Veut-on un trait d'histoire? « La femme du » seigneur égyptien jeta ses yeux sur Joseph; » elle ferma sa porte, et le sollicita au mal; il » allait céder, quand une vision l'arrêta : il se » sauva, et cette femme lui déchira sa robe. Puis » il fut accusé devant le seigneur égyptien, et » il répondit : C'est elle qui m'a sollicité. — » Alors, un vieillard prononça ces paroles : *Si* » *le manteau est déchiré par devant, Joseph* » *est coupable; si c'est par derrière, elle seule* » *a commis le crime.* — Il se trouva que le man» teau était déchiré par derrière. Le seigneur » égyptien dit à sa femme : voilà de tes fourbe» ries! sont-elles assez grandes? Mais la femme » est adroite : Joseph n'en fut pas moins jeté en » prison. » Il y a dans ce récit quelques probabilités qu'on ne trouve pas dans nos livres (1).

(1) C. XII.

Les portraits même ne manquent pas : voici venir Adam, qui fut grand comme un palmier ; Noé, qui fut charpentier et prophète ; Abraham le voyageur : Saleh, fils d'Abid, etc., toute l'histoire héroïque de la religion (1).

Le prophète n'aurait-il pas eu aussi son apocalypse ? « Il avait prêché à la mosquée, » le 23 du mois elcaada ; or, il arriva que, la » nuit, l'ange Gabriel se présenta à lui, con» duisant en laisse la jument divine Elborak. » Emporté sur le dos de l'animal céleste, le pro» phète arrive à Jérusalem ; il trouve au temple » Abraham, Moïse et Jésus, avec lesquels il se » met en prière. — Il remonte sur Elborak, » que l'œil ne suit pas dans son vol, et précédé » de Gabriel, il arrive au premier ciel. — Qui » est là ? — Gabriel. — Quel est ton compagnon ? » — Mahomet. — A-t-il reçu sa mission ? — » Il l'a reçue. — Soyez les bienvenus, Salama» lécûm. Là, il voit Adam, qui le salue, et dit : » Gloire au plus grand des prophètes ! — Au se» cond ciel, mêmes cérémonies ; il retrouve

(1) C. VII.

» Jésus et Jean, qui disent à leur tour : Gloire
» au plus grand des prophètes! Au troisième
» ciel, Joseph; au quatrième, Hénoc; au cin-
» quième, Aaron; au sixième, Moïse; au sep-
» tième, Abraham. Il s'avance jusqu'au Lotos,
» cet arbre immense dont un seul fruit nourri-
» rait pendant un jour, toutes les créatures de
» la terre. Ici s'arrêtent les esprits célestes; ici
» s'élève la maison d'adoration, où se rendent
» chaque matin sept mille anges, sans que jamais
» les mêmes puissent y revenir. Ce temple est
» bâti en hyacinthes rouges. Mahomet franchit
» les limites imposées au vulgaire des esprits,
» et monte jusqu'au trône de Dieu, toujours sur
» le dos d'Elborak.— Dieu lui dit : Descends sur
» la terre; commande à ton peuple de m'adresser
» cinquante prières par jour. Et le prophète des-
» cend. Chemin faisant, il rencontre Moïse; et
» lui annonce la volonté de l'Éternel; Moïse,
» qui connaît le maître, dit qu'il faut retourner,
» et implorer des conditions plus douces; Ma-
» homet obéit : il obtient une remise de dix
» prières, ce qui en laisse le chiffre à quarante; et
» Moïse de le renvoyer encore; et le nombre des

» prières de baisser une seconde fois, tant à la
» fin, qu'après six ou sept voyages, Mahomet
» revient sur la terre, et déclare aux croyans
» que Dieu se contentera de cinq prières chaque
» jour. »

Je ne finirai pas sans citer une anecdote :
« Haroût et Maroût, choisis parmi les anges,
» avaient été envoyés à Babylone pour exercer
» la justice sur la terre. Ils remplissaient leur
» mission avec la gloire, lorsqu'un matin, une
» femme belle comme Vénus, vint plaider devant
» eux contre son mari : séduits à l'aspect de tant
» de charmes, ils déclarent leur amour à la
» jolie plaideuse, et lui promettent vengeance, si
» elle veut céder à leurs désirs ; la plaideuse y
» consent, gagne sa cause et disparaît en se mo-
» quant des juges. — Or, Dieu bannit du ciel ces
» anges prévaricateurs, et les condamna à expier
» leur faute dans l'exil de Babylone, jusqu'à la
» résurrection (1). »

Je pourrais ajouter quelques préceptes de conduite ; mais j'en ai déjà fait connaître plusieurs :

(1) El'haçan.

le reste est, pour l'ordinaire, tiré des livres hébreux et chrétiens. Toutefois, il faut en excepter un : « Violez envers les autres, les lois » qu'ils violent envers vous. »

C'est la contrepartie de cette loi de l'Evangile : « rendez le bien pour le mal. » Les limites des deux religions sont entre ces deux maximes; le pardon des offenses est le premier devoir du chrétien; la vengeance au comptant est la première loi des Musulmans : —il y a loin d'une religion à l'autre.

Néanmoins, le Koran restera toujours une œuvre de génie; Mahomet fut un de ces hommes rares, que la nature enfante après des siècles de travail.

Il était né l'an 578 de l'ère chrétienne, et suivant Abul-Feda, l'an 6163 de la création. A peine arrivé dans le monde, le cliquetis des armes frappa ses oreilles, et sembla présager qu'il y aurait des combats dans sa vie : c'était durant la guerre de l'Éléphant.—Orphelin dès l'enfance, il passe toute sa jeunesse dans les déserts des Saadites; il médite dans la solitude, le projet d'arracher son pays au culte des idoles. Une femme

se présente qui applaudit à ses desseins; Cadige était veuve et riche : Mahomet épouse Cadige; et c'est à dater de cette époque que la mission du prophète commence.

Avec une imagination brillante, avec cette teinte mystique qui sied si bien au langage des oracles, et cet extérieur sauvage d'un habitant des sables, Mahomet se présente un jour à la Mecque, au milieu de ce peuple arabe, si ardent, si enthousiaste : — il annonce aux hommes fatigués du vieil état de choses, que leurs pères se sont trompés, et qu'il vient, confident du Très-Haut, s'asseoir aux foyers de ses frères, avec des nouveautés utiles à leur dire.

On s'étonne, on s'assemble, on se groupe devant l'étranger qui va entretenir la terre des choses du ciel. Alors, il déroule aux yeux du peuple, un feuillet de palmier qu'il a reçu des mains de l'ange Gabriel; et, comme s'il eût retrouvé la harpe que David laissa, dans des jours de malheur, suspendue aux saules de Babylone, il fait entendre une mélodie sacrée, une poésie d'inspiration dans la langue déjà si poétique des hordes du désert : « Louange à Dieu, souverain des

» mondes! la miséricorde est son partage : il est » le roi du jour du jugement. Je t'adore, Sei- » gneur; j'implore ton secours. O mortels, ado- » rez le Seigneur qui vous a créés, vous et vos » pères; qui vous a donné la terre pour lit, le » ciel pour toit; qui a fait descendre la pluie » des cieux, pour produire les fruits qui vous » nourrissent. Point d'égal au Très-Haut! »

« Le Koran est la règle de ceux qui croient aux » vérités sublimes, et qui versent une portion » de leurs biens dans le sein des pauvres. » Puis, parlant à l'espérance, dont je ferais volontiers le sixième sens de la nature. « Ceux qui croient » et font bien habiteront des jardins où coulent » des fleuves de lait et de miel : là ils trouveront » des femmes purifiées, des vierges aux yeux » noirs, etc. » Il ne songe point à faire entrevoir aux hommes, des jouissances plus pures, plus dignes de cette intelligence humaine, qui n'a jamais trouvé le bonheur dans les choses des sens. C'est aux passions qu'il s'adresse. Il flatte les désirs; il fait presque toucher du doigt, toute cette félicité qu'il promet. Tout ce bien-être, le rêve éternel des hommes sur la terre, il leur sera

donné après la vie, tel qu'ils le cherchent, tel qu'ils l'imaginent, avec cette seule différence, que leurs facultés, si faibles pour jouir, si promptes à s'émousser, retrempées dans la mort, deviendront dès lors inaltérables, éternelles comme eux.

La mission de Mahomet lui était venue de la terre, mais il avait trouvé dans son cœur, de quoi imposer aux peuples respect et foi. Apôtre d'une religion nouvelle qui s'accommodait si bien des petites passions du monde, et qui les couronnait toutes au delà du trépas, il était devenu l'espérance de la nation, le garant des siècles futurs. Il tenait les Arabes courbés devant son front, captivés par la force de son génie, et comprimés par cette chaîne secrète de superstition dont il les avait enlacés.

Cependant, au milieu de ces hordes guerrières qui ne connaissaient d'autre mérite que la valeur, d'autre éclat que celui de la gloire militaire, Mahomet n'était encore qu'une voix parmi les hommes. Il n'avait pas de nom dans la tribu, car il n'avait pas tué d'ennemis. L'occasion ne se fit pas attendre.

Proscrit de la Mecque, proclamé chef à Médine, il triomphe successivement des Choréistes, des Mostalikites, et des Takifites, et devenu enfin seul maître des peuplades arabes, il méditait le projet de rendre l'empire grecque tributaire des Musulmans, quand la mort arrêta ses triomphes.

Il la vit approcher sans pâlir; il résuma dans ses derniers momens toutes les pensées de sa vie. L'heure était arrivée de mettre le sceau à cette œuvre de tant d'années : — il mourut Mahomet.

« Quand vous m'aurez enseveli, disait-il à » Fatime, sa fille, vous poserez mon corps sur » le bord de la fosse que vous creuserez à la » place où je suis. Alors, le premier qui viendra » sera l'ange Gabriel, mon fidèle ami; l'ange » de la mort, suivi de ses légions, priera ensuite » sur mon tombeau; les autres anges, à la tête » des milices célestes, fermeront la marche. Vous » entrerez le lendemain, vous prierez à votre » tour, et vous me souhaiterez le repos. Mais, » je vous en conjure, qu'aucune plainte, aucun » gémissement ne viennent troubler mon som» meil. Dès ce moment, je vous donne la paix; je la

» donne à tous ceux qui embrasseront l'isla-
» misme, jusqu'au jour de la résurrection. Mon
» œuvre est accomplie. Obéissez à la loi du sei-
» gneur. Peuples, je veillerai sur vous. » Il mourut à Médine, au mois de jafar, entre les bras d'Aïesha, sa femme chérie.

Le peuple refusa d'abord de croire que Mahomet eût cessé de vivre. On s'écria qu'il s'était absenté, pour se rendre vers Dieu, comme Moïse, ou qu'il était allé prier seul sur le mont Arafat, aux lieux où Adam et Ève s'étaient rencontrés autrefois, après une séparation de cent vingt ans.

Les manes du Prophète reçurent les honneurs de l'apothéose. L'islamisme était né sur la terre: une nouvelle religion commençait, et comme tous les cultes nouveaux, elle commençait par le fanatisme. Bientôt elle se répandit au dehors. Les nations étrangères la proscrivirent; et comme la vengeance ouvrait les cieux aux Musulmans, les Musulmans coururent à la vengeance. La loi, nous l'avons dit, demandait du sang pour du sang : les combats prirent le caractère des cérémonies religieuses ; les victimes humaines furent

les holocaustes qui inspirèrent les premiers hymnes adressés au Dieu de Mahomet. Le dogme de la fatalité soutenait les guerriers sur le champ de bataille ; et leur aveugle soumission aux décrets du destin, écartant la crainte du danger, fut la première cause de ces victoires innombrables qui faillirent porter l'étendard du croissant jusque dans le cœur de l'Europe.

CHAPITRE V.

—

Décadence de l'Empire turc. — Règne de Mahmoud. — Ses innovations. — De la civilisation en Turquie. — Ridicules réformes du système militaire. — Quelques mots sur l'histoire de l'Empire. — Avenir de Constantinople.

On chercherait vainement aujourd'hui ce vieil empire musulman, qui commençait en Afrique, qui passait par l'Asie, le long de la Méditerranée, de la mer de Troie, de l'Hellespont, de la Propontide, du Pont-Euxin, pour venir s'arrêter aux confins des États chrétiens, derrière l'Eu-

bée, derrière les Thermopyles, sur les limites de la civilisation antique et de la civilisation nouvelle.

Les actes du règne de Mahmoud ont excité l'admiration de l'Europe : Mahmoud a conçu et mis à fin deux grandes entreprises : la destruction des janissaires et la réforme du système militaire. Mais on se trompe si l'on croit que le sultan ait jamais agi dans des vues d'intérêt public : l'idée de civiliser son peuple ne lui est pas venue dans la cervelle ; il n'a cherché que son avantage personnel, et si la force des circonstances ne lui avait poussé la main, rien ne serait changé. Ne lui faisons point le tort de penser qu'il se soit fait illusion sur l'état de son empire; qu'il ait entrepris de commencer une ère nouvelle pour cette puissance au déclin. Il s'accroche à toutes les espérances ; il essaie d'étayer l'édifice sur tous les appuis qu'on lui jette ; mais à l'aspect de cette désorganisation universelle, il sent que la ruine est proche, et cherche seulement à la retarder de quelques jours, pour ne pas y survivre.

Quant à moi, j'ai peine à concevoir les applau-

dissemens que l'on prodigue aux nations de l'Orient, chaque fois qu'elles semblent faire un pas vers notre civilisation. Certes, il faudrait bien plutôt flétrir ces innovations ridicules, qui font, d'un peuple grand jadis, un peuple d'écoliers; d'une nation vieillie dans la victoire, une nation de recrues.

Si l'empire musulman est un empire usé, qu'on le regarde pour ce qu'il est : la gloire fait vieillir, et les Musulmans ont eu beaucoup de gloire. Désormais, c'est en les laissant barbares qu'on les laissera quelque chose; barbares avec leurs préjugés; barbares avec leurs vertus. Civiliser les Turcs, c'est travestir leur vieille originalité; c'est les efféminer, les gâcher, les anéantir. Islamisme et civilisation sont des choses qui hurlent de se voir réunies; elles se dévorent l'une l'autre; elles n'existeront jamais ensemble.

Mahmoud a commencé, dit-on, l'œuvre de la régénération turque. Ainsi que Pierre-le-Grand, il combat les préjugés de son peuple et les déracine pièce à pièce. Mais Pierre traitait, pour ainsi dire, avec des hommes nouveaux; il n'avait point affaire à un peuple vieilli dans ses opinions, inat-

taquable dans sa foi. On ne ravive point les rameaux, quand la souche est morte; on espère tout d'une bouture nouvelle : on la plie, on la dresse, on la fixe. Le chêne décrépit qui ne montre au dessus de la jeune forêt, que deux longs bras noircis et vermoulus qui craquent au vent; l'arbre contemporain des siècles, on le laisse mourir en paix.

La réforme militaire a été le résultat de la défaite de Navarin et de celle du Pruth.

Ces désastres apprirent à Mahmoud que le temps des victoires était passé pour les Musulmans, et que leur rôle pour l'avenir se bornait à la défensive; il conçut que peut-être on se reposait trop sur le prophète et sur les promesses des livres... Il compara son armée aux armées victorieuses; il remarqua de grandes différences dans la coupe des habits, dans la forme des armes, dans la tactique du combat. L'orgueil ottoman l'empêcha de porter plus loin ses recherches; de voir s'il n'y aurait pas aussi, dans le moral des soldats, dans l'ame, dans le sang, quelque chose qui fît les victoires, et si ce quelque chose existait encore chez les siens.

Le voilà donc qui rétrécit les vestes, qui raccourcit les pantalons, qui rajuste le vieux costume sur de nouveaux patrons, comme s'il ne s'agissait que de rendre ses soldats plus propres à la course. Il leur met un fusil sur l'épaule, leur apprend la charge en douze temps, et s'arrange si bien, que ses troupes ne ressemblent pas plus aux troupes de l'Occident qu'aux troupes indisciplinées de l'Arabie. C'est une sorte d'hommes à tournures nouvelles, guêtres serrées et jambes torses; avec des bonnets grecs, des armes anglaises ou françaises; plus de barbe, plus de moustaches, presque plus rien de turc, presque rien encore d'européen, une anomalie déplorable.

Qui croirait cependant que telle est aujourd'hui la situation précaire des fils d'Omar et de Kaled ! Si nous rejetons nos regards en arrière, nous les voyons, en 645, s'emparer de la Palestine et de l'Égypte; tailler en pièces devant Tripoli, les armées grecques commandées par le préfet Grégoire; marcher, sous Zaïd, à la conquête de la Perse, et s'avancer, en 680, jusqu'aux portes de Constantinople. Descendant des

Ommiades, Walis Ier soumet, en 705, les provinces de l'Espagne, d'où les Musulmans, sous la conduite d'Abdérame, se répandent dans le sud de la France, pour venir se briser contre les armes de Charles-Martel.

Au commencement du huitième siècle, l'empire ottoman s'étendait de l'Indus aux Pyrénées. En 786, Almanzor, le deuxième des califes abassides, jetait les fondemens de Bagdad, qui fut, un temps, la première ville du monde. Haroun-el-Raschid faisait fleurir les lettres et les sciences: il attirait à sa cour les savans de tous les pays, et envoyait à Charlemagne des ambassadeurs avec des présens. En 997, Mahmoud-Gazni revenait victorieux de l'Inde, tandis que la mort du dernier des Ommiades, en 1427, commençait la ruine de la puissance musulmane en Espagne.

Cependant Saladin avait reconquis Jérusalem. En 1421, Amurah II déployait, de nouveau, la bannière du croissant sous les murs de Constantinople. C'était autour de la vieille cité que se débattaient les destins du peuple antique et du peuple nouveau. Enfin, en 1453, sous le règne de Constantin XII, Mahomet II emportait d'as-

sant la capitale de l'empire grec. Il entrait à cheval dans la basilique de Sainte-Sophie, la métropole de la chrétienté, et la consacrait à son prophète. Bientôt après, la Grèce, l'Archipel, la Servie, la Bosnie se soumettaient au joug du vainqueur.

Ce fut vers l'an 1520 que Soliman II, expulsant de leur île les chevaliers de Rhodes, soumettant Bagdad en Orient, pénétrant jusqu'à Vienne, et faisant respecter son nom sur toutes les mers de l'Occident, sembla fermer derrière lui la carrière de victoires que les Musulmans parcouraient depuis plus de deux siècles. Alors commence cette longue décadence qui arrive à sa fin, sous nos yeux.

En 1571, Selim II est vaincu à Lépante, par les flottes combinées de Philippe, de Venise et du pape, sous les ordres de Don Juan d'Autriche. Viennent ensuite les guerres de sérail, les divisions intestines, les révoltes à l'Orient, les invasions à l'Occident, les sultans déposés, les sultans fainéans. Mahomet IV perd la Pologne, et fuit devant Sobieski; les janissaires le détrônent. Mustapha II est défait à Zenta par le prince Eugène,

et n'obtient la paix à Carlowitz, qu'en cédant la Transylvanie à Léopold, et la Morée aux Vénitiens. Vaincus de nouveau à Péterswaradin, les Turcs signent le traité honteux de Passarowitz, en même temps que les Perses leur portent, en Orient, de terribles coups. — De nos jours, la Russie passe le Pruth, la Grèce se sépare, la flotte du sultan est détruite à Navarin, et le pacha d'Égypte campe aux avenues de Stamboul.

Ainsi s'accomplissent les décrets : les Musulmans se retirent peu à peu ; encore quelques revers, et tout sera dit pour eux en Europe.

J'adopte l'opinion des voyageurs contemporains. Je crois, avec conviction, que l'islamisme, refoulé de toute part, n'aura bientôt d'autre refuge que les déserts qui furent son berceau, et où il ira se perdre, comme ces vents passagers qui, après avoir soulevé des montagnes de sable et tourbillonné quelque temps avec elles, s'affaissent tout à coup, et retombent à plat dans la solitude.

Malheureuse Constantinople ! à quoi vont aboutir les révolutions des siècles, le travail et le sang des peuples !

C'est ici que le géant romain, fatigué de cette Italie si belle, mais déjà si languissante, vint reposer sa tête séculaire. C'est ici qu'il passa sans bruit les derniers ans de sa vieillesse; ici qu'il expira comme un rêve de gloire, comme une divinité épuisée, qui, après avoir comprimé pour un temps l'univers, le laisse à la fin échapper de ses mains, et succombe elle-même sous son impuissant effort.

Un nouveau peuple descendu du Caucase prit la place du peuple usé : lui aussi, il avait beaucoup vaincu; il se reposa sur ces bords, et oublia ses pensées de conquête. Quatre siècles ne sont pas écoulés, que déjà il chancelle et pâlit; il se ride dans le silence. Vieillard grelottant et timide, il sent que son heure n'est pas loin.

Qui lui succédera? quel peuple assez fatigué de gloire a le droit de réclamer à son tour la terre du repos? S'il nous est permis de souhaiter quelque chose dans l'avenir, puisse Constantinople, proclamée libre un jour par les nations de l'Occident, devenir le bazar de l'Europe, l'entrepôt du commerce, le port franc du monde ancien! République de l'industrie, elle serait

bientôt le séjour des beaux-arts, l'asile des plaisirs, le rendez-vous des peuples; elle redeviendrait, comme jadis, la perle de l'Orient.

Quelle nature que celle du Bosphore, avec sa vallée des Eaux-Douces, sa vallée du Grand-Seigneur, sa vallée de Buyükdéré! Quel tableau que ce fleuve échappé d'une mer pour se jeter dans une autre! Fleuve admirable parmi les fleuves; avec ses oiseaux blancs, ses caïques d'érable, ses kiosques joyeux! — des deux côtés, la campagne jonchée de verdure, et se terminant en montagnes bleuâtres qui s'élèvent de part et d'autre, comme les pentes de la vallée où vient expirer l'Europe si nouvelle sur les confins de l'antique Orient.

Que de fois j'ai glissé sur ces flots descendus des mers du nord, et qui couraient en sautillant vers les mers du couchant! Bon voyage aux terres de France! Ces flots si calmes alors, peut-être ils allaient se briser sur les écueils de l'Archipel, ou battre les flancs des navires aventurés sur l'Océan : — mais sous le ciel du Bosphore, il n'y a guère de tempêtes.

CHAPITRE VI.

Aspect intérieur de Constantinople. — Bazars. — Les chevaux de Venise. — Les pigeons de Saint-Marc. — L'Hippodrome. — Ménagerie du sultan. — Le gardien. — Avaleurs d'opium. — Colonne virginale. — Tour de la Fille.

On croira peut-être qu'avec leur caractère insoucieux les Turcs ont fait de Constantinople une ville morte : — cependant il y a dans ses rues étroites, et jusque dans les faubourgs de la cité, une agitation qui le cède à peine à celle

de nos quartiers les plus populeux. Les mouvemens sont moins brusques, moins précipités, mais la foule se mêle et se croise tout aussi bien qu'à Paris. Constantinople renferme au plus 450,000 habitans, mais tout ce monde vit dehors. Il y a une heure de la journée où toute la ville est dans les rues, excepté les femmes, comme on sait.

Spectacle merveilleux que cette réunion d'hommes si différens de visages et de costumes; que cet amalgame d'Arméniens, de Grecs, de Français, d'Italiens, de Russes, de Moldaves, de Tartares. Tout se presse, tout se mélange : habits longs, habits courts, bonnets, chapeaux, kalpaks; costumes de soie, de drap, de peaux, de toiles peintes : confusion, macédoine, bariolage ! — Et puis écoutez tous ces langages, ces sons bizarres, doux, aigus; ces cris inintelligibles comme les cris des oiseaux; tout cet ensemble brouillé, indéchiffrable : c'est la tour de Babel, c'est le monde jeté pêle-mêle.

Voyez dans les bazars : avec quelle bonhomie ces braves Musulmans se réunissent en cohue ! Ils étouffent, à coup sûr, mais ils n'en vont pas

plus vite pour cela; et ils trouvent encore le moyen de fumer en cheminant. Je n'ai point remarqué, dans ces foires éternelles, le luxe tant vanté de l'Orient. Il y a de l'ordre, mais peu d'étalage: les objets de prix sont toujours à l'écart et ne se montrent qu'en désespoir de cause. En revanche, la peste est ici de tous les jours, de toutes les heures; les bazars sont les réservoirs du fléau : c'est là qu'on achète et qu'on vend les dépouilles des pestiférés, sans songer que l'épidémie peut y séjourner des années entières.

Ces bazars forment, avec la pointe du sérail, les palais du Bosphore, les fontaines, l'Hippodrome, les citernes de Mocina, d'Inhor Djiami, et des Mille Colonnes, tout ce que Constantinople présente de curieux sous le rapport des monumens.

L'Hippodrome fut construit, dit-on, par Sévère, sur le plan du Cirque de Rome. De tous les ornemens qui décoraient cette place, un seul obélisque est resté, comme le monument funèbre des ruines.

Il y avait aussi là, jadis, deux chevaux bien connus, qui, plus d'une fois, ont déserté les

nations vaincues. Emportés par la Victoire, ils étaient enfin venus au Carrousel, se reposer de leurs courses à travers le monde. La Victoire eût dû les y laisser; sortis de la Grèce antique, ils devaient s'arrêter sur la terre de France. Ils avaient quitté leur berceau pour le Capitole : ils étaient passés, avec l'Empire d'Occident, sous le ciel de Constantinople; Venise avait paru dans le Bosphore, et ils avaient suivi le lion de Saint-Marc; l'aigle de Bonaparte avait battu des ailes sur leurs têtes, et ils avaient suivi l'aigle de Bonaparte. Après leurs courses triomphales, devaient-ils donc se voir honteusement abattus, jetés dans une caisse, couverts de paille, et emportés par les mains des mercenaires auxquels on avait vendu la France!

Replacés aujourd'hui sur l'église de Saint-Marc, ils brillent encore, au soleil d'Italie, comme ils brillaient jadis au soleil de la Grèce. Ils semblent respirer toujours l'air de la liberté, et n'attendre que le signal; mais la Grèce n'est plus qu'un tombeau; mais l'empire de Rome est courbé sous la croix; mais l'empire de Constantinople est abattu sous le Croissant! Venise, la

reine de l'Adriatique, Venise est sans vaisseaux, sans soldats, sans hymnes de victoire, dépouillée, anéantie! mais Bonaparte enfin, Bonaparte est à Sainte-Hélène, enterré près de la fontaine des Saules, sous une pierre bleue, au milieu d'un champ de gazon, solitaire sur un rocher, au milieu des solitudes de l'Océan.

Les chevaux de Saint-Marc, contemporains de tant de siècles, témoins de tant de révolutions, n'attestent plus aujourd'hui que l'ancienne gloire de Venise, comme ses pigeons rappellent les fêtes de la république. Mais ces pigeons sont vivans dans la cité morte : ils m'intéressent plus.

Le doge, une fois dans l'année, jetait au peuple quelques pigeons liés qui devenaient la proie de la multitude. Comme le bouc émissaire des Hébreux, ils expiaient les péchés de la nation. Un jour, les victimes se dégagèrent de leurs liens, échappèrent à la mort, et se réfugièrent sur le palais ducal, où elles multiplièrent en secret.

Cette colonie nouvelle se révéla tout à coup : Venise au milieu des eaux, sans jardins, pour ainsi dire, sans arbres et sans terres : cette ville-

navire, échouée sur un banc de sable, offrait peu de ressources à de malheureux volatiles. Le sénat décréta qu'ils seraient nourris aux frais de la république.

Le sénat et les doges ont passé; la république n'est plus : les pigeons sont toujours là. Pour eux, Venise n'a point changé; le soleil est le même; le chant du gondolier vient encore quelquefois à leurs oreilles; c'est toujours la même horloge qui frappe les heures; et quand ils s'abattent, comme une nuée, sur les dalles bleues de la place, toujours une main secourable leur jette la pâture, toujours le peuple les regarde manger. Heureux, ils ne sentent point la fuite des temps; ils n'ont point connaissance des révolutions humaines; la patrie est toujours pour eux ce qu'elle fut à leur naissance.

Ce fut dans l'Hippodrome, que Bélisaire, vainqueur des Vandales, reçut les honneurs du triomphe. Derrière l'obélisque solitaire, on voit des serpens entrelacés qui soutenaient jadis le trépied de la prêtresse d'Apollon, à Delphes. Plus loin, la mosquée du sultan Achmet se dessine élégamment, avec ses six minarets élancés comme

des colonnes. Des arcades ruinées et quelques vieux platanes s'élèvent au milieu des débris dont l'Hippodrome est encombré.

On trouve, près de là, dans une cave obscure, la ménagerie du sultan. Descendu dans ce souterrain, je cherchais de tout côté les animaux, sans lesquels il n'y a point de ménagerie possible : je n'apercevais rien. Enfin, je découvris un vieux Turc, auquel je fus tenté de demander s'il était le seul ours de l'endroit. Il me fit un signe laconique, et je distinguai, dans l'ombre, un loup fort peu intéressant et un lion décrépit. « Ce lion, je l'ai élevé, me dit le vieillard, je l'ai élevé dans ma jeunesse ; le voilà vieux : nous voilà vieux. Je crains bien qu'il ne meure ! D'abord, ce serait un présage sinistre ; ensuite, il ne me resterait que ce misérable loup, qu'on ne viendrait pas voir, et qui mourra bientôt aussi. Mes deux bêtes parties, je me trouverais seul, et cela me désole. » Je consolai le pauvre homme ; je l'assurai que son lion n'était pas si mal ; qu'il avait encore bon visage ; que j'en avais vu de plus malades ; qu'il s'ennuyait bien un peu, mais que, l'un portant l'autre, ils pourraient finir en-

semble le chemin qui leur restait, afin que le gardien ne fût pas sans sa bête, et la bête sans son gardien.

Je sortais fort peu satisfait, quand je vis passer devant moi des hommes à face maigre, à l'œil creux, au regard hébété, et dont la démarche triangulaire présentait toutes les apparences d'une ivresse complète.

C'était cependant chose étrange, chez un peuple qui ne boit que de l'eau, et qui, s'il approche ses lèvres de la liqueur honnie, doit au moins se garder de révéler ainsi son péché.

Les nouveaux venus allèrent s'étendre l'un après l'autre, sur le sofa d'un café, à l'ombre d'un platane, non loin de la Solimanie (1) : c'étaient des avaleurs d'opium. — L'exécuteur arriva, portant devant lui un plateau chargé d'une pyramide de pilules. Il saisit délicatement, entre le pouce et l'index, une boulette proportionnée à la capacité de la première victime, qui ouvrit la bouche, ferma les yeux, engloutit la potion et

(1) Mosquée de Soliman.

se rinça les dents avec un grand verre d'eau fraîche, à la gloire de Mahomet. Les autres se mirent en position, et reçurent avec le même appareil la dose qui leur était départie. Quelquefois, on revenait à la charge; une seconde pilule suivait la première, et était à son tour suivie d'un second verre d'eau.

Enfin la société repue se recueillit dans son silence. Elle prèluda par la méditation à la scène de démence et de folles gesticulations qui allait commencer. Voilà que tout à coup mes automates se lèvent en sursaut, tendant les bras, serrant les dents, roulant les yeux, dans l'attitude de la convulsion. Puis chacun se livrant tout entier aux idées qui se présentaient à son esprit, je vis les uns sourire et contempler le ciel; les autres se rembrunir, souffler comme des chevaux peureux, et regarder la terre avec effroi; d'autres se mettaient en prière, s'agenouillaient, se levaient et s'agenouillaient encore; d'autres saisissaient la poignée de leur sabre, cherchant leur ennemi, la tête en arrêt, les moustaches hérissées, trem-

blant de tout leur corps. Les uns chantaient des airs joyeux; les autres murmuraient sourdement : tous avaient perdu la raison. Enfin, comme un peloton au signal du tambour, ils se mettent en marche, se séparent bientôt, et se dirigent au hasard, qui d'un côté, qui de l'autre, conservant dans leurs allures tous les caractères du sentiment qui les avait d'abord animés.

Le peuple se retirait devant eux, pour ne point troubler leur extase : je les perdis de vue.

Cette passion pour l'opium, jadis si répandue chez les Turcs, s'affaiblit de jour en jour. A peine un petit nombre d'élus en conservent la tradition. Elle est funeste, et fait payer de courtes jouissances, par toutes les douleurs d'une vieillesse anticipée.

On voit, dans la mosquée de Soliman, la fameuse colonne virginale qui portait anciennement la statue de Vénus. On l'appelle toujours *la pierre de la Fille*. C'était à ce tribunal sans appel, que comparaissaient tour à tour, les filles grecques de Constantinople.

Celles qui regardaient sans s'émouvoir, la co-

lonne de l'épreuve, étaient proclamées vierges irréprochables, et le soupçon ne pouvait les atteindre : celles qui s'étaient écartées des voies de la sagesse, saisies à l'instant même d'une fureur involontaire, révélaient par leurs transports le secret de leur conduite.

La colonne ne rend plus d'oracles : elle n'a plus rien à dire, quand les serpens de Delphes gisent sur la poussière.

Je visitai rapidement les remparts gigantesques de l'antique Byzance et le vieux château des Sept-Tours, sur le rivage de Marmara.

Je longeai, au retour, le village de Kati-Keui, l'ancienne Calcédoine, fameuse par ses conciles. C'est à peu de distance que s'élève, au milieu des eaux, la tour blanche qui fut longtemps nommée *tour de Léandre;* les Turcs l'appellent, avec plus de raison, sans doute, tour de la Fille. La légende rapporte qu'un empereur de Byzance, averti que sa fille serait mordue par un serpent, fit construire pour elle, cet asile solitaire : c'est là qu'elle passa son enfance, loin du monde et loin des reptiles; mais il arriva

qu'un aspic, caché dans une corbeille de fruits, comme celui de Cléopâtre, viola la consigne et accomplit la prédiction : — la princesse mourut à quinze ans, et la tour prit le nom de *Kis-Koulessi.*

CHAPITRE VII.

Incendie de Péra. — Quinze mille maisons sont la proie des flammes. — Nous défendons nos foyers. — Les femmes arméniennes. — Conciliabule sur le toit. — Allocution de M. F., propriétaire. — Embarras de la position. — Pluie de feu. — Nous battons en retraite. — La maison disparaît. — Huit mille incendiés bivouaquent sur le Champ des Morts. — La nuit. — Le Réveil.

Malgré ses habitudes d'inaction et d'apathie, la nation musulmane se réveille encore quelquefois. Indifférente à tant de choses, elle retrouve un peu d'énergie à la pensée de son abaissement : mais ici point de transports soudains,

point d'élans inattendus : les Turcs méditent long-temps leur colère; ils la ruminent, pour ainsi dire, et la laissent échapper comme en dépit d'eux-mêmes. Quand l'exaspération est à son comble; quand il faut que ce flot de bile s'épanche à toute force, alors on a recours à des calamités; on incendie Constantinople. L'incendie devient l'interprète de la pensée publique : c'est au sultan à comprendre.

Je fus aussi spectateur une fois dans ces scènes de désastres. J'ai vu l'incendie aux cent têtes, l'incendie dont les serres de feu s'agitaient, immenses et flamboyantes, au dessus de leur proie; l'incendie, dont la chevelure bondissante s'inclinait sous le vent, et se redressait en sifflant, comme la cime des pins courbés par la tempête.

C'était le 2 août, à huit heures du matin : — l'incendie éclata dans un village, au pied de la colline de Péra ; — à six heures du soir, quatre fleuves de feu gravissaient de la mer au sommet : — à minuit, les flammes s'éteignaient de l'autre côté de la colline : — quinze mille maisons avaient disparu.

Les grandes catastrophes de la terre, comme les grandes scènes de la nature, ne se décrivent

point. Le langage de l'homme n'a pas d'expression pour les rendre. C'est à peine si son cœur suffit à ces tableaux, alors qu'ils se manifestent à lui, dans toute leur sublimité. Qu'on se fasse une idée de cet embrasement, qui dévore une ville comme un torrent écrase les moissons, semblable dans sa naissance, dans ses redoublemens, dans sa fin, au souffle furieux du nord, qui ride, bouleverse et fracasse les flots de l'Océan, pour ne laisser après lui que des lambeaux de navires brisés, et de larges flots de mousse blanche qui s'affaissent en pétillant, comme les restes encore fumans de la cité qui s'éteint !

Ainsi Péra n'était plus qu'un monceau de poussière : la nation franque était sans asile ; de longues années devaient s'écouler avant qu'une ville nouvelle eût succédé à la ville détruite ; et peut-être qu'alors quelques heures suffiraient encore pour ajouter d'autres cendres à ces cendres refroidies.

Comment se fait-il que ce peuple en revienne toujours à ses maisons de bois ? c'est que telle est la conviction du fatalisme : « Le ciel le veut, il faut que cela soit. » Quand même la ville eût

été taillée dans le roc et revêtue d'un mur d'airain; quand même on eût épuisé toutes les fontaines, tous les fleuves du monde, il fallait que Péra fût brûlé! cela était écrit. *Fata viam inveniunt.*

Au premier cri d'alarme, j'avais vu passer le bey de Galatha, suivi de cinq ou six groupes de Turcs, portant à quatre épaules de petites pompes à incendie, misérable secours dans un si grand besoin. — Je me persuadais que les renforts arriveraient à temps. J'ignorais que ces catastrophes sont presque toujours provoquées par les Musulmans, et que les pompiers sont les premiers conspirateurs. Je ne savais pas que si ces derniers accordent parfois assistance, ce n'est qu'à prix d'argent, et toujours de manière que le feu s'allume d'un côté, tandis qu'ils l'éteignent de l'autre. Il ne faudrait pas que leur vengeance échouât sous leurs propres efforts.

Chose étrange : j'ai vu proposer et conclure cette odieuse capitulation : « Vous voulez de l'eau, payez. » La somme bien comptée, on armait toutes les pompes, et la maison était sauvée, du moins pour le moment. Bientôt après elle

s'enflammait de nouveau ; on réclamait la protection promise : « Vous voulez encore de l'eau, payez encore. » Le malheureux épuisait sa bourse, et souvent, après tous ses sacrifices, il était encore réduit à abandonner ses foyers, qu'il ne pouvait plus racheter.

Cependant je commençais à craindre que notre maison elle-même ne fût pas hors d'atteinte. Le feu, que nous distinguions à peine le matin, avançait si rapidement, que déjà des charbons enflammés tombaient sous nos fenêtres. — Nous saisissons nos hardes, nous plions bagage, et prêts à tout emporter au dernier moment, nous montons sur le toit pour résister jusqu'à l'extrémité. Après un siècle d'attente, on nous apporta trois seaux d'eau, dont chacun pouvait contenir quatre litres.

Ce fut avec ces respectables moyens de défense que, postés aux quatre coins du toit, le cou et le bras nus, la casserole en main, nous attendîmes de pied ferme le moment de faire front à l'ennemi. M. F., propriétaire de la maison, s'était réservé le commandement. Il siégeait debout, sur le faîte, prêt à sonner le tocsin au moindre

petit charbon qui arriverait de propos délibéré pour incendier l'édifice.

Sur ce point, — voici venir les femmes des maisons voisines, pâles, effarées, *visage découvert*, plus jolies que jamais, surtout pour nous, qui n'avions vu d'elles jusqu'alors que leurs enveloppes. Nous nous réunissons en assemblée délibérante : nous écoutons leurs frayeurs, nous cherchons à les rassurer, et, tout en jasant de la sorte, nous oublions le danger, les casseroles et le propriétaire à l'affût.

On voit que nos idées ont déjà perdu quelque chose de leur teinte sombre. Je ne suis plus l'homme désolé de tantôt ; et pourquoi le serais-je? pourquoi plaindre des gens qui ne se plaignent point? seul désintéressé dans la catastrophe, irai-je m'affliger de maux qui n'affligent pas même leurs victimes? Partout on s'agitait avant le danger, mais la maison une fois brûlée, on ne se chagrinait en aucune façon. Le Musulman qui venait de perdre ses foyers, ses meubles, sa fortune peut-être, s'en allait si nonchalant, si paisible chercher une autre demeure; — ses pipes d'une main, son sac à tabac de l'autre, il chemi-

nait avec tant d'insouciance; il paraissait si peu se souvenir ! était-ce à moi de jeter les hauts cris, de songer, avec inquiétude, que la nuit trouverait peut-être encore l'incendié assis au Champ des Morts, où il allait s'accroupir, en attendant que le feu cessât, pour ne pas courir risque d'être brûlé deux fois? Je pris donc mon parti; je me fis indifférent : d'ailleurs cela m'allait mieux; je ne m'afflige pas volontiers; je suis tant soit peu porté à ne voir, dans les grandes catastrophes de la vie, comme dans les grandes prospérités, que des jeux de hausse et de baisse, avec leurs illusions, leurs mécomptes, leurs mystifications dont il faut rire.

Cependant notre chef de file, M. F., éleva la voix : il s'intéressait peu au caquetage des femmes; que lui importait leur conversation moitié grecque, moitié italienne, avec des étrangers qui eux-mêmes n'y prenaient pas garde, contens de voir parler ces filles de l'Orient? M. F., avant tout, songeait à sa propriété : il s'exprima d'une voix claire et d'autant plus sonore, qu'attendu sa surdité personnelle, l'orateur avait besoin de parler haut pour s'entendre lui-même.

« Messieurs, dit-il, s'il m'en souvient, nous
» n'avons pas beaucoup d'eau (c'était vrai à la
» lettre); l'incendie nous menace incontestable-
» ment; emplissons avec soin nos casseroles;
» mettons-nous à nos postes et faisons bonne
» garde. Mort à tous les petits charbons! les pe-
» tits charbons sont perfides; ils volent avec le
» vent et enflamment à la sourdine. »

Les femmes voulurent observer que trois seaux d'eau étaient une faible ressource, et qu'autant valait abandonner la place. M. F. ne les entendit pas. On décida que ces dames retourneraient préalablement chez elles, et que l'on se retirerait plus tard, au Champ des Morts, s'il fallait battre en retraite. C'était se ménager un petit comité dans la nombreuse réunion à laquelle nous allions assister.

Le vent du nord, qui poussait les flammes vers nous, doublait de violence, à mesure qu'elles gagnaient les hauteurs. C'était un admirable spectacle que cette mer aux vagues ardentes, qui passait sans intervalle du calme à la tempête, et de la tempête au calme. Des brandons enflammés jaillissaient de toute part, et brillaient dans le

ciel noirci par la fumée, comme les paillettes d'un vêtement funèbre. — Déjà nous commencions à sentir les bouffées de chaleur qui s'exhalaient de cet immense brasier. D'abord elles nous firent éprouver une sensation de bien-être : le feu est bon, a-t-on dit, douze mois dans l'année; mais bientôt cela devint gênant : forcé fut de tourner le dos, et d'attendre l'ennemi par derrière. Les charbons, plus nombreux, pleuvaient dans toutes les directions ; ils nous tombaient sur les épaules, sur la tête, sur les mains : c'était une pluie battante dans toute la force du terme.

Une seule casserole restait encore pleine, lorsque M. F., qui se disposait sans doute à ouvrir un second discours, la renversa d'un coup de pied, et faillit rouler, avec elle, du faîte de son toit dans la rue.

Je le saisis par sa cravate, je m'accroche à mon voisin qui se cramponne au mur, et nous voilà tous deux tirant le malencontreux propriétaire, baissant la tête et cachant nos oreilles, pour échapper à la grêle brûlante qui nous fouettait le corps avec une opiniâtreté désespérante.

Le danger de ce poste élevé qui menaçait ruine, le fracas des maisons qui s'écroulaient autour de nous, la chaleur infernale qui nous suffoquait, tout nous faisait une loi de capituler, tandis qu'il en était encore temps.

Dans ce moment, Péra offrait une représentation vivante du drame de la reprouvée Sodome : « Le soleil se levait sur la terre, en même temps » que Lot entra dans Ségor : alors le Seigneur » fit descendre sur Sodome, une pluie de soufre » et de feu ; et le lendemain, Abraham vit des » cendres enflammées qui se levaient de terre, » comme la fumée d'une fournaise (1). »

M. F. s'était remis sur pied, et avait regagné sa dunette. Faute d'eau, il attendait les charbons au passage, les saisissait au vol comme des hannetons, et les relançait dans la rue. Nous n'avions pas, comme lui, des yeux d'aigle, pour regarder le soleil en face. Déjà les langues de l'incendie se courbaient au dessus de nos têtes, comme des arcades suspendues : nous nous taisions encore, lorsque maître Antonio, notre il-

(1) Genèse, c. 19, 24.

lustre cuisinier, arriva tout hors d'haleine, passant par la fenêtre, sa tête à longs cheveux, couverte d'un bonnet blanc-cendré, et criant comme un écervelé, que la porte brûlait, que l'escalier brûlait, que la maison allait brûler, et nous-mêmes avec la maison!

Ce fut alors seulement que M. F., satisfait de la résistance, donna le signal du départ. Je saisis mon bagage, et j'eus encore le temps de retenir le bras d'Antonio, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voulait jeter aussi les pendules et les glaces.

Il fut décidé que nous passerions la nuit dans un coin de ce Champ des Morts qui devait servir d'asile à tous les incendiés de la journée.

Ce fut alors que notre pauvre maison s'embrasa tout entière; les flammes sortaient par les fenêtres du premier étage : elles léchaient, pour ainsi dire, les frêles murailles de bois qui pendaient en lambeaux, noires et chancelantes. De toute part la ville était enveloppée : on eût dit un immense voile de feu, qui se déroulait autour d'elle, et qui, groupé dans un nuage de

fumée, se rattachait au ciel par une écharpe de deuil.

Déjà la moitié de ma chambre avait disparu. Le sofa qui me servait de lit, la fenêtre d'où j'avais vu tant de fois, le soleil se lever, dans une mer de pourpre; — le cabinet des pipes, où nous respirions avec délices, une atmosphère de fumée, tout cela n'était plus que cendres : tout tombait pièce à pièce; — notre tour venait de passer.

Je connaissais l'une de nos compagnes : je l'avais devinée du moins; et j'étais aise de la voir dépouillée de son éternel masque de mousseline. Dans les beaux jours de Péra, un jeune homme de nos amis, étranger comme nous, entretenait souvent, avec elle, une conversation pantomime, à laquelle elle se prêtait de la meilleure grace. Nous la regardions du coin de la fenêtre, mais elle était toujours enveloppée dans son linceul. Sa sollicitude à suivre les signes de l'étranger, sa pénétration à deviner leur mystère, devaient nous faire croire qu'elle était jeune, compatissante, peut-être même jolie; seulement le soin qu'elle mettait à croiser tous ses voiles nous

laissait quelques doutes sur cette dernière hypothèse. En ce moment nous reconnaissions l'injustice de nos soupçons : — mais aussi pourquoi se cacher !

Une nouvelle scène se composait sous nos yeux. Assurément on songeait peu à l'évènement du matin, vieille affaire, à laquelle on avait déjà trop pensé ; il ne restait plus là de maisons à brûler : d'autres s'occupaient, à leur tour, d'un soin dont nous étions délivrés.

Rassemblés sur le Champ des Morts, au nombre de sept à huit mille, hommes, vieillards, femmes, enfans, nous nous préparions tous à passer la nuit en plein air. Chacun disposait, selon le vent, les débris de sa fortune. Dans ce bivouac improvisé, il fallait s'abriter contre les zéphyrs nocturnes dont on redoutait les caresses, contre la rosée du matin et contre les premiers feux du soleil, à son lever. Nos malles nous tinrent lieu de paravent : quelques pipes, plantées en guise de pieux, soutinrent une couverture de laine, qui figura une sorte de tente, sous laquelle les femmes se glissèrent. Un coussin de

sofa leur tint lieu d'oreiller; le harem s'endormit.

Ainsi, dans cette multitude, chacun travaillait en silence aux besoins de la nuit. Le muezzin chanta comme la veille; on se mit en prières sur la terre des morts : il semblait que rien ne fût changé. Je doute que les Israélites, avec leurs quarante ans de désert, eussent apporté plus de recueillement, plus de solennité dans ces derniers devoirs du jour.

Je ne me sentais point disposé au sommeil; — je m'assis sur un tertre isolé, au milieu de cette réunion d'hommes qui reposaient, insoucieux, entre les débris de leurs foyers et les ossemens de leurs pères. Quel est donc ce peuple sans larmes pour ses malheurs! quelle est cette nation qui dort sur des tombeaux, sans pensée de la mort, comme sans souvenir de la vie!

La lune se leva sur Péra consumé, comme elle s'était levée sur Péra florissant : elle éclaira de sa lumière veloutée, ce grand sommeil du Champ des Morts; elle prêta son demi-jour aux teintes sombres du tableau : alors, je distinguai dans le lointain, quelques Musulmans accroupis

qui veillaient ; je crus d'abord qu'ils avaient des larmes dans le cœur, et qu'ils attendaient le moment de les épancher sans témoins ; — ces Turcs causaient à demi-voix, en fumant ; après quelques instans, ils se dirent l'adieu du soir, et s'étendirent à leur tour sur la poussière.

Les heures s'écoulaient lentement. Enfin la fraîcheur de la nuit me força de chercher un abri sous les branches d'un cyprès à demi consumé. J'écoutai quelque temps encore, la respiration lente et douce du peuple endormi, le frémissement du feuillage qui craquait, et la voix mystérieuse des vents autour des tombeaux.

Alors le fleuve de feu qui avait passé près de nous le matin, s'était divisé en trois branches, et descendait en laves à la mer.

Le jour commençait à poindre, quand j'assistai au réveil du camp, à la toilette du bivouac : le peuple se mit en prière ; — la veille était passée sans retour.

Chacun emporta ses bagages ; on se sépara sans bruit. Quant à moi, j'aurais volontiers jeté mon bonnet en l'air, pour marcher dans la direction que le vent lui aurait donnée. Je des-

cendis, au hasard, vers le port; je rencontrai M. F., qui parut tout surpris de mes condoléances. Il avait possédé jadis de nombreuses maisons; la dernière venait de s'éteindre; désormais Constantinople pouvait s'abîmer dans les flammes; M. F. n'avait plus rien de combustible — et s'en réjouissait.

CHAPITRE VIII.

Thérapia. — Nuit de tempête sur la mer Noire. — Les Abases. — Les Grecs de Constantinople. — Les femmes grecques. — Mort du bey de Galatha. — Promenade du sultan sur le Bosphore. — Musique nocturne sur le canal. — Panorama du Bosphore. — Départ. — Les Dardanelles. — Héro et Léandre. — Troie. — Considérations historiques. — L'Orpheline. — Ténédos. — L'île de Metelin. — Phocéa.

Exilé de Péra, je me réfugiai à Thérapia, joli village, bâti autour d'une anse dessinée par les eaux du Bosphore. Situé à dix-huit milles de Constantinople, à quatre de la mer Noire, il forme, avec Buyukdéré, le dernier point de vue,

et comme le dernier sourire de cette joyeuse contrée. Le voyageur y jette, en passant, un regard; il arrête un moment, les yeux sur l'antique platane qui ombragea Godefroy de Bouillon ; il salue la riante vallée qui conduit à la forêt de Belgrade, derrière le vieil aqueduc romain immobile à l'horizon. Si l'on avance quelques pas encore, le ciel se rembrunit, la nature prend une teinte sauvage. On se demande quel est ce château génois qui tombe en ruines, près du cap Ancyréum, où les Argonautes trouvèrent l'ancre de pierre que l'oracle leur avait promis. Alors on aperçoit ces deux phares solitaires, plantés sur des rochers à pic, aux extrémités de deux mondes, sur le dernier promontoire de l'Europe et sur la pointe avancée de l'Asie. Le vent devient plus froid, les flots se gonflent, ils se brisent avec fracas au rivage ; — on grelotte : c'est la mer Noire ; c'est le ciel de la Russie.

Je ne parlerai point d'une longue excursion que je fis sur cette mer de malheur, pour me rendre à Odessa et à Tangaroc. Dans l'une de ces nuits que l'imagination ne se figure point, une nuit de brouillards impénétrables, une nuit

sans étoiles, une nuit de vent et pluie, la boussole se détraqua. Plus de guide, et partout des écueils; une tempête épouvantable. Le capitaine s'assit près de nous, disant que tout allait bien, le visage pâle et les yeux pleins de larmes : nous comprenions de reste! Tout à coup, un matelot s'écrie qu'il aperçoit le phare. Nous nous ruons à la proue avec un cri de résurrection : — on distinguait trois lumières. Laquelle fallait-il choisir? nous savions trop que les habitans du pays, profitant de ces nuits périlleuses, allument des feux à la côte, pour attirer les bâtimens sur les rochers et se partager les débris du naufrage. On se décida au hasard : — entre la vie et la mort, le sang se glaçait dans nos veines, au moindre craquement des mâts!.... Durant quatre mortelles heures, le destin se joua cruellement de nous! Enfin le soleil se leva : nous étions aux portes du Bosphore. . . . . . .

Un matelot de l'équipage me conta que, dans une nuit semblable, il avait échoué sur les côtes des Abases, non loin de la mer d'Azof. Fait prisonnier par ces sauvages, qui, retranchés derrière leurs montagnes, se sont toujours main-

tenus libres au milieu de deux peuples esclaves, il avait été dépouillé de tout, et revêtu d'une natte à la manière du pays; on lui avait donné pour demeure une hutte juchée sur les branches d'un arbre, où chaque soir on lui conduisait une épouse nouvelle. On voulait qu'il payât son tribut à cette autre patrie que le malheur lui avait donnée. Il se nourrissait à souhait, de riz et de gibier.

Ce genre de vie tout nouveau l'avait enchanté d'abord; mais il allait s'en fatiguer, quand on le rendit à la liberté. — Il venait d'être échangé contre un bœuf. — Son capitaine, échappé aux poursuites des sauvages, s'était rendu à Trébizonde, et avait conclu suivant l'usage, ce singulier marché. — Il faut au moins admettre, d'après cela, que les Abases ne sont point anthropophages.

Las de chercher aventure sur la mer Noire, je revins à mon gîte, et je rentrai dans mon repos d'observateur.

Thérapia renversait un peu mes idées : partout des fenêtres ouvertes sans grillages, sans jalousies; des femmes à faces découvertes,

allant sans crainte d'être vues : c'était un problème à résoudre.

C'est que Thérapia est un village grec, un village de rayas, soumis, comme les Turcs, au grand-seigneur, mais avec des coutumes et une religion différentes. Étrangers dans le royaume de leurs pères, ces fils de Constantin ont aussi une part à la liberté de croyance qui règne sans entraves sous le despotisme ottoman. Les descendans de Mahomet ont donné de tout temps aux nations chrétiennes, cet exemple de tolérance religieuse. Ici, point d'inquisition, comme en Espagne et en Italie; point de Saint-Barthélemy, comme en France; point de ces guerres sacriléges qui ont ensanglanté l'Europe, au nom d'un Dieu de clémence. Le Musulman ne songe pas aux opinions des autres : que chacun pense, croie, agisse comme il l'entend! Dieu le voit.

Les Grecs ont un patriarche, comme les catholiques un couvent, les Arméniens une église, les Turcs leurs mosquées.

Les femmes grecques n'en sont pas, pour cela, moins fidèles aux mœurs de leurs mères. Il semble qu'elles aient hérité des maximes de Laïs, de

Phryné, d'Aspasie, quoiqu'elles n'aient conservé de leurs modèles, que la licence des mœurs, la grace de l'esprit et l'insouciance du cœur. L'amour, comme elles l'appellent, et la coquetterie, voilà toute la pensée de leur vie.

Les ambassadeurs de toutes les puissances ont fixé autour de Thérapia, leurs résidences d'été : ce village est devenu, pour ainsi dire, le rendez-vous des Européens. Ils l'ont façonné à leur manière : ils y ont introduit les modes, les chapeaux, les dentelles de nos élégantes. On s'est affublé de tout cela : on a pris une idée des choses de nos pays ; et le voyageur, en débarquant à Thérapia ou à Buyukdéré, s'étonne de trouver là des sociétés toutes prêtes, où l'on devise des nouvelles de France, du dernier carnaval, de l'Opéra et du bois de Boulogne.

Il arrive aussi, quelquefois, que les Turcs se faufilent en cachette dans ces réunions étrangères ; ils vont faire diversion à la monotonie du sérail, et comparer les filles des infidèles aux filles de la Géorgie.

Le sublime sultan lui-même est sujet à ces caprices : ses visites nocturnes aux villages des

Grecs, ont fait plus d'une fois jaser les bonnes vieilles du pays. Existence singulière que celle d'un sultan ! le matin, il commande des exécutions, avec ce laconisme expéditif qui condamne d'abord, quitte à faire grace plus tard, s'il y a lieu. Le soir, il se repose au milieu de ses femmes; ou, mollement couché dans son caïque, au tendelet de soie, il se promène sur le Bosphore, aux sons d'une musique douce comme le souffle de la nuit, mystérieuse comme le sommeil de la nature : il s'enivre à la fois de parfum, de repos et d'harmonie.

Dans une promenade que je fis à Constantinople, je trouvai sur mes pas, le corps du bey de Galatha, décapité la veille. On m'apprit que l'ambassadeur d'Angleterre, fâché d'avoir vu brûler son palais de Péra, s'était plaint avec cette énergie qui caractérise les représentans de la Grande-Bretagne. Il avait reproché aux ministres du grand-seigneur, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour éteindre le feu. Le sultan répondit d'abord par un présent qui fut accepté : puis il dit au séraskier-pacha que l'ambassadeur l'accusait. Le séraskier répondit qu'il avait

donné ses ordres à son premier officier; le premier officier les avait transmis au second ; le second au troisième, et celui-ci enfin, au bey de Galatha.

Le bey protesta qu'au premier cri d'alarme, il s'était rendu avec ses pompiers, sur le lieu de l'incendie. Ses efforts avaient été vains. — Une heure après, le cadavre du bey gisait sur le pavé. Il fallait bien une victime ; et puisque celui-là n'accusait personne, il était assurément coupable !

Cependant je l'avais vu moi-même passer sous mes fenêtres : et de tous ceux qui avaient comparu, peut-être était-il le seul innocent.

Je revins à Thérapia. — Vers le milieu de la nuit, les sons d'une musique légère me tirèrent de mon sommeil. C'était le grand-seigneur qui se promenait sur le Bosphore, au clair de lune, jouissant avec délices, des voluptés d'une nuit d'orient. Cette scène contrastait singulièrement avec mes souvenirs : je me rappelais l'homme du matin ; je songeais à cette tête sanglante donnée en paiement d'un palais.

Il est vrai que les Musulmans s'inquiètent

peu de ces exécutions; — ils sont, dès leur jeunesse, familiarisés avec la mort : les grands surtout l'envisagent dans une indifférence profonde : leurs pères l'ont vue venir avant le temps; pourquoi les fils n'auraient-ils pas le même destin? Elle peut se montrer à eux sous la fourche d'un gibet ou sous la hache d'un exécuteur : ils sont toujours prêts à l'accueillir comme une vieille connaissance. Chargés d'annoncer à un ami, sa condamnation, ils lui portent la nouvelle sans changer de visage, et comme une chose toute simple, à laquelle on s'attend toujours.

Cependant, le caïque du grand-seigneur glissait sur le Bosphore, comme une vision mystérieuse. Il y avait de la magie, dans ce concert nocturne. Je n'y résistai point : les idées de sang s'éloignèrent, et je me livrai tout entier à ces émotions de surprise.

Je n'essaierai pas d'exprimer l'effet de cette harmonie lointaine qui nous arrive, portée sur les flots de la mer, et rendue plus mélodieuse par son éloignement, par le silence de la nuit qu'elle traverse sans la troubler. Quelquefois elle venait à nos oreilles, lorsque, flattés par un

rêve d'espérance, nous songions à notre patrie, à nos foyers. Alors je m'éveillais lentement; je cherchais ces objets, dont la présence mensongère m'avait réjoui le cœur : je regrettais, un moment, leur absence; mais cette musique aérienne continuait à nous envoyer ses accords, et je rentrais dans le sommeil pour y retrouver ce rêve qu'elle avait pu écarter un moment, mais qu'elle n'avait point chassé comme un réveil sec et pénible.

Le grand-seigneur se rendait à l'embouchure de la mer Noire : de nombreux caïques le suivaient. On allait à la pêche de la lufère, poisson exquis de ces parages. C'était un coup-d'œil étrange que cette multitude de petites lumières mouvantes qu'on distinguait seules, sur le fond noir des flots, comme des étoiles tombées.

Le 7 octobre, avant le jour, je montai à la tour du séraskier, pour jouir une dernière fois du spectacle de Constantinople. Le soleil se leva dans toute sa splendeur sur cette contrée enchantée, dont j'allais m'éloigner, peut-être pour jamais.

En présence de ce tableau, qui rassemble à

lui seul, toutes les beautés de l'univers : des fleuves, des vallées, des collines, des mers, et tout cela, sous le ciel de l'Asie, je venais après tant de voyageurs, assister au réveil de la nature dévoilée dans son chef-d'œuvre. A ce plaisir de l'admiration se joignait, malgré moi, un sentiment pénible. Je songeais que la gloire de Constantinople pâlissait tous les jours; que j'assistais à l'agonie d'un empire; que je serais peut-être un des derniers voyageurs appelés à rendre témoignage des derniers jours d'un grand peuple.

Je descendis, le cœur navré, comme si j'eusse été menacé dans les malheurs de la nation. Ami des Turcs, parce que j'ai été leur hôte, parce que ces hommes sont sans détour, et que leur cœur n'a point d'arrière-pensée, je devais plaindre leur destinée. Mais, j'aime à l'espérer encore : le temps écartera mes craintes, et l'avenir démentira ces tristes pressentimens ! — Les destins sont écrits.

Vers dix heures, le ciel se couvrit de nuages. Je m'embarquai à bord du brigantin sarde, *Notre-Dame-de-Mont-Carmel.* Je sortis de Constantinople par un temps de pluie et de grêle qui

diminua les regrets du départ. Je vis que, là aussi, il y avait des jours sombres et froids ! Cette grêle, d'une grosseur démesurée, me fit craindre que l'hiver ne fût aussi triste que la belle saison avait été douce et joyeuse.

Il faisait nuit quand on appareilla : Stamboul et la mer de Marmara étaient couverts d'un nuage que les éclairs déchiraient avec fracas. Je regardais s'ouvrir les cataractes du ciel; je contemplais ce dôme noir et compacte qui se fendait en deux morceaux, comme une muraille lézardée, et qui se refermait si vite, de peur de découvrir aux hommes, l'océan de lumière, dont une étincelle embrasait l'immensité des ténèbres.

Je quittais, au milieu d'un orage, la ville la plus calme de l'univers, sans en excepter Venise, où la cloche de Saint-Marc et le chant du gondolier, prolongé d'écho en écho, rappellent au moins dans le silence, qu'il y a là des êtres vivans.

La pluie cessa; mais le vent contraire nous força de courir des bordées jusqu'au lendemain. Constantinople disparut à la pointe du jour.

Nous n'apercevions plus que la côte de Romélie et les rochers qui protègent la baie de Buyuk-Checkiné. Une brise fraîche nord-est nous porta sur Marmara, que l'on signala vers le soir. Il fut impossible de doubler le cap Baladan : nous tombâmes en calme. Deux jours se passèrent à regarder la mer immobile et l'horizon sans nuages. Enfin, après avoir louvoyé quelque temps entre Marmara et la baie de Ganos, nous entrâmes, à pleines voiles, dans le canal de Gallipoli. M. Batthus, consul de France aux Dardanelles, nous accueillit avec une cordialité dont nous avons gardé le souvenir.

Le brigantin poursuivit sa course. Nous le vîmes disparaître derrière le promontoire de Sigée, aujourd'hui cap Jenishehr. Le moment n'était pas encore venu pour nous de faire voile vers la France.

Nous aurions pu rechercher aux environs, les ruines d'Abydos et de Sestos, ces deux villes immortalisées par l'amour. Mais le temps pressait : il fallut se contenter de mesurer de l'œil l'espace que traversait Léandre, quand seul, abandonné aux vagues, sans autre témoin que la nuit,

haletant de fatigue et d'amour, il suppliait le ciel de le laisser aborder au rivage, content de mourir au retour.

Je me plaisais à relever ce temple, témoin de son bonheur. Cet asile redoutable avait donc une fois, entendu des accens qui partaient du cœur : il avait prêté son mystère aux transports de deux amans isolés dans l'univers. Placés sous la foudre des dieux et sous le glaive des lois humaines, ils se réfugiaient dans leurs embrassemens, et le monde et le ciel disparaissaient à leurs yeux. Heureux, ils expirèrent avant que l'illusion se fût dissipée : ils exhalèrent leur dernier soupir dans un dernier élan d'amour.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nolisâmes un de ces caïques grecs inventés pour le supplice des voyageurs qui, peu satisfaits de compter en passant, les îles de l'Archipel, veulent aussi visiter quelques uns de ces écueils célèbres, et interroger sur les lieux mêmes les souvenirs des âges.

Le vent nous porta sur la côte d'Europe : nous traversâmes le détroit sous le canon de la flotte turque, toujours mouillée à l'embouchure du

Rhodius. La mer grossit tout à coup : on n'osa pas doubler le cap : nous allâmes jeter l'ancre à la pointe des Dardanelles.

La mer Égée déroulait dans le calme, sa nappe de flots bleus et moirés. Je promenais les yeux sur les îlots qui défendent le cap Sigée, sur la côte de Troie, sur Ténédos, cette île qui fut riche et fameuse, au temps du vieux Priam :

. . . . Notissima famâ,
Insula dives opum, Priami dùm regna manebant.

Je parcourais à l'horizon, les sommets sinueux de l'Ida, où Pâris garda les moutons, s'instruisant à l'amour aux pieds de la bergère Ænone, avant que de porter ses vœux sur la couche de Ménélas, et d'attirer sur sa patrie, la vengeance des rois.

Peu soucieux de tout cela, mes marins regardaient si le soleil tombait, si leur tabac ne s'éteignait pas. Le soir, je m'étendis à côté d'eux, et ne me réveillai qu'au milieu des Lagusses. Quelques instans après, nous arrivions sur la terre de Troie.

Le soleil se levait derrière la cime du mont

Gargara. Notre petit caïque avait à peine assez d'eau, dans cette baie d'Ieni-Keui, où mouilla la flotte des Grecs.

Deux ruisseaux qui furent jadis le Simoïs et le Scamandre, et dont un canal de main d'homme conduit les eaux à la mer; quelques tumulus qui n'ont pas même conservé les cendres de leurs morts, et qu'on appelle les tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Hector, de Priam, d'Ajax : noms illustres auxquels il a bien fallu donner une pierre sépulcrale; deux ou trois sarcophages à demi enfouis; des ruines où l'on croit reconnaître les restes du temple d'Apollon; quelques fragmens de murailles le long de la mer où les flots viennent expirer, et quelques fragmens encore dispersés dans la plaine, entre un petit champ fertile et un marais fiévreux : voilà tout ce qui reste d'Ilion! voilà toute cette ville qui fixa dix ans les regards de l'Olympe et du monde!

En présence de ce néant, l'imagination découragée ne cherche point à rétablir le passé; elle se fait incrédule. Homère n'aurait-il pas rêvé Troie? n'aurait-il pas inventé ce peuple de héros

qui *partagea les dieux*, et qui n'a laissé au monde qu'un souvenir? De misérables villages à demi ruinés sommeillent sur les bords du Thymbrius et sous les vieux platanes qui ombragent les sources du Scamandre. Que l'on demande aux vieillards du pays le nom de la terre qu'ils habitent; qu'on le demande aux hommes dont l'âge n'a point encore affaibli la mémoire; qu'on le demande aux enfans qui se baignent au Simoïs et qui jouent sous les chênes verts de la montagne: ils répondent Bonarbaschy, Califfat-Keui, Bos-Keui. — Et cette colline, où fut, dit-on, la citadelle de Troie? là où s'élève le monument d'Hector, que le nautonnier salue en voguant vers Ténédos? — Bonarbaschy!

Certes, de grands secrets sont cachés sous le voile des siècles! mais quand les fils des hommes ont oublié les noms de leurs aïeux, l'étranger peut s'enquérir à son tour, si ce nom n'est pas une fable.

L'historien d'Ulysse et d'Achille, le poète de l'Ionie, que tant de villes réclament pour leur fils, Homère n'est-il point devenu lui-même un doute dans la postérité? La poésie naquit en

Orient; sous ce ciel d'inspiration et de rêverie, elle reproduisait les sentimens des hommes, dans les premiers âges du monde. Puis on chanta les exploits des Titans; puis, las de jeter les rochers et les monts à la tête de Jupiter, les poètes voulurent ramener leurs héros à des proportions plus justes. Ils célébrèrent la valeur des guerriers et les triomphes des peuples. Conservés dans la mémoire des nations, les accens de la lyre antique passèrent d'âge en âge : ils firent partie de la croyance, de la tradition, et se perpétuèrent avec elles. — Plus tard, on rassembla dans un recueil national, toutes ces poésies de famille, toutes ces archives de la patrie. Le nom d'Homère avait survécu aux noms de ses contemporains : Homère fut proclamé le chantre de l'Orient.

Peut-être y a-t-il plus de rapports qu'on ne pense entre la destinée d'Ilion et la destinée du poème. Cette guerre décennale ne fut sans doute autre chose qu'une lutte de l'Asie-Mineure contre les premiers Hellènes. Dans l'enfance de l'art militaire, les conquêtes étaient lentes : on pourrait croire que Troie ait fini par donner son nom

à une longue suite d'escarmouches engagées sur les rivages de l'Asie, et terminées par la ruine de la ville de Teucer.

Les poètes empruntèrent à ces guerres partielles les couleurs de la vérité, et leurs peintures inspirées devinrent l'histoire d'une ville.

Cependant il fallait encore intéresser les dieux au destin des combats : la cause de la terre devint celle de l'Olympe; il se trouva dans la famille de Priam, des généalogies divines; et dans l'armée des Grecs, Achille se vantait d'avoir Thétis pour mère. La cour de Jupiter se divisa en deux parties : il y eut la faction des Grecs et la faction des Troyens. Si l'Olympe ne fut qu'un nom, pourquoi la ville d'Ilion ne serait-elle pas un rêve?

J'allais me retirer, quand une jeune fille grecque me demanda l'aumône. Elle parlait la langue de ses aïeux qui, quoi qu'on en dise, n'a pas subi tant d'altérations. Elle me raconta que son père habitait la montagne, au temps où les Turcs massacrèrent les Grecs à coups de fusil; qu'il avait alors un troupeau, qu'il vivait seul avec elle. Un jour, le troupeau disparut; le père descendit

dans la plaine pour aller chercher du pain; le lendemain, on le trouva pendu à un arbre, la poitrine percée de deux balles.

Cet homme avait été victime de la fureur de sang qui s'empara des Turcs de l'Asie-Mineure, après la déroute de Navarin.

Descendant des Gaulois, assis aux sources du Scamandre oublié, il me parut singulier de faire l'aumône à la fille des Grecs, esclaves des Musulmans sur la terre de Troie. — Je retournai enfin au caïque, foulant avec dépit cette muette poussière des siècles, qui ne rend au voyageur ni ses secrets, ni ses morts.

Avec quelle joie nous eussions accueilli pour notre souper, le dos saignant d'une brebis, fraîchement retirée des flammes du sacrifice! O Calchas! Calchas! n'as-tu plus de troupeaux à immoler! Faut-il être réduit à déchirer un dur poisson salé, dans ce lieu où l'armée des Grecs fit rôtir de si grasses hécatombes, appétissantes victimes, autour desquelles des myriades de guerriers s'asseyaient en cercles, et dont on se partageait les épaules, les gigots, les rognons,

pour la plus grande gloire des dieux!... Le paganisme avait bien aussi son mérite.

Après notre maigre repas, nous nous préparâmes à dormir, avec autant de confiance que les Troyens, dans cette nuit fatale où la flotte des Grecs revint silencieuse du rivage de Ténédos, pour accomplir les oracles.

> Et jam argiva phalanx, instructis navibus, ibat
> A Tenedo.....

Le silence solennel qui accompagna les galères d'Agamemnon régnait encore autour de nous; il semblait que la terre et la mer, conjurées avec le destin, fussent, comme autrefois, dans l'attente de l'évènement. Mais Ténédos était déserte, la mer était sans flotte, notre barque glissait solitaire, et l'on n'apercevait dans le lointain, que la pointe des minarets qui reluisait au clair de lune.

— Ténédos, rocher gris et dépouillé : quelques murailles en ruines; un Turc accroupi sur le bord de la mer; et dans le port, une barque échouée.

La mer devient houleuse. Nous jetons l'ancre au cap Baba, qui fut le *Lectum promontorium*.

Bientôt nous cinglons vers Metelin, l'ancienne Lesbos, la patrie de Sapho et d'Alcée. La bourrasque recommence; il faut voir ces frêles embarcations, ballottées et chancelantes, ces mâts inclinés qui craquent et dont les voiles se trempent à l'eau de la mer, ces vagues toutes blanches d'écume qui passent au dessus du caïque et l'inondent : il faut voir tout cela, pour se faire une idée de l'intrépidité des marins de l'Archipel.

Immobile à la poupe, se tenant d'une main aux cordages, le pilote voit le danger et l'évite; l'eau ruisselle de son visage, les lames se succèdent sans relâche; elles le frappent, le refrappent, menacent de l'entraîner avec elles; il est inébranlable et fixe. Sa main glacée par le froid, guide le gouvernail avec autant de fermeté que dans les momens rares où les vents favorables font glisser en paix le canot sur la plaine unie et paisible. Je croyais voir le vieux Caron guidant la barque des morts sur le fleuve d'enfer où il n'y a plus de naufrages.

Pelotonné sous quelques ais mal joints, je me flattais d'échapper au déluge; cet espoir dura

peu : l'eau tombait à torrens; elle dégouttait de mes cheveux, le long de mes joues; j'étais trempé comme une éponge, et mes lèvres se couvraient d'une sorte de givre salé qui m'incommodait cruellement.

A Metelin, nous descendîmes dans une chapelle grecque où l'on trouve les débris d'un temple d'Apollon. Six colonnes d'ordre corinthien soutenaient une voûte de fabrique moderne; une petite lampe éclairait en dessous, les chapiteaux noircis. J'aperçus dans un coin, une vieille femme agenouillée, qui ne ressemblait pas mal à une pythie qui s'inspire.

Il y avait encore un temple à l'extrémité de l'île. Je regrettai de ne pouvoir m'y rendre. On aime à contempler les monumens des âges écoulés, à reconnaître dans leur forme, dans leur disposition, dans leurs ornemens, l'époque de leur création, le caractère et les mœurs des peuples qui les élevèrent à la gloire des hommes ou à celle des dieux. Ces colonnes brisées sont comme des jalons plantés sur le chemin du passé. En présence de ces édifices vermoulus, qui conservent encore les traces de l'inspiration

et l'empreinte du génie, on assiste à l'immortalité de ceux dont on ne retrouve plus les demeures.

Nous reprîmes la mer au coucher du soleil. Le lendemain matin, nous doublâmes le cap Patéra; une petite brise nord-ouest nous poussa, vers midi, dans la baie de Phocéa, à l'entrée du golfe de Smyrne.

CHAPITRE IX.

Marins turcs attaqués du choléra et abandonnés en pleine mer. — Smyrne. — Dévouement de M. David, au temps de la guerre de Morée. — On nous refuse à Scio. — M. Pasqua. — Tchesmé. — Ruines de Scio. — Les trésors. — Troubles d'Hydra. — Coquetterie des femmes d'Ipsara. — Le Parthénon en perspective. — Refus au Pirée. — Quarantaine à Égine. — Épidaure. — Nauplie.

Nous fûmes accueillis sur le rivage de l'Ionie, par une troupe de marins turcs campés autour du port. Le choléra-morbus s'était déclaré sur leur frégate; le pacha qui la commandait, n'avait vu d'autre ressource que d'abandonner les mala-

des. Il les avait fait jeter dans la chaloupe, au nombre de soixante, laissant ces malheureux entre la mort et l'océan.

Il était naturel que les Musulmans délaissés s'en remissent *au destin* du soin de guider leur barque, et qu'ils attendissent en paix l'événement. Ainsi fit-on : deux jours se passèrent dans une tranquillité profonde. Les morts étaient entassés à l'avant, les autres, à l'arrière. — Au milieu de la troisième nuit, une secousse réveilla l'équipage : la chaloupe venait d'échouer sur le rivage de Rhodes.

Ils ne s'étonnent point, ne se réjouissent point : — ils descendent tranquillement à terre, pour voir la fin de leur choléra. Ils séjournent trois mois à la même place, recevant des provisions de la ville. Enfin ils enterrent leurs morts, et, chose difficile à croire, ils se remettent en mer pour gagner Constantinople! Une seconde fois, les voilà voguant sans boussole, au gré des vents et du prophète. Ils abordent à tous les caps, à toutes les îles, à tous les rochers qu'ils découvrent; ils mettent quinze jours pour se rendre de Rhodes à Stanchio; ils

prennent des moutons à Bodroun, du pain à Kalamine, des raisins à Pharmako; et après s'être promenés dans tous les sens, à travers la mer Icarienne; après avoir fumé sur les marbres de Samos et sur les ruines de la désolée Chio, ils viennent, au bout de trois mois, se reposer de leurs fatigues à la baie de Phocéa, où ils comptent s'arrêter le plus long-temps possible. Ils prennent leurs rations du pacha, qui les prend de la ville : ils assistent le soir, à des représentations d'ombres chinoises; ils applaudissent avec transport, aux scènes grossières qu'on expose à leurs yeux, et se croient après cela, les premiers marins du monde.

Un médecin français attaché à l'équipage errant, me conta les aventures de la chaloupe. Je m'en serais aisément consolé; le mal fut que, sans y prendre garde, il m'apprit que le choléra venait d'éclater à Smyrne. — La nouvelle était accablante! — Aussi, selon ma judicieuse habitude, je refusai de croire. Mille fois on m'avait prédit malheur, et mille fois l'événement avait démenti les prédictions. J'allai donc mon chemin; j'allai,

sans réfléchir, sans craindre, confiant dans mon étoile, Turc.

C'était une de ces journées brillantes qui jettent sur la nature, un réseau de vapeurs transparentes, à travers lesquelles la verdure, les arbres, les rochers prennent un caractère de mollesse et de poésie qui enivre. Poussé par un souffle insensible sur les eaux du golfe, il me semblait qu'immobile à ma place, je voyais passer devant moi, toutes les merveilles de ces contrées, comme le tableau mouvant d'un magique panorama. — Clazomène l'antique, sur la colline de Vourla; Comola, Menimen et ses minarets blancs, et ses moulins joyeux; Kan, Kardile le long de la côte; le double pic des Mamelles et le sommet du Sypilus, se montrèrent tour à tour, avec leurs couleurs variées et confuses, avec leurs accidens d'ombres et de lumières, avec leur douceur et leur majesté. Je revoyais encore les gracieux kiosques du Bosphore, et ce lugubre cyprès, cet arbre mystérieux comme la vie et la mort du Musulman.

De hautes montagnes m'entouraient; je cher-

chais, à travers les bois d'oliviers et de myrtes, celle au pied de laquelle repose l'Ismir de la Turquie, la Smyrne de l'ancienne Grèce. Déjà je distinguais la citadelle, qui d'abord n'était qu'une ligne. — A mesure que nous avancions, la forteresse grandissait, les choses devenaient distinctes; Smyrne parut... Mais que je la vis sombre et triste! Le fatal drapeau jaune, la bannière de l'épidémie flottait au port!

Smyrne silencieuse et pâle; Smyrne tremblante et désolée! Smyrne l'ionienne couverte d'un voile de deuil, et qui, comme la Niobé des premiers Grecs, semble pleurer ses fils moissonnés un à un, sous les coups de la vengeance divine!

J'avais pourtant compté sur mon séjour ici, pour retrouver quelque chose de la France.

On m'avait dit beaucoup de bien et un peu de mal de cette ville, qui s'est nommée *le Paris du Levant*. J'aurais voulu voir de mes yeux, ce qu'il y avait de mérité dans ce blâme et dans ces éloges; mais Smyrne devait conserver pour moi,

tout son mystère, Dans cette tourmente d'un moment, elle ne devait produire sur mon esprit, qu'une impression exceptionnelle, une impression de chagrin. Cette situation fortuite n'avait d'autre caractère que celui d'une calamité publique.

J'aurais voulu admirer aux fenêtres, ces belles têtes levantines, aux turbans de soie et de velours, riantes, gracieuses, avec leurs cheveux noirs bouclés et jetés çà et là sur de blanches épaules. J'aurais voulu comparer les femmes smyrniotes aux femmes de Péra, rivales aujourd'hui dispersées; analyser en détail, ce costume si riche et si négligé : — il fallait renoncer à tout!

Je n'avais devant moi, qu'une ville morte, un squelette. On eût dit que Smyrne était toujours épouvantée des massacres qui ensanglantèrent l'Asie pendant les guerres de la Morée.

Encore! dans ces jours de vengeance, nous aurions entendu quelque bruit, aperçu quelques fuyards, et si nos yeux s'étaient portés vers la demeure du consul de France, nous aurions vu

ces malheureux Grecs réfugiés sous la protection de M. David, chercher à l'ombre de notre bannière, un asile contre les Musulmans. Nous aurions recueilli les paroles généreuses du représentant de notre pays, qui, bravant les cris de mort et les haches des Turcs, debout sur le seuil de sa porte, soutint le choc de la multitude, et lui imposa silence par la force de ses discours et la majesté de son courage. Cette voix d'un homme de cœur qui plaide, au péril de sa tête, la cause d'un peuple infortuné, nous eût du moins, consolés de nos mécomptes et dédommagés de nos fatigues.

Et maintenant, partout le silence et le deuil : quelques Turcs cheminant, comme toujours, avec cette majestueuse lenteur qui ajoute encore, s'il est possible, à l'immobilité du tableau. Au dessus, un beau ciel, comme par dérision; tout autour, des bosquets de mûriers et de myrtes, et dans ces rues désertes, une solitude de mort, une ruine anticipée : c'était le 14 octobre.

Adieu, cité de l'Ionie; tu restes une énigme pour moi; mais si tu reparais dans mes rêves,

tu n'y seras plus la Smyrne de mes premières illusions.

Triste départ, nuit calme, aux environs de Kara-Bournou; les îles Spalmadores, Scio.

Nous jetons l'ancre, et nous nous disposions à débarquer sans autre cérémonie, suivant l'heureuse coutume de la Turquie, où l'on permet au voyageur de circuler sans passe-port sur la terre qui est le patrimoine de tous, quoique les nations aient jugé nécessaire de la sillonner avec des limites.

Par malheur, il prit envie au capitaine du port de savoir d'où nous venions. Aux mots de Phocéa et de Smyrne, il recula d'horreur, et, relevant la tête à la manière des Grecs, pour exprimer la négative absolue, il nous intima l'ordre de cingler au large. Il y avait bien là, un agent consulaire, chargé par intérim du portefeuille de France : le sieur Antonio Pasqua, dignitaire hollandais, homme de taille moyenne, figure ronde, corps replet, yeux de pigeon, le tout enveloppé d'un ample frac bleu râpé, dont les galons regrettaient leur dorure. M. Pasqua vint en effet; M. Pasqua vint à distance; puis,

quand il eut compris que nous voulions descendre, il ouvrit la bouche par trois fois, et déclara qu'il n'y voyait que faire : que nous arrivions de pays suspects; qu'il ne voulait pas mourir du choléra, ni lui, ni ses enfans, ni sa bonne population sciote; et que, par conséquent, il ne nous restait qu'à entrer en quarantaine. Cela dit, il promit de présenter requête au comité de salut public dont il avait l'honneur de faire partie, pour qu'on nous reçût en libre pratique sous quinzaine au plus tôt; en attendant, on pourrait nous envoyer, au caïque, des figues, des raisins, des légumes purgatifs, et du tabac pour fumer à nos loisirs.

Il pérorait encore, lorsqu'un marin me dit à l'oreille que l'on nous recevrait sans obstacle à Tchesmé, sur la côte de l'Asie, et que, de là, nous serions admis à Scio sans opposition.

Nous prîmes congé du vénérable agent, avant la fin de sa harangue; une heure après, nous étions à Tchesmé : nous descendîmes chez M. Logothéti, jeune Grec, collègue du sieur Pasqua, mais infiniment plus dégourdi.

Cette ville n'a de remarquable que sa mi-

sère et sa monotonie. Ce fut dans le canal qui la sépare de Scio, que les Romains détruisirent les galères d'Antiochus, cent quatre-vingt-onze ans avant l'ère chrétienne. De nos jours, la flotte turque y fut brûlée, en 1770.

De retour à Scio, nous abordons enfin sur le rivage de cette île nommée jadis la fleur de l'Orient; Scio, l'île brillante et gracieuse toujours; l'île aux montagnes bleues, où vient expirer le dernier souffle de l'Asie; Scio, belle par sa nature, déplorable par ses malheurs. Ruine de marbre blanc! victime de la liberté qu'elle ne put conquérir, elle gémit, comme autrefois, sous le joug musulman.

Nul ici n'a le droit de rétablir la demeure de ses pères. La ville est confisquée. Mahmoud a frappé d'anathème la cité rebelle : le séjour même des ruines est interdit aux rayas, sous peine de mort.

M. Pasqua me fit parcourir toute cette désolation. Quatre primats du peuple venaient de partir pour Constantinople. Ils allaient supplier le sultan de lever l'interdit qui pesait sur la ville; on espérait obtenir grâce après tant

d'années. Mais le divan n'ignorait pas que les Grecs, au moment de leur fuite, avaient caché des richesses dans les maisons qu'ils abandonnaient, comptant y revenir. Déjà, plus d'un trésor avait été découvert; et si Mahmoud s'en souvenait, il était à craindre qu'il refusât de pardonner.

Ces faits, dont il m'était permis de suspecter l'authenticité, me furent confirmés plus tard, lors de mon passage à Rhodes. M. Fleurat, ancien consul à Scio, m'assura qu'il avait lui-même connaissance d'un trésor caché dans les décombres; ce secret lui avait été confié par le propriétaire de l'argent : on avait fait quelques tentatives pour déblayer la maison, mais la crainte d'éveiller les soupçons de l'aga avait suspendu les recherches. La somme est toujours là; avis à ceux qui ont l'odorat fin, et qui sont gens d'expédiens.

A Scio, nous eûmes les premiers bruits des troubles de Syra, de Poros et d'Hydra; cette tentative d'insurrection ne fut que le prélude des évènemens qui nous attendaient en Morée. Une opposition vigoureuse se révélait en Grèce; le

comte Capo-d'Istria pouvait déjà pressentir que son règne ne finirait pas en paix.

L'amiral Miaulis s'était rangé du parti des révoltés. Mouillé dans le port d'Hydra, il fut bientôt cerné par la flotte de l'amiral Récors, à laquelle s'était joint Canaris le renégat, Canaris le brûlotier, jadis soldat de l'indépendance, désormais esclave vendu au pouvoir. Miaulis, abandonné des siens, pressé par l'ennemi, brûla sa frégate et partit. Les choses traînèrent en longueur, jusqu'à la mort du président; mais n'anticipons point.

On a vu que la crainte des fièvres pestilentielles m'avait empêché d'aborder, en Morée, au mois de juin. J'étais passé outre, me réservant de visiter la Grèce, à mon retour d'Égypte. Aujourd'hui, je devais renverser de nouveau, l'ordre de mon itinéraire; le choléra-morbus régnait dans toute la Syrie, et jusqu'au fond de l'Arabie ; l'Orient était dans le deuil : la Grèce seule avait échappé aux atteintes du fléau. Jérusalem et l'Égypte furent ajournées à leur tour, et je fis voile vers Athènes.

Je saluai en passant, Ipsara, la malheureuse

compagne de Scio; cette île qui souffrit des mêmes tempêtes, comme elle est baignée des mêmes eaux; Ipsara, célèbre par la beauté de ses femmes, par la grace de leur maintien et surtout par l'originalité de leur costume : c'est une tunique grise, entourée d'une bordure rouge, qui descend jusqu'aux genoux et qui flotte sur une jupe blanche, garnie de dentelles; c'est un turban de simple batiste, qui couvre leurs cheveux noirs, sans les cacher; c'est la coquetterie qui préside à la toilette de ces femmes, à leur marche, à leurs paroles, à toutes leurs actions; c'est enfin ce geste si délié avec lequel elles rejettent en arrière le flot blanc broché d'or qui tombe sur leur sein, et que le vent y ramène aussitôt, pour qu'elles recommencent leur jeu.

La traversée fut lente et difficile : nous entrâmes enfin dans le golfe d'Athènes.

L'air était froid et lourd; le ciel, chargé de nuages d'un gris sombre; c'était un mauvais jour, un jour de tristesse et de mélancolie.

J'avais les yeux fixés sur une muraille blanche qui se montrait à l'horizon; le vent remua le

brouillard dont elle était couverte; un de ces rayons ternes et mouillés, échappé d'un soleil pluvieux, tomba d'à-plomb sur le marbre : c'étaient les colonnes du Parthénon dans l'Acropolis. Le cœur me battit de joie : mais le rayon mourant s'effaça, le brouillard se remit à sa place, je ne vis plus qu'une tache livide dans la nue : nous étions arrrivés au port *Lion*, au *Pyrée*.

Je touchais au rivage de l'Attique! quelque part, près de moi, gisait le tombeau de Thémistocle! Il me semblait que je distinguais, dans les vapeurs du ciel, l'auréole de gloire qui plane comme l'éternité, sur la patrie de Miltiade : Athènes, Sparte, les Thermopyles étaient prêts à me répondre! je brûlais de m'élancer dans la barque.

Elle vint enfin : elle vint, pour nous sommer de virer de bord et d'aller faire quarantaine à Egine! Qu'on se fasse une idée de mon supplice! —Mais depuis quand cette quarantaine? — Depuis hier.—Pourquoi?—Nous l'ignorons.—Je voulus écrire au consul : on refusa ma lettre. J'étais au désespoir.

Quelle est donc cette destinée! Partout un accueil négatif! Je suis honni! Je n'entre chez les gens qu'après purification. Oh! pour le coup, je maudis, de bon cœur, Thémistocle, Marathon, la Grèce, et toute l'antiquité possible. Enfin, las de perdre mon temps en paroles, je fis signe aux marins d'aller à Égine.

Je n'étais pas au bout. Les marins refusent. Ils resteront là : ils ne remueront pas un cordage, que je ne leur aie compté six cents francs. — Notez que du port Lion à Égine, il n'y pas six lieues!

La colère est un mal : l'homme qui se fâche a tort : j'eus tort. Je me précipitai sur le patron du caïque, et je crois que je l'étranglais quand on nous sépara. — Le geste avait suffi : on mit à la voile aussitôt. On n'a pas idée de la fourberie, de l'impudence et de la lâcheté des Grecs. Leur insolence croît en raison directe des égards et de la faiblesse qu'on leur montre. Ces gens-là sont toujours ou trop hauts ou trop bas. A Égine, nouvelles formalités : j'aurais trouvé tout naturel qu'on nous fermât l'entrée du lazaret.

Voilà donc les voyages! Être sous les verrous

avoir en perspective, quatorze mortelles journées à consommer dans une chambre sale, infecte, ouverte à tous les vents; sans autre nourriture que de mauvais poisson, des grenades et du pain mêlé de gravier qui craque sous la dent; la terre pour lit!

M. Léon Badin, directeur de l'imprimerie nationale, nous obtint quatre jours de grâce, et nous reçut au sortir de prison.

Ce fut lui qui nous conseilla de commencer par Nauplie, la tournée de la Grèce. On craignait les troubles de la Morée; il fallait se hâter d'en finir avec le Péloponèse. — Je pris volontiers ce parti, car je gardais rancune aux Athéniens.

Nous passâmes donc à l'échelle de Pidavra, l'ancienne Epidaure. Ce village situé au fond d'une petite baie, dans une plaine étroite, entourée de hautes montagnes, est caché sous de grands arbres, à l'entrée d'une vallée profonde qui aboutit aux plaines d'Argos. Je cherchai vainement les antiques vignobles d'Epidaure, et cette forêt de chênes à l'ombre de laquelle s'élevait le temple d'Esculape. J'aurais inutilement demandé l'endroit où le fils de Coronis fut

frappé de la foudre pour avoir rappelé des morts à la vie. Exemple sacrilége que n'imitent guère les médecins de nos jours. Ils craindraient d'attirer sur eux, la colère de Pluton et celle des pompes funèbres.

Si du moins, j'avais aperçu dans l'herbe, un de ces serpens familiers, semblables à celui qui partagea, dit-on, la couche d'Olympias, mère d'Alexandre! Mais il était dit que je ne trouverais pas même un serpent familier.

La vallée touffue et sinueuse s'élargit peu à peu. Nous traversâmes des bois d'oliviers, des massifs d'arbousiers et de myrtes : nature confuse, mélangée, sauvage comme les premiers temps ; création nouvelle, par son antiquité même. La nuit nous surprit cheminant en silence, au fond des montagnes; le pas de nos chevaux, le craquement des arbres, le cri du merle qui fuyait de buisson en buisson, interrompaient seuls le silence de la solitude.

Quelquefois pour réveiller les chevaux assoupis, le guide entonnait sa complainte traînante, et ses chants monotones se perdaient à travers le feuillage.

Je descendis à Nauplie, chez un Grec qui ne dément point son nom. Vasilaki rançonne le voyageur avec une rare impudence.

Cette ville est triste et pesante. Les rues en sont étroites, montueuses, encombrées. Le château de Palamide, bâti sur un immense rocher, avec les débris d'Argos, termine brusquement l'horizon. Nauplie est une de ces villes ignorées qui se révèlent au moyen-âge, à cette époque où la Morée commence à devenir une proie qu'on se dispute : alors, la vieille Grèce n'a pas même encore retrouvé son nom.

CHAPITRE X.

Assassinat de Capo-d'Istria, président de la Grèce. — Mort de Mavromichalis. — Petrobey, chef des Maïnotes. — Conduite du président. — Politique du gouvernement provisoire. — Plaine d'Argos. — Le passé et le présent. — Théâtre, citadelle. — Le fleuve Inachus. — Tombeau de Clytemnestre. — Ruines de Mycènes. — Montagnes de l'Achaïe. — Corinthe. — Acropolis. — La guerre chez les anciens et la guerre aujourd'hui. Temple de Némée. — Retour à Argos.

J'aurais quitté Nauplie le soir même, si je n'avais voulu connaître le président de ce nouvel état, le comte Capo-d'Istria, l'homme choisi par les rois de l'Europe, pour ramener cette vieille terre aux beaux jours de son histoire.

Il devait se rendre le lendemain matin, à l'église de Saint-Spiridon. Je m'y trouvai à la pointe du jour; huit heures venaient de sonner, quand on annonça le président.

Je l'aperçus au dehors : il portait un frac noir, il était pâle et soucieux. — Tout à coup, il s'arrête : il venait d'apercevoir, immobiles et debout sur le seuil, deux Maïnotes dont il connaissait la haine. — Sa pâleur avait pris quelque chose de livide. — Ceux-ci s'inclinent avec respect, portant, selon l'usage, la main au cœur et à la bouche : — Capo-d'Istria les salue et s'avance.

Mais en ce moment même, l'un des deux Maïnotes, Mavromichalis, saisit le président au bras droit, lui présente le bout d'un pistolet et l'étend roide mort.

Le cadavre tomba sur le pavé avec un bruit sourd; — la tête était fracassée. Un cri d'horreur s'éleva dans l'enceinte; les balles commencèrent à siffler; — l'assassin avait pris la fuite.

Je craignais qu'on entourât l'église, et qu'on ne fît main-basse sur les assistans; mais la foule se dirigea vers un autre point; le bruit des armes

cessa. — J'enjambai le cadavre, et, porté par les flots du peuple, j'arrivai sur une place étroite, où la multitude se pressait autour d'un homme en lambeaux : c'était Mavromichalis, sans bras, sans jambes, et plongé dans son sang. Il ne se plaignait pas ; le front calme et les yeux ardens, il reprochait aux Grecs leur ingratitude. « J'ai tué le tyran, s'écriait-il, et vous me tuez ! Esclaves que vous êtes, vous massacrez un homme libre ! — L'aurais-je assassiné, si j'avais pu le combattre ? — Allez ! Je meurs content, puisque vous me reprochez votre liberté ! J'ai vengé Petrobey, mon père ! je suis vengé.

Il expira, et ses traits conservèrent après son trépas, toute l'énergie de son ame. J'avais pensé d'abord, comme tout le monde, que Mavromichalis n'était que l'instrument d'une faction ennemie ; les dernières paroles qu'il avait prononcées nous démontraient notre erreur.

Chef des Maïnotes au temps des Turcs, Petrobey avait conservé sa liberté, derrière le rempart du mont Taygète ; seulement, il payait un léger tribut au pacha de Morée : c'était comme une

redevance, un droit seigneurial, une condition de son fief.

Aux jours de l'indépendance, il se leva avec ses compatriotes, contre la bannière du croissant; lorsque Ibrahim eut évacué la Morée, Beysadey, petit-fils de Petrobey, fut mis à la tête des affaires et vint résider à Nauplie.

Bientôt arrive Capo-d'Istria; il renvoie dans ses montagnes, le nouveau gouverneur; — les Maïnotes se révoltent; Petrobey et sa famille tombent au pouvoir du président.

Le vieillard est jeté dans un cachot du fort Palamide. La ville est donnée pour prison à Mavromichalis et à Beysadey.

Plusieurs années se passent; ils réclament en vain leur liberté : c'est alors que fatigué des éternels refus du président, Mavromichalis forme le projet d'en finir — et l'exécute.

Cependant, on n'avait point effacé les traces du sang répandu sur les marches de Saint-Spiridon. Le corps du président, embaumé et revêtu de ses insignes, était exposé aux regards; un appareil

noir et calamiteux se déployait autour du cadavre : le peuple mourait de peur.

Par cette politique sinistre, le gouvernement provisoire qui s'était constitué de lui-même, réunit aisément sous son égide, la nation épouvantée. Les funérailles de Capo-d'Istria, dans un jour sombre, donnèrent à ce pacte pusillanime un caractère de solennité lugubre et imposant.

Ces évènemens inattendus devaient nous retenir à Nauplie. Nous voulions assister à l'ouverture de l'assemblée nationale : il ne nous restait donc qu'à visiter en attendant, les ruines d'Argos, et de Corinthe.

Ces plaines de l'Argolide furent jadis le berceau de la Grèce. C'est ici qu'Inachus, à la tête de ses Égyptiens, vint chercher un refuge contre les armes de Cambyse. Triste débris d'un peuple antique, cette colonie fugitive vint se mêler à des hordes nouvelles, apportant avec elle, ces croyances, ces traditions dont l'origine se cache dans le secret des temps. Frêle et tendre bouture, arrachée à l'arbre vermoulu du Nil, elle réclamait une terre nouvelle où elle pût pousser ses racines et prolonger ses rameaux rajeunis sous un ciel

digne de l'orient, dans un air pur et libre, comme autrefois son air natal.

Ici retentirent dans le passé, les noms d'Hypermnestre, d'Alcméon, de Persée, d'Agamemnon; ici, dans des âges moins reculés, ces noms fameux, conservés par la reconnaissance des hommes et recueillis par les poëtes, furent célébrés dans les fêtes des peuples; comme si cette gloire des héros qui avaient illustré le premier âge de la nation, devait aussi grandir avec elle, survivre à ses ruines, et s'asseoir, comme un débris des temps, sur les tombeaux des générations passées.

Argos était le point de réunion fixé pour les états généraux; les descendans des vieilles républiques allaient délibérer, nouveaux Amphictyons, sur les intérêts du pays, et sur le monument à élever au chef qui leur avait été octroyé par les puissances de l'occident.

Au milieu de ces nouveautés, il était bien difficile de reporter son esprit vers les souvenirs d'autrefois. Tant d'évènemens ont passé sur les cendres des vieux Hellènes; tant de bouleversemens ont changé la face du pays, qu'on est tou-

jours tenté d'abandonner les âges écoulés, pour assister aux choses d'aujourd'hui.

Que j'aille au théâtre d'Argos; que je gravisse ces degrés de pierres bleues; que je monte au sommet de cette montagne où gisent les débris de la citadelle antique, réparée par les Vénitiens, détruite de nouveau par les Musulmans; — que, de là, je porte mes regards vers la mer, vers le promontoire où Clytemnestre avait placé l'esclave qui devait signaler le retour de la flotte grecque; que je plonge dans toute cette poussière, pour en arracher les siècles en lambeaux; — aussitôt, une manœuvre de cavalerie légère, selles, shakos, pistolets, sabres à la française; une proclamation en style de nos jours; la lecture d'un protocole ou le coup de canon d'une frégate européenne; — tout cela vient troubler mes pensées, égarer mes réflexions, et rejeter devant moi, ce présent importun que j'essaie en vain d'oublier.

Que je cherche, dans les rues d'Argos, la place où cette femme du peuple tua, d'un coup de tuile, le roi Pyrrhus, vainqueur des Romains en champ bataille, voilà qu'un étranger me demande si l'on mange bien à l'hôtel du Lion, et

si l'on y boit du vin de France. — Qu'à l'aspect du lit desséché où coulèrent jadis les flots de l'Inachus, je tente de passer en revue, ces caprices du destin qui retranche les nations comme il tarit la source des fleuves, — un aventurier m'aborde et me raconte qu'il vient de s'engager au service du Pacha d'Égypte.

Je visitai le tombeau de Clytemnestre et les ruines de Mycènes; je parcourus ces murailles déchiquetées, monumens de la vengeance des Argiens. Mycènes succomba en défendant sa liberté contre les Grecs, elle dont les soldats s'étaient mêlés aux braves qui protégèrent la Morée contre l'invasion des Perses. Ce fut de Mycènes que partirent les premières troupes d'exilés volontaires qui, fuyant de leur patrie esclave, donnèrent le signal des émigrations et mêlèrent le sang des Pélages, à toutes les races du monde ancien.

Le lendemain, à la pointe du jour, je m'enfonçai dans les défilés rocailleux qui mènent à Corinthe. Je laissai sur la gauche, Cléone, aujourd'hui Klegna; je traversai à son embranchement, le mont Géranicus; j'aperçus un moment,

les derniers flots du golfe de Salamine, qui brillaient au soleil, comme une mare d'eau isolée. Ce sourire de la nature, au milieu du deuil qui m'entourait, vint un instant me réjouir le cœur; mais je descendis bientôt dans les ravins, et je ne vis plus autour de moi, que des murailles de roc, sans arbres, sans écho, sans autre bruit que le pas du cheval sur les cailloux, ou la chute d'une pierre qui tombait en roulant sur une autre.

Le défilé s'élargit insensiblement : des touffes d'églantiers et de myrtes commencèrent à se montrer; la végétation sembla vouloir renaître, et l'on distingua derrière un nuage, une longue muraille rougeâtre : — c'était la citadelle.

En entrant à Corinthe, nous comptâmes sept colonnes qui faisaient autrefois partie du temple de Vénus, là où Spon avait cru reconnaître celui de Diane d'Éphèse. Pausanias a placé ce dernier monument vers la mer, à l'entrée du port de Schœnus. Les colonnes dont il s'agit, s'élèvent à quelque distance du golfe, au pied de la montagne de l'Acropolis. Elles devaient selon toute apparence, occuper le centre de la ville. Elles sont d'ordre dorique, cannelées et sans base; la hau-

teur n'est pas proportionnée au diamètre. Ce défaut d'harmonie et la pesanteur des architraves qui existent encore, prouvent que cet édifice date des premiers temps de l'architecture grecque.

Corinthe est un misérable village, situé dans une plaine circulaire qui descend des montagnes, et aboutit, d'une pente insensible, à la mer de Crissa, au golfe de Lépante. On voit d'un côté, le mont Géranicus, qui traverse l'isthme dans toute son étendue, et dont la chaîne va rejoindre à Platée, celle de l'Hélicon, du Parnasse et du Pinde; de l'autre côté, les hauteurs du Cyllène, d'où jaillissent les sources de l'Erimanthe; derrière enfin, la montagne où repose la citadelle, et dont les cimes escarpées servirent long-temps de rempart au peuple qu'elles ont cessé de protéger.

Corinthe n'est plus féconde en belles femmes. Vénus, qui fut jadis la patronne de cette ville, ne trouverait aujourd'hui dans ces huttes de bois, que de livides prêtresses. La campagne est inculte; ces vignobles fameux disparaissaient; à peine quelques ceps rabougris et chétifs végètent dans la

plaine. Des débris de mosquées, de fontaines taries, avec leurs inscriptions à demi effacées, quelques fûts de colonnes brisées, voilà tout ce que j'ai trouvé dans cette cité, qui fut le boudoir de la Grèce, et qui vit les maîtres d'Athènes aux genoux de ses courtisanes.

J'étais descendu dans une pitoyable auberge tenue par un Grec de Zante, qui eut envie de me traiter comme un Démosthènes. Cet homme osa me demander soixante francs pour une nuit. C'était me faire quarante francs trop d'honneur. Il voulait apparemment ressusciter le proverbe, et me persuader que, comme au temps d'autrefois, il n'était pas permis à tout le monde *d'aller à Corinthe*.

Cette ville devenue jadis, l'entrepôt de l'Europe et de l'Asie, fit oublier, par son commerce, les exploits des Jason et des Thésée. Les navigateurs phéniciens et carthaginois, n'assistaient aux jeux isthmiques, que pour y chercher l'occasion de vendre leurs tapis, leur ivoire, leurs dattes et leurs esclaves.

Et de nos jours encore, lorsque Corinthe a subi le destin de toutes les villes de la Grèce, si

son nom frappe nos oreilles, c'est dans la boutique d'un épicier, d'un apothicaire ou d'un pâtissier. Ses raisins, que j'estime fort peu du reste, et qui, mêlés de sable et de gravier, sont bons tout au plus à vous briser les dents; ses raisins, dis-je, quels qu'ils soient, nous rappellent encore leur patrie, quand nous avons oublié Timoléon.

On arrive à la citadelle, après trois quarts d'heure d'ascension. Elle n'est plus fermée aux étrangers; de pauvres soldats m'en ouvrirent les portes. Il fallut encore monter long-temps, pour atteindre le point culminant de l'Acropolis. Alors, de ce poste élevé, un horizon immense se découvre aux regards : à l'est, Egine, Salamine, le rivage d'Athènes et le cap Sunium; au nord, les montagnes bleuâtres de la Livadie et les cimes neigeuses du Parnasse; les roches grises de Delphes et le golfe argenté de Salona. C'est le plus beau panorama de la Grèce, sans en excepter le tableau qui se déroule des hauteurs du cap Colonne, ou de celles de Modunitza d'où l'œil plane sur les champs de la Phocide, sur les montagnes de l'Eubée et sur les mers de l'Archipel.

Jadis peut-être, un vieillard de Corinthe, debout en cet endroit, assista, témoin octogénaire, à la lutte de Salamine : son cœur, glacé par l'âge, s'échauffa et bondit encore, à cette heure solennelle où le destin de sa patrie lutta si glorieusement contre le destin du grand roi. De quelle ardeur il supplia les dieux protecteurs de la Grèce de s'incliner vers cette mer, quand il vit les pavillons hellènes mêlés aux bannières de la Perse ! Lui, qu'un souffle de vie retenait à peine sur la terre, sans doute il eût alors expiré dans un dernier élan, si l'énergie de son ame n'eût retenu la vie dans sa poitrine ! Vieillard aux cheveux blancs, les bras étendus vers le golfe d'Athènes, il était là comme le génie des Grecs, veillant sur son pays, entre les hommes et le ciel.

La guerre chez les anciens était plus chevaleresque, plus généreuse qu'elle n'est de nos jours. Chacun luttait, pour ainsi dire, en combat singulier; à chacun l'attaque et la défense. La poudre à canon a tout changé. Il y a des batailles qui se terminent sans qu'on en vienne aux mains, à l'arme blanche; le boulet en décide : le soldat est passif : — Il meurt sans savoir d'où lui vient

la mort, sans savoir si lui aussi, il a tué un ennemi. — Dans ce tourbillon de fumée, où le canon retentit comme le tonnerre au milieu d'un nuage, l'homme n'est plus qu'une machine soutenue par des machines et jouant contre des machines le sort des nations.

Jadis les citoyens pouvaient s'asseoir sur les hauteurs voisines, et suivre les mouvemens des armées. La patrie assistait tout entière aux exploits de ses fils, prête à les soutenir dans leurs revers, ou à poser sur leurs fronts, après la victoire, des couronnes de chêne et de laurier.

Il était deux heures du soir, quand j'arrivai aux ruines du temple de Némée. Trois colonnes sont encore debout : les autres semblent renversées d'hier : on dirait qu'elles ont été doucement couchées à terre, et qu'on va reconstruire l'édifice, de leurs débris.

La forêt de Némée a disparu avec Hercule et son lion. Ce n'est plus qu'une vaste plaine entourée de montagnes, avec de rares villages et quelques troupeaux de chèvres qui broutent une herbe flétrie.

Nous fîmes halte, pour prendre haleine, près d'Αγίο Γίοργι, petit bourg élevé sur l'emplacement de l'ancienne Némée; — même nature, sombre et plate, sans eau, sans verdure, sans effets.

Nous avions décidé de coucher à Argos; mais tel n'était pas l'avis de nos guides. Ils refusèrent de marcher, et nous citèrent devant l'astinome (1). C'était un vieillard pâle et décharné : il avait la fièvre; son œil droit était également revêtu d'un emplâtre noir. — Notre visite ne le réjouit pas.

Le muletier s'exprima le premier : il dit qu'il était fatigué et ses chevaux aussi; qu'Aghio-Ghiorghi était une bonne ville; qu'on y vivait en sûreté, grâce à la sage administration du vénérable astinome; qu'on y trouvait du pain, du vin, de la paille, — toutes les commodités de la vie, — qu'il se faisait un plaisir d'y passer la nuit, et que nous devions nous réjouir d'avoir un si bon gîte.

L'astinome lui ordonna de se taire, disant, comme Brid'oison, qu'il avait tout compris d'a-

(1) Maire du village.

vance; il trouva qu'en effet, l'heure était avancée, qu'il y avait des bandes de klephtes dans la montagne, et qu'il était bon de dormir à Aghio-Ghiorghi.

« Bon, pour vous, m'écriai-je; et pour moi, fort mauvais. Je me moque de vos klephtes : mes pistolets sont propres, et ma poudre est sèche. Je prétends aller à Argos, et j'irai. » L'homme en place voulait se fâcher : Je n'avais pas envie de supplier, je pris le parti de mentir. « Je viens de Corinthe, ajoutai-je ; j'ai remis au commandant de la citadelle, les dépêches du gouvernement provisoire. Je porte la réponse au comité, qui l'attend : l'assemblée d'Argos s'ouvre demain matin : si je n'arrive pas cette nuit, vous répondrez du retard. »

Il n'en fallait pas tant! Sur ce point, l'astinome de se lever, de me saluer jusqu'à terre, de m'accabler de tous les témoignages d'un respect et d'un dévouement inimaginables.

Le muletier lui-même ouvrait de larges oreilles et des yeux ébahis, cherchant à concevoir comment il avait été assez imprudent pour attirer sur lui la colère d'un élu du gouvernement.

Toutes les vérités du monde n'auraient pas produit l'effet de cette heureuse fiction.

La nuit nous trouva chevauchant au milieu des précipices de l'Argolide. Pas de lune, pas d'étoiles, un ciel nébuleux et uniforme, un vent de nord qui nous jetait la poussière dans les yeux, et qui nous roidissait les genoux.

Plusieurs fois, nous entendîmes des coups de fusil : mais le bruit venait de loin. — C'était sans doute le prélude des choses du lendemain.

Après quatorze heures de marche, nous arrivâmes à Argos. La ville était illuminée, la foule encombrait les rues et croissait d'instant en instant : la confusion était au comble ; les auberges regorgeaient.

J'allai chercher un gîte à la caserne de cavalerie, où quelques officiers français m'offrirent une part d'un excellent cochon de lait qu'ils avaient immolé aux mânes du président.

CHAPITRE XI.

Assemblée d'Argos. — Le comte Augustin. — Les Roméliotes. — Opposition. — Guerre civile. — Le Génie des peuples ne change pas. — La Grèce civilisée à contre-sens. — Capo d'Istrias. — L'armée. — La Chambre législative. — Marche à suivre. — Plaines de l'Arcadie. — Tripolitza, ruine moderne. — Vrouglia.

L'assemblée des États s'ouvrit enfin. Deux partis s'y faisaient remarquer : celui du gouvernement et celui des Roméliotes, auxquels se joignirent bientôt les députés des Iles.

Le comte Augustin, frère du président de la Grèce, débita un fort long discours. Il dit que la mort de Capo-d'Istrias était un malheur irréparable; que ce forfait n'était pas l'œuvre d'un homme, mais d'une faction; qu'on découvrirait tôt ou tard, les coupables; qu'il fallait d'abord

pourvoir aux besoins de la patrie, et choisir un chef digne d'elle. Il termina, en donnant à comprendre qu'il ne refuserait pas ce titre dangereux, s'il lui était offert.

Les Roméliotes répondirent : « Capo-d'Istrias » a été récompensé selon ses œuvres. Il opprimait la Grèce et la déshonorait. Quelle fut sa » conduite envers Fabvier, le plus grand des » philhellènes ? que sont devenus les millions » versés par la France dans la caisse du gouvernement ? Pourquoi l'infâme Canaris promène-» t-il sa frégate à travers l'archipel, comme un » agent de police qui espionne et qui trahit ! »

« Mavromichalis fut un brave ! il a vengé son » père et son pays. Il n'a pris conseil que de » lui-même : il ne faut pas de factions en Grèce » pour tuer un homme. Les députés de la Ro-» mélie refuseront de prendre part aux délibé-» rations des états, tant qu'un membre de la » famille de Capo-d'Istrias restera en Morée ; » tant que les députés d'Hydra ne seront point » arrivés à Argos. »

L'assemblée se sépara en tumulte : — Le soir, les deux partis avaient pris les armes, et se battaient dans la montagne. Les Ro-

méliotes restèrent maîtres du Dervent (1).

Le temps ne me permettait pas d'assister aux débats de ce peuple qui tranche tous les nœuds à la manière d'Alexandre. Je partis pour Tripolitza.

C'était quelque trente ans auparavant, que M. de Chateaubriand avait trouvé la Grèce profondément endormie dans les ténèbres de l'esclavage. Oublieuse d'hier, elle ne songeait pas encore à demain. Elle reposait, sans voix et sans idée, sous le joug des Musulmans, sur la terre de Léonidas.

D'autres voyageurs contemporains la virent à son réveil : le jour de la liberté se levait; les langes étaient brisés; mais la nation conservait encore les traces du maillot dont les liens avaient meurtri ses membres. La terre elle-même gardait son écorce : les ruines des vieux harems et les préjugés de l'esclavage se montraient çà et là, comme les monumens du passé.

Désormais le jour a grandi, les yeux se sont habitués à sa lumière, et voilà que ces hommes, contens de voir clair dans la vie, prennent leurs ébats en plein air, et sanctionnent leur liberté par la guerre civile.

(1) Défilé.

Il y a donc dans le génie des peuples, quelque chose que rien ne détruit! Semblables à ces tristes montagnes qui m'environnent, et que le temps ne change point, les Grecs auront traversé les siècles, tantôt esclaves, tantôt libres; ils auront vu commencer et finir les révolutions du monde et les leurs; et ils seront tels aujourd'hui qu'ils étaient il y a deux mille ans : peuple ardent et bizarre, courant aux armes pour une opinion, pour un mot, et demandant toujours : Qu'y a-t-il de nouveau? tandis que le nouveau les tuera, puisqu'ils ne peuvent le comprendre.

Certes, malgré mon dévouement au progrès des lumières, je croirai plaider la cause des Hellènes, en attaquant cette étrange manie de l'Europe, qui veut élever à la fois toutes les nations à la même hauteur, et les niveler, à tout prix, dans la civilisation. Croit-on donc que cette civilisation s'impose comme une loi; qu'elle s'apprenne comme une chanson; qu'elle s'improvise comme un bon mot?

Les Grecs ont mis des siècles à devenir barbares; et en supposant qu'il soit possible de les régénérer, l'ouvrage des siècles ne se détruit pas en un jour. Amené d'hier à la barre des nations,

ce peuple a reçu l'ordre de se policer au plus tôt. On a donné pour chef à ces barbares un homme connu dans la diplomatie, un président en frac et en culottes courtes, qui devait porter dans les montagnes des Klephtes tous les calculs, toutes les combinaisons d'une politique raffinée.

Croyez-vous qu'il n'eût pas été mieux de prendre Nikitas le turcophage, ou Pétrobey lui-même, vieux chef pleuré des siens, qui laisseront croître leur barbe tant que son deuil durera. — Les Grecs auraient eu foi!

La nation avait un chef, il lui fallait bien aussi une armée : elle eut une armée. — Voici venir des fusils, des gibernes, des uniformes, des épaulettes; un corps de cavalerie se développe dans la plaine d'Argos; des sentinelles montent la garde aux portes de Nauplie : c'est une organisation militaire admirable en tout point. Il importe peu de savoir si la Grèce a besoin de ces troupes régulières. Il ne s'agit pas de cela. Quand on verra manœuvrer les tacticiens de la Morée, on critiquera leur maladresse, ou l'on applaudira à leur progrès. Le reste est peu de chose.

Cependant, il y aura bien quelques niais qui se demanderont à quoi bon cette artillerie,

ces cavaliers, ces fantassins, dans un pays sans villes, pour ainsi dire; sans commerce, sans agriculture, sans influence politique; dans un pays où chacun porte tout avec soi.

La Morée ne compte pas un million d'habitans : la Romélie est dépeuplée; l'Attique, décimée; la Livadie, déserte. On dira qu'il faut une police; mais ces soldats seront toujours ici les premiers à troubler l'ordre. Si la Grèce a besoin d'un commissaire, c'est pour maintenir l'armée plus encore que les habitans.

On trouve donc tout chez ce peuple, hors le nécessaire. Au lieu de cette coquetterie européenne, de ces galons d'or, de ces armes brillantes, que ne lui donne-t-on des terres à cultiver, des charrues, des bœufs, des troupeaux? que n'envoie-t-on sur ces bords, des colonies qui portent leur industrie en échange de l'hospitalité? que ne ramène-t-on cette nation fourvoyée, à cet âge de la vie des peuples où l'on arrache au sol de la patrie, les trésors qu'il recèle, pour bâtir des maisons, planter des bois, déblayer les rivières, construire des routes et creuser des canaux? C'est ainsi qu'au milieu d'une paix profonde, les générations se réparent; ainsi,

que les villes se relèvent, que les élémens de prospérité se développent, et que l'État s'assied sur des bases puissantes.

Permis alors, permis de former, à deniers comptans, des armées, des marines, pour défendre les cités enrichies, et protéger un territoire désormais bon à quelque chose. — Permis de réclamer des constitutions, d'organiser des assemblées d'états ! mais aujourd'hui, dérision que tout cela ! Peuple enfant, peuple marmot, on le traite en grand garçon, en homme fait, en vieillard. « Les Grecs discuteront de sang-» froid les intérêts de leur pays, en concile pu-» blic, dans un local *ad hoc*, tout garni de tro-» phées, de symboles qu'ils comprendront, si » faire se peut : c'est ainsi qu'on fait à Paris et » à Londres : ainsi feront les Moraïtes ! »

Qu'arrive-t-il ? Au jour marqué par la circulaire officielle, mes gens accourent de toutes parts, et chacun d'eux, comme jadis nos seigneurs féodaux, amène à sa suite, trois ou quatre cents *palicares* armés de pied en cap, qui fourniront à l'orateur, des argumens péremptoires.

La séance est ouverte : les députés debout, la

main sur leurs poignards ou sur leurs pistolets, procèdent aux délibérations *touchant le bien public*. On parle : les opinions se divisent ; les cris, les gesticulations s'animent : il y a désordre, il y a scandale ; et, malgré le tocsin du président, le calme ne se rétablit point.

Bref, on se précipite dans les montagnes, et l'on vide le différend dans la guerre civile.

Ainsi les Grecs se retrouvent eux-mêmes, malgré les déguisemens dont on voudrait les affubler ! Ils reviennent, par la nécessité des choses, à l'état de nature, à la loi du plus fort.

Prenez-les donc là, pour Dieu ! n'allez pas les jucher sur des constitutions du haut desquelles ils feront éternellement la culbute.

Il serait temps, enfin, de voir les peuples tels qu'ils sont sans les supposer autres. Il serait temps de reconnaître qu'il faut les instruire par degrés, mesurer à leur taille les institutions qu'on leur donne, et ne pas leur jeter à contre-temps, et en dépit d'eux-mêmes, des priviléges qu'ils ne réclament point, des libertés dont ils ne savent que faire.

Je ne sais jusqu'où j'aurais poussé mes réflexions morales et politiques, lorsque ma ros-

sinante, jusque-là fort tranquille, se prit à faire un soubresaut qui m'étendit par terre.

Mon guide me cria que c'était ma faute, que j'aurais dû descendre de bonne volonté, sans attendre que le cheval s'en mêlât; que j'aurais dû comprendre tout seul, qu'en cet endroit de la montagne, l'animal avait bien assez de se porter lui-même.

En effet nous montions depuis fort long-temps: nos regards plongeaient dans des précipices à perte de vue.

Je marchai plus d'une heure sur des blocs amoncelés, et j'atteignis enfin le plus haut sommet de la chaîne du Malévo qui domine le plateau déjà si élevé de l'Arcadie.

La plaine de Tripolitza se déroulait immense et uniforme, jusqu'au pied du Cronius qui se dessinait à l'horizon, sur un ciel mat et blanc comme une glace dépolie.

Je ne renouvellerai pas l'histoire de ces plaines monotones, sans arbres, sans ruisseaux, sans accidens de paysages, sans surprises et sans fin. — Je courus quatre grandes heures, pour arriver aux portes de Tripolitza qui paraissait fuir devant nous.

Tripolitza est une ruine moderne, une ruine musulmane, avec ses tombeaux et ses colonnes blanches. De chétives maisons et un bazar infect s'élèvent seuls au milieu des décombres. On retrouve la vieille enceinte, mais déjà elle se couvre d'herbes et de ronces.

Cette ville florissait sous les pachas; elle grandit dans un calme profond. Le premier bruit qui troubla le silence de Tripolitza fut le signal de sa chute. Elle existait comme un mystère, qu'un seul mot détruit sans retour. Le cri de guerre la saisit en sursaut, et l'écho des montagnes ne s'éveilla que cette fois.

Sans passé comme sans avenir, Tripolitza semble n'avoir servi qu'à renfermer les moissons recueillies dans la plaine : c'était une ville-grange qui devait être frappée de mort aussitôt que ces campagnes seraient frappées de stérilité.

La nature est puissante sur le cœur de l'homme : sorti des gorges de l'Argolide, il me semblait que ma poitrine se dilatait. Je considérais avec bonheur les sommets chevelus des montagnes, et les flancs des collines fraîches, jeunes, moussues. Sans plus songer au moment d'arriver, je

me livrais tout entier au plaisir d'aller. — Sur le soir, les rochers se montrent de nouveau : nous hâtons le pas ; de gros nuages se pressent dans le ciel. — Voilà que tout à coup nos guides nous barrent le chemin, et débitent leurs contes ordinaires. Ils s'étaient égarés, leurs chevaux étaient fatigués ; ils voulaient de l'argent : ils reçurent des coups de cravache et retrouvèrent la route.

Nous arrivâmes, sans trop d'encombre à Vrouglia, mauvais village isolé. La discussion nous avait retardés ; ce fut un embarras pour se loger. Enfin, un vieux papas nous offrit de partager son grenier : il n'y avait ni escalier ni échelle ; on nous jeta une corde, et nous nous hissâmes au gîte.

L'Arcadie n'a plus de moissons ; presque plus de pâturages pour ses chevaux, jadis si renommés.

Ces peuples, qui firent de la musique, leur étude de prédilection ; ces bergers, dont toute la vie s'écoulait en cadence, et qui portèrent cet art céleste à un si haut point de perfection, que les ânes mêmes de l'Arcadie avaient appris à braire mélodieusement ; ces hommes, si jaloux

de leur liberté, qu'ils refusèrent à Philippe vainqueur le titre de généralissime des armées de la Grèce, dispersés aujourd'hui sur des rochers, ne rappellent rien d'autrefois, et semblent placés là, pour contempler avec apathie, ce sol abandonné de leur vieille patrie.

Dans tout cela, je ne vois point la Grèce! cette terre que je parcours n'est que la dépouille des âges accumulée sur un cadavre.

CHAPITRE XII.

—

La Laconie. — L'Eurotas et ses lauriers-roses. — Sparte. — Égalité d'un jour. — Conséquence des lois de Lycurgue. — Sparte meurt tout entière. — Le Grec désarçonné. — Magoula. — Dérision de la fortune. — Tyrtée. — Misitra. — Léondari.

Au point du jour, nous étions à cheval; nous allions aux ruines de Sparte. Le soleil se levait derrière la chaîne du mont Malevo, et ses rayons douteux commençaient à dorer la cime escarpée du Taygète, quand la vallée de Lacédémone se déploya devant nous.

Le chemin descendait vers la plaine : il était bordé de peupliers, de myrtes et d'oliviers; il y avait dans l'air, des parfums de feuillage, de fleurs et de gazon. Les points de vue ravissans qui s'étaient d'abord multipliés, disparaissaient à mesure que je m'enfonçais dans les bois. Tout à coup, j'entendis, à quelques pas, le murmure d'une eau courante.

J'étais au bord de l'Eurotas! Le fleuve de la Laconie coule ses derniers flots en secret, au pied de ses roseaux et de ses lauriers-roses, vieux témoins de sa gloire passée, vieux amis de son isolement. Il leur prête, comme autrefois, la fraîcheur de ses eaux, et toujours ils lui rendent en échange, l'ombre de leur feuillage. L'Eurotas n'est plus qu'un ruisseau; il semble pressentir qu'il va bientôt sécher avec les arbres dont il est entouré; et ces arbres eux-mêmes, inclinés vers la terre, indiquent, par leur silence et leur décrépitude, qu'ils vont disparaître avec lui.

Derniers restes de Lacédémone, ils ont assez vécu près des cendres de leurs grands hommes, quand la mémoire de Léonidas est éteinte dans

la patrie, quand la mort et l'oubli se sont appesantis sur la vallée du Taygète.

Nous passâmes le fleuve à gué; nos chevaux avaient à peine de l'eau jusqu'aux genoux. Nous marchâmes long-temps à droite, par un chemin couvert de lauriers, et nous arrivâmes enfin à une tranchée tapissée de verdure. — Un jeune pâtre y gardait ses chèvres. Il avait à ses pieds un chien de fort mauvaise mine, aussi hargneux, aussi fier que s'il eût été sûr de descendre en ligne droite, des chiens de la Laconie.

Le pâtre nous montra du doigt un monticule voisin : il prononça le mot de Παλεοχώριο, et ajouta d'un air capable : *Sparta* !

Plus heureux que des voyageurs contemporains, je ne fus pas réduit à deviner ce nom comme une énigme. M. de Chateaubriand nous a donné une description exacte et poétique des ruines de Lacédémone : je me bornerai donc à tracer l'indication succincte des lieux, tels que je les ai vus, avec quelques ronces de plus, quelques débris de moins, car les ruines passent aussi, et ne laissent pas de ruines. Dernier venu de ces contrées,

j'apporte des nouvelles d'un pays où chaque pierre qui tombe emporte un souvenir. Je trouve à peine à glaner, où d'autres ont si largement moissonné. Je signale les derniers vestiges d'un passé qui s'anéantit.

La colline de la citadelle est encore aujourd'hui flanquée de quelques pans de murailles.

Échancrée au midi, elle ne conserve du théâtre, que cette courbe dont les extrémités s'appuient sur des blocs amoncelés que le temps effleure sans les entamer. Je n'ai pas retrouvé vestige du temple de Minerve Calciœcos, ce temple d'airain où mourut Pausanias, et qui s'élèvait au centre de la colline.

Le seul débris qui fût encore debout sur le plateau, ressemblait à une arcade brisée. Il pouvait avoir fait partie d'un édifice de forme ronde, dont, au reste, il serait difficile d'expliquer la destination. J'ai cru le reconnaître pour une construction moderne. Appuyé sur ce fragment solitaire, le dos tourné vers le théâtre, j'avais à droite, la chaîne grise et rouge du Mâlevo ou du Ménélaïon, derrière laquelle se dessinaient, dans un ciel bleu, les masses gigantesques des mon-

tagnes de l'Argolide. L'Eurotas coulait sous mes yeux; et plus près, au nord-est, je découvrais un monticule dont le plateau uni et incliné fut peut-être l'arène ou l'hippodrome. Je cherchai vainement les ruines du pont Babyx. L'Eurotas n'a plus besoin de pont. —Vers le nord, s'élevait une haute colline qui dominait la citadelle et la place publique.

Çà et là quelques débris informes, et plus loin, sur la gauche, la rivière de Magoula, qui se cache derrière un rideau de mûriers et de sycomores; Misitra, au pied de la montagne, et les rochers du Taygète qui s'étend le long de la vallée, comme un éternel rempart.

Sparte est la seule ruine de la Morée qui ne soit point cachée sous d'autres. C'est que la ville et les monumens sont morts avec les citoyens; c'est qu'aucun village ne s'est élevé sur les débris de Lacédémone. — Elle est retombée tout entière, dans le domaine de la nature, qui reste inaltérable au milieu des révolutions humaines.

Sous la mousse qui la recouvre, réfugiée dans son néant, ignorée de ce qui l'approche, Sparte repose dans les siècles, et ne se réveille parfois,

qu'aux accens de l'étranger, qui vient évoquer les ames des grands hommes dont la patrie a disparu.

On ne voit plus un lambeau de ruine sur les bords de l'Eurotas, où s'élevaient jadis le temple de Lycurgue et le palais du roi Démarate : pas une pierre, devant le théâtre, où furent les sanctuaires des Graces, des Dioscures, et le palais de Ménélas. Pas une voix ne se fait entendre dans ces lieux où fleurit la tribu des Égides et celle des Cynosures. Partout le silence de l'éternité; partout une nature délicate et riante, qui contraste singulièrement avec la vie et la mort de Lacédémone!

Il ne faut pas s'étonner que Sparte soit tombée, sans laisser après elle, comme Mycènes, Corinthe et Némée, une colonne qui lui survive; sans avoir, comme Athènes, une épitaphe écrite dans la langue des dieux. Les arts ne devaient point laisser de traces sur une terre qui leur fut ennemie, et le génie n'avait que faire d'un arsenal. — L'existence des Spartiates se renfermait dans une idée : ils aimaient leur patrie; sentiment généreux, qui ne brilla nulle part avec au-

tant d'éclat que ce jour où tous les citoyens adoptèrent, d'une voix, le partage des biens. Cet exemple de générosité civique parut une fois dans le monde, et ne fut jamais imité. Cette fois seulement, la patrie l'emporta sur l'égoïsme. Toute la gloire de Lacédémone est là. Lycurgue avait conçu l'idée de la patrie : le peuple avait compris son législateur.

Peuple étrange, enthousiaste, il vécut isolé au milieu de la Grèce; et sans ce principe de civisme qui ennoblit toutes ses actions, il n'eût laissé dans la postérité, que le souvenir d'une inconcevable bizarrerie.

Encore, ce prodige même de l'égalité absolue, passa comme une vision, et, malgré le silence de l'histoire, on peut assurer sans crainte, que l'équilibre général se rompit bientôt. On dissimula ses richesses, et la nation se couvrit du masque de l'hypocrisie. Il était impossible que cet élan sublime se perpétuât inaltérable et saint dans les générations qui suivirent. L'utopie de Lycurgue se détruisait d'elle-même : de cette exagération d'un code chimérique, il ne resta que

des lois d'étalage, toutes saignantes de patriotisme, qui conservaient les apparences quand le fait était anéanti. La pensée du législateur périt presqu'en naissant : les abus demeurèrent.

Sans cesse en opposition avec la nature, le Spartiate se faisait un devoir d'entraver tous les penchans du cœur humain. La sainteté du mariage, l'amour et la paternité n'étaient pour lui que de vains mots : il n'y avait plus de femmes à Lacédémone : Lycurgue en avait fait des êtres hors de rang dans le monde. Le vieillard qui n'avait pas donné de citoyens à la patrie, devait admettre dans sa couche, un homme qui le remplaçât et qui payât le tribut par procuration. Le célibataire était honni, à moins qu'il ne trouvât un ami complaisant dont il pût emprunter la femme, pour réparer ses torts ! Je ne parle point de ces vierges qui combattaient nues dans l'arène, afin que l'habitude de les voir émoussât les désirs ; comme si l'immoralité de tous pouvait devenir la sauvegarde de la moralité individuelle ; comme s'il ne valait pas mieux tolé-

rer les vices secrets, que de les admettre en public, ainsi que des vertus.

L'homme peut empêcher ou combattre le mal; il ne peut jamais le reconnaître pour un bien. La nature est plus vieille, plus respectable encore que la patrie; et à Sparte, la patrie tuait la nature.

Dépouillée de toutes les pensées qui doivent la remplir, l'ame se jette avec avidité sur le sentiment qui lui reste. Cette passion pour la guerre, qui poussa les Lacédémoniens à la conquête de la Messénie, donna dès lors dans l'excès; elle dégénéra en férocité, ou plutôt, elle monta jusque-là. Cette opiniâtreté de courage ne fut plus qu'une ostentation cruelle et déplorable. Il est beau, comme Léonidas, de mourir pour obéir aux lois de son pays; mais quand la mort est certaine et la résistance inutile, mieux vaut assurément se réserver pour des temps plus critiques; mieux vaut tomber sous les remparts de la patrie, que d'aller se suicider à cent lieues de là, pour le caprice de la loi.

Quand, enfin, adouci par le contact des nations policées, le peuple de Lacédémone eut

perdu cette valeur farouche, comme il n'existait que par elle, il périt avec elle. Le bruit de sa chute ne fut qu'un bruit de chaînes et de piques brisées. Il ne laissa dans l'histoire que des souvenirs de guerre et des pensées qui attristent.

Dans cet air que je respire, il n'y a pas un souffle de poésie. Les muses ne s'épouvantent point du cliquetis des armes, mais elles se souviennent du mépris, et jamais elles n'approchent des lieux où leurs accords n'ont point d'échos.

En descendant de la citadelle, je découvris un tronçon de statue : c'était une femme drapée, sans tête et sans bras; le travail en était grossier; peut-être avait-elle figuré dans ce temple de Diane Orthia, où les jeunes Spartiates allaient se faire fustiger sous les yeux de la prêtresse, et riaient, d'un rire triomphant, quand leur sang ruisselait pour la plus grande édification du public.

Je suivis, pendant quelque temps, un sentier bordé de chênes et d'arbousiers. Au détour du chemin, je me trouvai face à face avec

un Grec, qui prétendait faire passer son cheval sur le mien. Morbleu! j'arrivais de Sparte : je n'étais pas d'avis de me laisser molester. La lutte s'engagea : elle fut courte. Ma rossinante furieuse heurta si vigoureusement la partie adverse, que le Grec en fut renversé cul par dessus tête, et alla prendre connaissance des broussailles. Son cheval effrayé retourna sur ses pas au plus vite; je le suivis, et nous arrivâmes ensemble à Magoula.

Ce village délabré est arrosé par la rivière qui porte son nom, et qui se jette, plus loin, dans l'Eurotas. Je vis parmi les roseaux, des enfans nus qui se baignaient; maigres, chétifs et contrefaits, s'ils eussent reçu le jour dans la vieille Lacédémone, la patrie les eût sûrement envoyés au sommet du Taygète, pour servir de pâture aux chacals de la montagne. Celui-là était indigne de vivre, qui n'était pas né pour les armes.

La fortune se joua cruellement des Lacédémoniens, dans les guerres de la Messénie, quand elle mit à leur tête, un *étranger*, *poète* et *boiteux!* Tyrtée vengea la nature et les muses.

Tyrtée fut pour Sparte, comme une satire amère, une dérision, un supplice vivant. Quelle victoire aurait pu racheter l'affront de sa présence? Quelle victoire aurait jamais payé cette réfutation accablante des principes sur lesquels Lacédémone avait bâti toute sa gloire!

J'entrai à Misitra. Le bazar était bruyant; il était garni de gibier, de pastèques, de poissons et de figues; c'est un pays de bombance que Misitra! Il y avait même encore du fromage et des olives racornies, olives héréditaires qui, de temps immémorial, nourrissent, presque à elles seules, toutes les générations hellènes.

Mistra, ou Misitra, s'élève en amphithéâtre, sur le penchant du Taygète. Selon toute apparence, cette ville fut construite, avec les débris de Lacédémone. J'y trouvai quelques bas-reliefs assez frustes, près d'une fontaine dont le bassin est taillé dans le roc.

A une heure de Misitra, sur le chemin de Léondari, j'aperçus une épaisse colonne de maçonnerie, semblable à une tour carrée; un olivier sauvage, debout sur le faîte, étendait à l'entour, ses rameaux immobiles, qui s'in-

clinaient vers la terre, comme un chapiteau de verdure. Nous cheminions au bas du Taygète, le long de l'Eurotas. L'arbousier aux fruits rouges, que j'appellerais le fraisier des montagnes; le myrte et le genévrier se succédaient sans intervalle. Parfois, un vieux sycomore agitait au dessus de la route, ses feuilles menues et frémissantes, tandis que les flots de l'Iri sautillaient sur leur lit de gravier.

Dans cette admirable vallée, chaque pas amène une surprise. Cette nature inépuisable semble profiter de sa solitude, pour se livrer à ses caprices, et disposer, dans l'ordre qui lui plaît, les merveilles qu'elle amène une à une, sous les yeux du voyageur. En présence de ces chefs-d'œuvre d'une création puissante, l'ame s'élève à la hauteur des conceptions qu'elle admire; elle se rattache, pour ainsi dire, par la force de sa pensée, à l'intelligence suprême dont elle se sent émanée.

Mais, à l'issue de la Laconie, le pays se dépouille : les montagnes se pressent, se multiplient, moins arides que celles de l'Argolide, mais tristes, mais dépeuplées comme partout.

Il était tard quand nous arrivâmes à Léondari ; ce village est comme beaucoup d'autres : des ruines et des huttes de bois. C'est, en effet, l'histoire de presque toute la Morée.

L'astinome me reçut avec une élégance de manières qui m'étonna ; il m'apprit qu'il avait été en France : *καιγω γνωριζω την Φραντζιαν.* C'était presque un compatriote ; il était jeune quand il vint à Paris. Il me parla de la constituante, du directoire et du pont de la Concorde.

Un jeune Palicare nous servit le café : je demandai à l'astinome s'il était le père de cet enfant : « Non, dit-il, je l'ai recueilli chez moi ; voilà sa mère. » Cette femme me parut d'une beauté remarquable, mais son front était déjà sillonné des rides de la vieillesse.

CHAPITRE XIII.

—

Épisode de la guerre de Morée. — La fiancée de Tripolitza. — Le fils d'Ibrahim. — L'Alphée. — Mégalopolis. — L'Hélisson. — La Messénie. — Navarin.

Cette femme, reprit l'astinome, est bien malheureuse ; — il lui fit signe d'approcher : elle s'assit à côté de moi, me regardant d'un œil fixe, avec de grosses larmes. Je crus que la misère faisait toute sa peine, et je lui offris quelque monnaie : « Ce n'est pas cela, dit-elle ;

» ce bon vieillard m'a reçue chez lui ; il me donne » du pain, à moi et à mon enfant ; que la Pa» naghia (1) le lui rende. Il vous a dit que je » suis malheureuse : j'ai bien compris, car il a » souvent prononcé ce mot en me regardant, et » cette parole a réveillé mes souvenirs. Jeune » homme, Dieu vous conserve ! vous reverrez » vos foyers, votre père, votre amie peut-être, » si jamais votre cœur s'est engagé dans ces » liens qui donnent à l'être vivant, une exis» tence nouvelle, et qui le tuent quand ils se » brisent ; et moi, mes foyers sont détruits ; je » n'ai plus de père, il est mort ; plus d'ami, » ils l'ont massacré. » Et ses pleurs s'échappèrent avec abondance, comme une eau comprimée qui jaillit tout à coup.

Quoi, si douce, si belle, et déjà dévorée de chagrins ! Déjà des pleurs sur ces joues de rose, déjà la mort dans ce cœur de jeune femme ! Je ne répondais point ; mais elle vit que je m'intéressais à ses peines. Elle me prit la main, avec cet abandon, cette naïveté de la nature, quand

(1) La Madone, la toute-sainte.

les lois de la société ne l'ont pas encore enchaînée. Elle tourna la tête vers son enfant, et continua :

« Je suis née à Tripolitza. Ma mère mourut en me donnant la vie; mon vieux père m'éleva sous le règne des Musulmans. Je grandis, joyeuse et insouciante, loin des champs, loin des fleurs, à l'abri du toit qui me protégeait. J'avais dix ans quand on me fiança. Andréa Crephtis, orphelin depuis quelques mois, était resté seul au monde. Son père avait été l'ami du mien. Souvent, le soir ils s'entretenaient à voix basse, tandis que j'étais accroupie dans un coin de la chambre, avec Andréa, le seul enfant qui partageât mes jeux. Toujours alors, au milieu de leurs graves conversations, les deux vieillards tournaient leurs yeux vers nous, couple jeune et frivole, sans idée des choses de la vie; et à la clarté de la lampe qui pendait au mur, j'avais vu plus d'une fois s'épanouir les rides de leur visage, et une sorte de sourire effleurer leurs lèvres tremblotantes.

» Un matin, mon père embrassa l'orphelin : il me dit qu'Andréa serait mon époux, nous

souhaita des jours heureux, et nous bénit. Il prononça, avec des sanglots, le nom de son vieux compagnon : « J'ai rempli ma promesse, s'é-
» cria-t-il ; j'ai satisfait aux choses de l'amitié :
» puisse l'avenir protéger nos enfans ! Puissé-je
» ne pas mourir comme lui, avant d'avoir assisté
» aux évènemens qui se préparent ! »

» Je vis alors qu'on était dans l'attente de quelque catastrophe et qu'il y avait des nuages dans l'avenir.

» De nouveaux amis fréquentaient notre sombre demeure ; mais on s'assemblait de nuit, et je n'étais plus admise à écouter leurs paroles. Au sortir de ces réunions, mon père était toujours rêveur ; il y avait dans l'expression de ses traits de l'espérance et de la crainte. J'entrais assurément pour quelque chose dans ses anxiétés ; et comme s'il eût eu déjà le pressentiment des choses futures, il nous répétait souvent : « N'oubliez pas, mes enfans, que si les Musulmans vous menacent, vous persécutent, quand je ne serai plus ; n'oubliez pas qu'il y a dans la montagne, près de la route qui conduit à Aghio Vasili, une grotte profonde où vous trouverez

un refuge au jour du danger : vous vous rendrez ensuite chez les Mainotes, et vous vous embarquerez pour Scio. Là peut-être, vous serez en sûreté. Si le destin des Grecs vous y poursuit encore, priez Dieu et la Panaghia qu'ils vous soient en aide. »

» La dernière fois qu'il nous dit cela, il mit dans ces paroles plus de solennité que d'usage. Il ajouta, en passant la main sur mes cheveux : « Te voilà grande, Elenco ; tu as plus de seize ans : ils te feraient esclave ; ils te jetteraient dans un harem ! Ma fille, souviens-toi de la grotte, sur le chemin qui mène à Aghio Vasili. »

» Le lendemain, les Grecs se réunirent près de la grande mosquée. Le cri de guerre retentit ; la ville fut inondée de sang. Andréa et mon père revinrent pleins d'espoir ; ils croyaient reconquérir enfin leur liberté. Il fut arrêté que notre mariage se célébrerait le jour où la Morée serait rendue à l'indépendance.

» J'aimais Andréa. Il était d'un caractère froid dans le commerce de la vie ; mais ses yeux s'animaient, sa respiration devenait bruyante et passionnée, quand une pensée d'amour ou de

guerre traversait son esprit. Il était grand, svelte; de longs cheveux noirs bouclés tombaient sur ses épaules, et flottaient au vent, quand il gravissait la montagne. Il m'aimait aussi beaucoup. J'étais douce, simple, brûlante comme lui, dans ces années de la vie où le sang coule dans nos veines, en laves dévorantes, quand un regard donne le bonheur, quand le souffle des vents, le murmure des feuilles, le chant de l'alouette au lever de l'aurore, pénètrent jusqu'au fond de l'ame et la font tressaillir.

» Cependant, l'ennemi approchait : Tripolitza fut prise. Nos frères périrent en la défendant. Andréa voulut vivre pour moi; il revint, me dit qu'il fallait fuir, que mon père nous attendait. Je le suivis; et quand nous fûmes arrivés à la grotte de la montagne, il m'annonça que mon père était mort. Je l'avais deviné.

» Nous restions donc là, seuls, sans patrie, sans soutien, cachés au fond d'un antre humide, souffrans et malheureux, quand la vie s'était montrée naguère si riante à nos yeux! Quelques compagnons d'infortune vinrent se réunir à nous, et nous donnèrent une part

de leur pain. Deux fois, nous tentâmes de pénétrer dans la ville fumante, pour y chercher le corps de mon père et l'ensevelir : deux fois, il fallut renoncer à la consolation de lui rendre les derniers devoirs. Heureux ! il trouva son tombeau sous les ruines de sa patrie.

» La grotte recevait chaque jour, de nouveaux fugitifs. Un matin que j'étais sortie pour pleurer, les hommes descendirent dans la vallée, et je ne trouvai plus en rentrant, que deux vieilles femmes désolées, qui cachaient leur tête dans leurs mains. « Ils sont partis, s'écriaient-elles, et nous n'avons pu les suivre. » Je tombai sans mouvement. — Quand je revins à moi, j'entendis une voix qui me disait : « Ma fille ! » — tout mon sang reflua vers mon cœur ! — C'était la plus vieille de ces femmes qui me rappelait à la vie ! Ne savait-elle donc pas encore combien la vie est douloureuse ! Andréa m'avait caché son départ, de crainte que je ne m'obstinasse à le suivre : ses compagnons l'avaient choisi pour chef ; ils avaient formé le projet de pénétrer dans la tente d'Ibrahim pacha, pour immoler l'ennemi commun aux mânes de leurs conci-

toyens. Andréa devait revenir, s'il échappait à la mort. Je résolus de le joindre : faible et souffrante que j'étais, je trouvais dans mon cœur, assez de force, pour braver les dangers de la route, et partager le sort de mon fiancé.

» J'avais à peine fait quelques pas, que j'aperçus cette poignée de braves marchant au fond d'un ravin. Je ne les perdis plus de vue ; j'arrivai peu de temps après eux, sur la montagne que vous voyez d'ici, et d'où vous venez de descendre. La nuit approchait : il y avait dix heures que je marchais ; mes forces étaient épuisées : je reconnus les tentes d'Ibrahim, et je tombai haletante, accablée, demi-morte.

» Il faisait jour quand je me réveillai, glacée par le froid pénétrant de la rosée. Le camp dormait encore. — Aucun bruit ne venait jusqu'à moi ; je craignis qu'il ne fût trop tard ; je descendis, en traînant mes membres engourdis, d'arbre en arbre, de rocher en rocher. Je m'assis au bas de la montagne. — J'étais là sans frayeur, sans idée de moi-même et des autres,

le cœur serré. — Je cherchais des yeux, Andréa : — je ne le trouvais point, je l'attendais.

» En ce moment, je me sentis violemment frappée à la tête : c'était un soldat turc qui m'avait aperçue. Il me saisit brusquement, me poussa devant lui, et me livra aux gardes d'Ibrahim.

» Je fus jetée au pacha, comme sa proie du matin. Il sortait d'un rêve pénible : sa fureur tomba sur moi ; déjà j'étais courbée sous le glaive du bourreau, quand un long cri d'alarme retentit dans le camp.

» On s'arme, on se précipite avec des hurlemens. — Je reste seule dans la tente ; et, profitant du désordre, je m'échappe à travers le camp. — Ma joie fut courte. Un compagnon d'Andréa me rejoignit bientôt. Il était blessé à la tête ; seul reste de ce peloton d'élite, il se sentait mourir. — Andréa était prisonnier.

» C'était donc lui qui m'avait délivrée ! c'était pour moi peut-être, qu'il allait tomber sous le fer musulman ! — A cette horrible idée, le délire et la fièvre me rendirent des forces.

« J'irai le défendre! m'écriai-je, le sauver ou mourir avec lui! » Et je me traînai vers ces lieux où j'eusse été si heureuse d'expirer quelques momens auparavant.

» J'avais volonté d'aller, mais je ne me rendais point raison de mon projet. Il me semblait que l'important était d'arriver, tandis que je pouvais encore marcher; qu'il serait temps de songer à ma conduite, quand je me trouverais en présence de mon juge; que je n'avais enfin qu'un mot à dire, moi, femme désolée, créature si digne de compassion, de miséricorde! Il me semblait que je marchais vers un homme; que cet homme compatirait à ma douleur; qu'il me rendrait mon fiancé : que j'allais être heureuse avec Andréa, et qu'Ibrahim aussi serait heureux de notre bonheur.

» J'arrivai, comme le matin, aux portes de la tente. Je pensais à quelque chose dont je ne me souviens pas bien, quand j'entendis le bruit d'un gros rire sauvage, qui ressemblait beaucoup à ce cri prolongé du pacha, lorsqu'il m'avait jetée au bourreau.

» J'entrai : il était assis sur un divan rouge;

je reconnus ses traits durs et féroces. — Je baissai les yeux..... Dieu ! que devins-je alors ! — Là, devant moi, par terre..., il [illegible]ble, que je le vois encore !... Andréa massacré ! — la tête détachée du corps, les cheveux tout souillés de boue et de sang... horrible ! horrible !

» La vie tient donc bien fort au cœur ! Oh ! oui, bien fort ! car je vis tout cela sans mourir, sans verser une larme, et tellement abîmée dans cet affreux sentiment, que je ne me souviens pas si j'avais de la joie ou du mal ; c'était un de ces momens de la vie où les organes du corps humain ne se suffisent plus : l'ame se contracte avec violence ; elle se referme sur elle-même, et il n'y a plus rien dans la nature, qui puisse arriver jusqu'à elle.

» On m'entraîna : j'espérais qu'on allait me tuer. Les bourreaux me laissèrent vivre ! Ils me mirent aux pieds d'Ibrahim, et sortirent.

» Et cette nuit-là même, dans cette tente où gisait encore le cadavre d'Andréa..... Oh ! que je m'en souviens ! — Mais cela est-il donc possible !.... » Alors, elle sembla réfléchir, se pencha vers moi, et, me montrant le jeune Grec :

— « Voyez, me dit-elle, cet enfant ; — c'est mon enfant ; je l'aime, je suis sa mère... Eh bien ! c'est le fils d'Ibrahim !..... C'est affreux, n'est-ce pas ? vous ne concevez point ! c'est affreux ! Si j'avais pu mourir !..... » Elle fondit en larmes ; le vieil astinome pleurait aussi ; l'enfant se jeta dans les bras de sa mère ; c'était cruel à voir.

Après un moment de silence, elle passa la main sur ses yeux, et cherchant à renouer le fil de ses idées : « Depuis lors, je vécus long-temps dans la montagne, sous le chaume de ce vieillard, qui est devenu mon second père. Il y a peu d'années que je me suis ressouvenue de tout cela : je savais bien que j'avais perdu Andréa ; que j'avais été mère par la colère divine ; que j'avais un enfant ; mais tous ces détails de ma déplorable existence m'avaient échappé. On dit que j'ai été folle. » Alors elle se leva, emmena son enfant, et je me retirai.

Le chemin qui conduit à Mégalopolis est couvert de chênes antiques. Nous passâmes l'Alphée, qui n'est encore ici qu'un ruisseau, et nous aperçûmes, au sortir d'un bois d'oliviers, les maisons blanches de Sinano.

Les ruines de la grande ville se trouvent à peu de distance. On a souvent décrit le théâtre, qui seul a survécu, et qui était, dit-on, le plus vaste de la Grèce. La capitale de l'Arcadie était voisine de Leuctres : elle s'élevait au centre d'une plaine découpée en forme de croissant par le Lycée et le Ménale. On sait que Mégalopolis fut fondée par Épaminondas, qui rassembla les ennemis de Sparte tout autour de la Laconie, comme pour la barricader.

Cette ville demanda des lois à Platon, qui les refusa. Il ne voulait pas rester en dessous de Lycurgue; et il regardait comme désormais impossible, le miracle du partage des biens.

L'Hélisson partageait la ville; la source du fleuve est tarie. Presque tous les peuples de la Grèce concoururent à l'embellissement de Mégalopolis; et, sans les blocs de pierre qui soutiennent encore les extrémités du théâtre, il ne resterait rien de cette grandeur passée. Tout est muet dans ce désert; on croirait

assister au silence d'effroi qui suit la dernière catastrophe d'un grand drame.

Philopœmen et Polybe naquirent dans cette ville; Polybe, écrivain âpre et sévère, dont les ouvrages semblent avoir été composés au fond d'une caverne, loin du jour, loin du soleil, loin de cette nature brillante et poétique, à laquelle Hérodote et Xénophon empruntaient leurs images.

Non loin de là, on voyait l'ancienne Lycossure, qui refusa de se joindre à Mégalopolis, quand toutes les villes voisines allaient y chercher un refuge.

Au sortir de la plaine, on entre dans les défilés, qui se prolongent jusqu'aux champs de la Messénie. Le convoi de Philopœmen traversa ces ravins. On dirait que depuis ce jour, les montagnes se sont revêtues d'un voile de deuil, comme si le dernier soupir du grand homme avait été le dernier soupir de la patrie. Enfin, à l'issue de ces gorges étroites, on découvre, dans un coup-d'œil, les ruines échelonnées de Messène, le mont Ithôme, aujour-

d'hui mont Vulcain, et le sommet aigu du Taygète, qui plane comme un vautour au dessus de sa proie.

Je ne visitai point la ville d'Aristodème. Je ne songeai guère à cet homme, qui tua sa fille pour s'immoler ensuite sur le tombeau de sa victime. — Messène m'eût cependant intéressé par le souvenir de ses longues infortunes; elle fut jadis inondée de larmes et de sang : ses malheurs ont fait son immortalité. Et puis, voyez le destin! Sparte et Messène, ces deux rivales irréconciliables, réunies en une seule province, par un sénatus-consulte, s'affaissèrent ensemble dans leur vieillesse, et moururent le même jour.

Je n'ai rien à dire du Pamisus, dont le lit desséché disparaît sous les figuiers d'Inde. — Je me hâte de traverser Nisi, qui n'a pas même un nom, et je poursuis ma route vers Navarin.

Cette ville bâtie sur l'emplacement de la vieille Coryphasium, domine un admirable port, que la nature elle-même a pris soin de fortifier, en plaçant à l'entrée, l'île de Sphactérie, aujourd'hui Spaghia, qui le défend contre les enva-

hissemens de la tempête. C'est dans cette île que les Lacédémoniens soutinrent, en 425, un siége meurtrier contre les Athéniens.

Ici fut proclamée cette énergique protestation des puissances civilisées, contre le despotisme ottoman.

Je ne me lassais point d'admirer la propreté de cette petite France d'outremer. Je me plaisais singulièrement à retrouver dans nos soldats, cet air libre et dégagé, cette allure héréditaire, que ni les lieux ni les climats ne changent. On parlait le patois du Languedoc, le patois bourguignon, le patois de Champagne, et tous ces dialectes de la terre natale, qui exerce de loin comme de près, son influence maternelle. Je voyais tour à tour, les figures douces et blanches du Nord, les figures énergiques et basanées du Midi; parfois j'entendais, au milieu d'un groupe de profonds politiques, la voix grêle et criarde du conscrit parisien, qui s'élevait au dessus des autres, comme dans un orchestre de bal, la flûte traversière au dessus des basses.

Une division d'artillerie était arrivée la veille à Navarin; elle venait relever d'exil la division

qui l'avait précédée : celle-ci passa la revue sur la place, une dernière fois, sac au dos, devant la frégate appareillée. Il y avait bien de la joie dans ces yeux de soldats! Au signal du départ, ils descendirent, alertes et légers, dans les canots amarrés au rivage, et tous, par un élan d'inspiration, ils entonnèrent en quittant la Grèce, le chant de l'exilé qui revient :

Pauvre soldat! je reverrai la France;
La main d'un fils me fermera les yeux.

Un incident bizarre détourna notre attention : la femme d'un gendarme en garnison à Navarin était aussi débarquée de la veille; la brigade à laquelle était attaché le bienheureux époux, reconnut que madame Chaumelle deviendrait tôt ou tard, une pomme de discorde. On décréta donc que, puisque sur cette terre demi-musulmane, la gendarmerie française était, pour la plupart du temps, condamnée au célibat, le mari devait se résigner à faire comme les autres, et renvoyer sa femme au plus tôt.

L'époux refusa tout d'un mot. On voulut procéder à la séparation de corps : le gendarme

exaspéré défendît sa moitié contre l'entreprise de la division, et fit reculer les assaillans. Tel jadis, au camp des Grecs, seul contre tous, le protecteur d'Iphigénie,

Achille furieux
Épouvantait l'armee et partageait les dieux.

Le soldat français, courtois de sa nature, s'abstint de mettre la main sur la dame ; la question fut portée devant le colonel, qui, découvrant sous ce prétexte honnête, des antécédens contraires à la morale de la gendarmerie, décida que l'objet en litige serait embarqué sur-le-champ, et le fit transporter à bord.

Le canon du départ retentit, et l'on aperçut au coucher du soleil, la frégate cinglant au large, bien loin à l'horizon, blanche et ronde comme un point.

---

raude, et apportent pièce à pièce, les matériaux qu'ils rencontrent, attendant que le ciel leur envoie de quoi terminer un jour, leur chevaleresque édifice. Mais c'est surtout le toit qui reste long-temps en souffrance. — Chaque jour n'amène pas sa tuile; et quand le soleil de la Grèce darde ses rayons dévorans, d'à-plomb dans le sanctuaire de leurs amours, il arrive souvent que la vieille capote du soldat se développe en guise de toit, et figure une tente au bivouac.

Partis pour Arkadia, nous traversâmes de nombreuses plaines qui s'étendent le long de la mer; pays fécond en sites pittoresques qui se révèlent, comme par enchantement, au sortir des chemins fourrés dont le jasmin, le myrte et l'arbousier forment la bordure éternelle.

Arkadia est située sur une hauteur, d'où l'on découvre l'île de Zante et celle de Céphalonie. Cette ravissante perspective fait au moins, diversion aux trophées d'Ibrahim qui couvrent la Grèce comme une lèpre.

Le mauvais temps nous retint deux jours au châlet; enfin le soleil reparut, la verdure brilla

plus fraîche, la mer secoua ses brouillards, et la nature sembla renaître dans un jour de fête.

Nous traversâmes l'Alphée sur un radeau; en cet endroit, il mérite le titre de fleuve; c'est le seul en Morée, que nous n'ayons pu toujours passer à gué; il a pris le nom de Roufia. On trouve sur la rive droite, des débris de colonnes et de mosaïques: — ce sont les ruines d'Olympie.

Je reconnus les traces du temple de Jupiter, et l'enceinte où fut placé le chef-d'œuvre de Phidias l'Athénien. Les habitans de l'Élide rendaient un culte particulier au maître des dieux. Sous ce puissant patronage, ils furent long-temps respectés des autres nations de la Grèce : on sait que les troupes étrangères déposaient les armes avant d'entrer sur ce territoire, pour ne les reprendre qu'à leur sortie. C'est sans doute à ce respect religieux que l'Élide est redevable de son obscurité.

Peuple agricole et sédentaire, son existence serait devenue un problème, si elle n'eût été

constatée dans les annales des jeux olympiques. L'Élide fut une sorte de calendrier public, où les Grecs venaient prendre date : elle s'éveillait par intervalles, au bruit des fêtes ; et dans une cérémonie publique, sous les yeux des nations assemblées, les prêtres de Jupiter dressaient le procès-verbal des années écoulées : ils exerçaient le sacerdoce du passé ; ils ajoutaient un chiffre à la chronologie, semblables à ces pontifes romains qui dans l'éclat des pompes religieuses, enfonçaient un clou dans un mur. — Les fêtes ont cessé ; le stade a disparu ; le temps lui-même a détruit ce sanctuaire du temps ; et la langue des Grecs ne se fait plus entendre que par hasard, dans ces lieux tout remplis autrefois des chants d'Homère et d'Hésiode.

Je ne parle point de ceux de Denys. Ce dut être un spectacle curieux que l'arrivée des musiciens et des déclamateurs qui s'en vinrent un jour, à Olympie, psalmodier à grand orchestre, les poésies du tyran de la Sicile. Ils n'eurent pas à se louer de l'hospitalité élidéenne, et cet accueil brutal des Grecs coûta bien des têtes à Syracuse.

Olympie fut la patrie de ce Ménécrate qui se donnait pour le dieu de la médecine, et qui marchait couvert des attributs de sa puissance. On sait que Philippe de Macédoine l'invita un jour à dîner, et ne lui fit servir que de l'encens et des parfums, nourriture peu substantielle, qui n'accommoda guère le divin convive.

Qu'on me permette de passer sous silence Pyrgos, Tchelebi, Calitza, Cabana, Tragano, et tous ces misérables bourgs qui ne se rattachent à rien, pas même à leur nom, qu'on oublie en partant.

Patras n'est plus sur la montagne : ruinée par les Turcs, cette ville se reconstruit lentement au bord de la mer ; elle possède quelques débris d'antiquités romaines, et un puits dont Pausanias fait mention. Placée dans la partie septentrionale de la Morée, son climat se ressent du voisinage des montagnes neigeuses qui s'élèvent de l'autre côté du golfe : séjour triste et fiévreux dans les beaux jours de l'année, Patras semblait avoir pris pour nous, un aspect plus terne encore et des vents plus humides.

M. J.-B. Bertiny, consul de France, nous aida de tout son pouvoir, à dissiper nos ennuis : quelques années auparavant, M. Bertiny avait voyagé dans ces contrées, avec deux de mes concitoyens. MM. Barrois et Flamen, de Lille, avaient parcouru avec lui les mers de la Grèce, et ensemble ils avaient visité la paisible Constantinople. M. Bertiny était encore émerveillé de l'audace avec laquelle ses compagnons de voyage bravèrent les dangers de la grotte d'Antiparos ; ces cavités profondes, où l'on n'arrive qu'à travers une suite de précipices, semblent avoir été placées à dessein, loin du séjour des hommes, comme si la nature avait voulu cacher au monde, les secrets de ce laboratoire.

Ce fut un soir, au clair de lune, qu'assis à la poupe de mon caïque, je vis s'éloigner avec les vagues, le rivage de la Morée. Nous voguions vers Missolonghi. La nuit s'annonçait belle et fraîche : mais le vent changea fort mal à propos, et nous courûmes des bordées jusqu'au lever du soleil. Alors nous étions à quelques milles de cette ville malheureuse dont la chute a retenti en Europe.

On fit d'inutiles efforts pour approcher de Missolonghi. A peine pouvait-on maintenir l'embarcation au point où elle était arrivée. Cependant la mer grossissait ; nous étions en danger d'être rejetés sur le cap Panas, tout à fait hors de ligne.

Après avoir payé notre tribut de patience et de bonne volonté, nous doublâmes le promontoire Anthirium. Notre caïque rasa le pied du château de Romélie, et entra à pleines voiles dans le golfe de Lépante. Mais il était écrit que nous retournerions en Morée. Nous allâmes échouer au rivage de Vostitza.

Ce village est bâti sur un plateau escarpé qui s'élève en amphithéâtre au dessus du golfe, et d'où je découvris les restes de Lépante, l'ancienne Naupacte, capitale des Locriens ozoles, qu'un tremblement de terre avait presque entièrement ruinée, un mois auparavant.

On mit trois jours et deux nuits à traverser le golfe, qui n'a pas vingt milles de

large. Enfin, on doubla le cap Psaro-Mathia, et par une belle soirée de pluie, on jeta l'ancre devant Galaxidi, autrefois OEonthe, dans le golfe de Salona.

La nature avait pris une figure nouvelle. La Morée, toute blanche de neige, se montrait en face, comme un nuage épais, immobile et glacé. Ce tableau des frimas amassés sur les cimes du Cyllène et du Pholoé, naguère si riantes et si vertes, portait au cœur une impression de froid qui faisait greloter.

Le golfe de Salona est entouré, dans toutes ses sinuosités, de rochers noirs, perpendiculaires, dont la partie supérieure semble taillée au cordeau, et qui forment comme une balustrade naturelle. Chose remarquable, les flots ont creusé en dessous cette muraille circulaire; elle surplombe comme un rebord dont la saillie avancée semblerait destinée à comprimer la crue des eaux. Ce phénomène fait la fortune des pêcheurs. C'est une sorte de réservoir où les huîtres foisonnent.

Un bateau à rames nous transporta à l'échelle de Salona, où viennent expirer les montagnes qui mènent à Delphes, et qui, s'accumulant les unes sur les autres, ne se terminent qu'aux sommets nébuleux du Parnasse et de l'Hélicon.

CHAPITRE XV.

Ruines de Delphes. — Karaëskaki. — Arakova, le village aux belles femmes. — La dot pendue aux cheveux. — Ascension du Parnasse. — Mirage des montagnes. — Livadi. — Antre de Trophonius. — Soliveau magnétique. — La femme de 135 ans. — Lion colossal. — La maison du Diable. — Nuit au bivouac. — Les Thermopyles. — L'OEta. — Thèbes. — Marathon.

On rencontre à peu de distance, le village de Krissa, et l'on ne tarde pas à arriver à Delphes, aujourd'hui Kastri.

Jamais nature plus imposante ne prêta son mystère aux révélations des oracles. Les temples

sont tombés ; mais ces blocs de pierre grise et bleue ont gardé l'empreinte de la main des hommes. On découvre çà et là, des encadremens et des niches qui n'ont gardé ni bas-reliefs ni statues. Je vis une salle carrée, taillée aussi dans le roc ; elle est garnie d'un large banc de pierre, et ses parois se réunissent en coupole gothique. Au sortir de cette grotte, on descend, par un sentier difficile, vers un aqueduc souterrain, dont les eaux alimentent encore la fontaine qui coule derrière le rocher.

Près de là, j'aperçus une statue brisée : — elle représentait une femme assoupie sur un coussin. Sans doute elle reposait autrefois, sur la couverture d'un tombeau, image inanimée de celle dont elle recouvrait les cendres. Je ne m'épuisai point en conjectures sur cette énigme de la mort ; seulement j'aurais voulu consulter la Pythie au trépied d'airain, pour qu'elle évoquât cette ombre, dont les dépouilles mortelles ont été jetées au vent.

Mais il n'y a plus d'oracles à Delphes ; plus de muses sur l'Hélicon ; plus de dieux sur l'Olympe ! Le silence et la neige règnent seuls, à jamais,

dans ces lieux qui, placés au sein des nuages par la main de la nature, avaient été rattachés au ciel par les croyances des peuples !

De sommet en sommet, nous atteignîmes le plateau sur lequel repose la base de ce pic élevé qui fut le séjour des neuf sœurs. C'est là que Karaëskaki, capitaine Romëliote massacra 2,000 Turcs, gelés de froid, enfoncés dans la neige, sans défense, comme des victimes expiatoires !

Arakova, bourgade située au pied du Mont-Parnasse, paraît avoir été bâtie sur l'emplacement d'Ambrissus.

Nous fûmes accueillis par une troupe de femmes rieuses et bavardes, qui nous adressèrent toutes les questions d'usage : « D'où venez-vous ? où allez-vous ? qui êtes-vous ? » C'étaient bien les plus jolies créatures de la Grèce ! Ipsara même baisserait pavillon devant Arakova. C'est ici qu'il faut chercher le type de ces profils si vantés, de ces figures aux lignes gracieuses et régulières, aux yeux bleus, aux cheveux noirs qui s'échappent en ondulations

capricieuses, de dessous une petite calotte rouge, et tombent négligemment, sous un voile de batiste transparente.

Avec un peu d'illusion, nous les eussions prises facilement, pour les filles des Muses descendues dans la plaine; mais, sur leurs tertres de gazon, elles ne prêchaient point la poésie : — elles nous disaient des paroles de bienvenue, et cette simplicité de l'accueil n'avait rien du dithyrambe.

Tous les Grecs de ce village sont marins ou pêcheurs; ils séjournent sur les eaux du golfe, et n'en reviennent guère, si ce n'est à l'époque des fêtes : le reste du temps, il n'y a ici qu'un peuple de femmes.

C'est une mode chez les filles grecques, d'attacher à leur chevelure, tout l'argent qu'elles possèdent et qui doit former leur dot. Celles d'Arakova surtout m'ont paru fidèles à cet usage. Nulle part je ne l'ai vu si généralement adopté. Toutes ces tresses noires étaient chargées de thalaris (1), de demi-thalaris, de quarts

(1) Écus d'Espagne.

de thalaris, et de petites monnaies turques.

Cette coutume est assurément commode pour les hommes, si elle ne l'est pas pour les femmes. Là, celui qui fait de l'hymen, une affaire d'argent, fixe son choix, à un *para près*. Il compare, il calcule, il évalue les chevelures, et sait bientôt à quoi s'en tenir, sur la valeur extrinsèque de sa future épouse. — Cette clause si délicate des contrats s'établit à vue d'œil, et l'amant passionné ne court pas le risque de voir son ardeur refroidie par un mécompte. Pour la conservation des chevelures d'Arakova, je souhaite que la pesante monnaie grecque, battue à l'effigie du Phénix, ne sorte pas de la Morée.

Il nous restait encore à franchir le dernier échelon du Parnasse. Nous gravissons de rocher en rocher, avec une peine infinie : nous nous reposons près d'un arbre où l'on attache tous les ans, trois agneaux consacrés à saint George. Au signal donné d'en haut, les palicares d'Arakova s'élancent à la conquête de cette nouvelle toison. Le premier qui touche le but, descend

au milieu des acclamations, portant sur ses épaules l'agneau qu'il a préféré. Le second choisit ensuite : le troisième ne choisit plus.

Quand les rivaux arrivent ensemble, ils s'en retournent les mains vides et l'épreuve recommence.

Dans ces régions élevées, le Parnasse est comme toutes les hautes montagnes qui, sorties, pour ainsi dire, du domaine de la nature, portent dans les nuages, leur tête immobile et rocheuse. La végétation s'efface : le brouillard va s'épaississant ; la couche de neige grossit à mesure que l'on monte.

— Le silence et le froid nous pénètrent : nos chevaux tremblent, glissent et s'abattent à tout moment.

— Le brouillard tombe en pluie, semblable à ces grains de poussière qui vont et viennent dans un rayon du soleil. Nous mettons pied à terre. Il y a huit heures que nous sommes partis d'Arakova.

Un dernier effort : nous arrivons, trempés et

frissonnant dans nos membres. — Tristesse indéfinissable. — Ce n'est plus la terre ; ce n'est pas l'enfer : c'est quelque chose d'intermédiaire qui n'a pas de nom. — Loin, au dessous de nous, des nues amoncelées semblent accoudées sur les roches. Au dessus, une lueur mate, pluvieuse, qui pique aux yeux, et qui n'a rien du jour ni de la nuit ; un crépuscule à midi. — Le soleil perce lentement cette écorce de brume. Ses rayons reflétés dans l'atmosphère épaisse et moite, décrivent autour de nous un arc-en-ciel brillant comme une auréole de gloire, sur ce vieux trône de poésie dont il ne reste plus que le marchepied. — Minuit : nous sommes revenus à Arakova. Un bon feu nous ranime à la descente du Parnasse.

A partir de ce dôme élevé, on descend de cime en cime, jusqu'aux plaines de la Livadie. Au point du jour, nous étions en route. Tout à coup, nous croyons découvrir la mer, — devant nous, au fond d'une vallée : la mer brillante des feux du matin, et dessinant un golfe au milieu des terres. Cette perspective inattendue dérangeait

singulièrement mes idées, et déconcertait toute ma géographie.

Avec plus d'attention, je m'aperçus que cette mer avançait vers nous. — Elle se dilatait insensiblement, et couvrait d'un duvet vaporeux, les masses noires qui l'entouraient.

C'était le mirage des montagnes, quand les nuages sont descendus la nuit, et se sont reposés dans les vallons. Ils remontent peu à peu vers les pics les plus élevés, autour desquels la puissance du soleil les attire et les groupe. — La nue voyageuse approchait avec rapidité. Bientôt nous fûmes enveloppés de ce brouillard mouvant, et nous éprouvâmes dans le ravin, ce que nous avions éprouvé, la veille, sur la coupole du Parnasse. — Elle passa ; et long-temps, nous la vîmes continuer sa route, comme une armée compacte qui marche d'un pas ferme, à l'assaut d'une citadelle. S'il m'était resté quelques croyances poétiques, je l'aurais prise, à coup sûr, pour le char mystérieux des Muses qui s'en retournaient.

Enfin nous voici dans la plaine : — quelques champs cultivés ; çà et là, des bœufs, de la ver-

dure, un bazar et des ruines : nous sommes à Livadi, autrefois Lébadée. — Livadi s'appuie sur un rocher immense, dans lequel est creusé l'antre de Trophonius, ce sanctuaire redouté d'une atroce fourberie. — Nulle part peut-être, on n'abusa de la crédulité des hommes, avec plus d'impudence et de cruauté. Jamais on ne sortit de cet abîme, sans y laisser sa raison, comme une offrande au génie qui ne prédisait que des malheurs !

Je ne pus visiter ces retraites d'un oracle muet. La caverne est inondée ; c'est maintenant une citerne, un lac souterrain : les eaux ont pénétré par l'issue qui servait d'entrée aux prêtres, et et par où l'on avait introduit les machines de cet enfer.

La rivière d'Hercyne coule toujours au pied du rocher ; de pauvres blanchisseuses, accroupies sur les bords, battaient leur linge comme plâtre ; les Grecs nous regardaient, selon l'usage, avec un sourire mielleux, tout en épiant nos allures, pour voir s'il y avait moyen de spéculer sur nous. Curieux et fourbes dans l'ame, ils sont partout les mêmes ; ne leur en faisons pas un reproche !

c'était le caractère distinctif de leurs ancêtres; c'est le seul trait de ressemblance qui soit resté inaltérable.

A quelques pas de la caverne, on trouvait, naguère encore, une fontaine qui pouvait être celle du Léthé ou de Mnémosyne.

Or, voici ce que les Grecs racontent: Il y avait dans le bassin de la fontaine, un bas-relief en bois, dont la vertu magnétique attirait l'eau et la faisait jaillir. Lord Elgin enleva ce bas-relief, et la source tarit aussitôt. Des informations moins suspectes, m'apprirent qu'un tremblement de terre avait eu lieu vers le même temps, et m'expliquèrent par les lois de la nature, ce que les Grecs interprétaient par les fables de leur superstition.

Je revenais de visiter ces antiquités mortes, quand je rencontrai une antiquité vivante; une femme de *cent trente-cinq ans*, la doyenne du village, et je pense aussi, de la Grèce, sinon du monde entier; — je crus un instant, que j'allais lui demander des nouvelles de Trophonius lui-même.

Elle était née en 1696; elle marchait sans bâ-

ton, parlait distinctement, cousait sans lunette, mais elle avait presque perdu l'ouïe et l'odorat. Cent quinze ans s'étaient écoulés, depuis le jour de ses noces; soixante-cinq, depuis le décès de son mari, mort presque enfant, disait-elle, puisqu'il n'avait atteint que son quatorzième lustre. — Dans leurs cinquante-cinq ans de mariage, ils avaient eu neuf fils, dont le dernier avait suivi son père, à peu d'intervalle. Il y avait quatre-vingt-quinze ans, que la famille de cette vieille se reproduisait sous ses yeux. La centenaire s'appuyait quelquefois, sur une jeune fille qui représentait sa sixième génération : elle ne désespérait pas de bénir la septième, et déjà sa petite Elenko était fiancée à Nicolao le palicare, qui nous avait conduits à la grotte de Trophonius.

Elle me demanda s'il y avait long-temps que j'étais sorti de mon pays. — Oh ! oui, lui répondis-je, il y a plus d'un an. — Un an ! s'écria-t-elle, et elle se prit à rire, en pensant qu'un an était bien peu.

Que de révolutions s'étaient passées sous ses yeux ! que de fois le village s'était renouvelé,

depuis le temps où elle fut jeune fille ! que de fois elle avait assisté aux scènes de la naissance et de la mort ! et désormais, indifférente à tout, étrangère au passé comme au présent, sans foi dans l'avenir, elle dont les illusions avaient été si souvent déjouées ; on l'eût prise pour un être douteux, en dehors de la société, en-dehors du temps et de l'éternité.

La plaine de Livadi s'étend comme un immense vallon, entre la chaîne du Parnasse et les rameaux du mont Œta. Elle commence au lac Copaïs, et se termine au pied du Pinde. Le fleuve Céphise ne baigne plus ces champs incultes ; le grenier de l'ancienne Grèce est stérile comme les rivages de cette terre usée.

A deux heures de la ville, on voit les débris du lion colossal élevé à la gloire de Philippe de Macédoine, après la bataille de Chéronée. Quelques masures de bois conservent le nom de Turcokhorio, la ville turque. Les habitans étaient occupés à philosopher autour du cadavre d'un homme qui s'était pendu la veille ; pour ne pas mourir de faim. — C'est ici que commencent les défilés du mont Œta. — Nous descendons

dans un ravin affreux, que les Grecs ont nommé la maison du Diable, το σπιτι του Διαβολου; — ce lieu, d'un aspect sauvage et ténébreux, est devenu fameux par des massacres. — C'est un poste admirable pour une bande de voleurs qui en saurait tirer parti. On nous avertit de préparer nos armes et de serrer nos rangs. Ce fut une belle manœuvre qui épouvanta probablement le génie du dervent, car il nous laissa passer sans obstacle.

Malheureusement, la frayeur ôta la mémoire à nos guides. Cette fois, ils nous égarèrent en vérité : nous passâmes la nuit dans les montagnes, au milieu des loups et des chacals. Chacun fit sentinelle à son tour : c'était se préparer, par une pénitence militaire, au passage des Thermopyles. Nous étions réfugiés sous un petit bois de pins, peuplé d'écureuils qui se chauffaient au feu du bivouac.

— Il n'y a personne qui n'ait rêvé les Thermopyles, et qui ne les ait bâties à sa manière. Quant à moi, je me figurais, d'un côté, une muraille de rochers à pic; de l'autre, des marais et la mer; au milieu de cela, une langue de terre, large à

peu près, comme la main, et propre, au besoin, pour Léonidas tout seul.

Je me figurais une erreur. C'est d'abord une vaste plaine, inondée par des eaux thermales qui m'ont donné la colique; c'est ensuite, à gauche de la plaine, le mont Œta, immense, nuageux, mais dont le plan n'a jamais été tellement incliné qu'on ne pût s'y tenir. A droite enfin, les marais historiques, mais loin, à plus d'un mille du pied de la montagne, laissant dans l'intervalle un champ de bataille solide et spacieux, un terrain aussi large que la plaine de Marathon, où 10,000 hommes suffisaient à peine, pour fermer le vallon.

Après trois heures de recherches à travers les buissons et les chênes verts, je découvris un vieux mur vermoulu, grisâtre, dont les pierres, corrodées par le temps, se détachaient en poussière, au moindre choc.

C'était donc là que le combat devait avoir eu lieu : ce rempart commençait aux marais, et venait s'appuyer contre un rocher voisin de la montagne. Assurément j'étais sur le seuil des fameuses *portes-chaudes*. Cet endroit est sans con-

tredit, le lieu le plus resserré du défilé. On y arrive par les plaines de Molo, on en sort par celles de la Thessalie.

Or, après avoir vu les lieux, interrogé les ruines et les livres, je ne puis m'empêcher de révoquer en doute la partie la plus merveilleuse de l'histoire des Thermopyles. Je ne crains point d'affirmer qu'il y a de graves erreurs dans les récits qu'on nous en a laissés; à moins toutefois qu'on n'ait évalué le nombre des Grecs à la manière de nos seigneurs féodaux, et qu'on n'ait dit *cent combattans*, comme nous disions jadis *cent lances*, pour désigner *cent chefs*, *cent bataillons*. A ce calcul, la lutte était possible, et le prodige diminue; mais si l'on s'en rapporte au sens littéral, il est plus difficile d'expliquer les choses.

Cette muraille de salut n'a pas dix pieds de haut, sur deux et demi d'épaisseur; et quand l'armée des Perses eût été sans fascines, sans échelles pour l'escalader, le bélier de la guerre de Troie eût suffi de reste pour la renverser. D'ailleurs, sans attendre pendant trois jours, les révélations du paysan qui découvrit le sen-

tier caché, on pouvait aisément gravir la montagne, qui offrait, en plusieurs endroits, un facile chemin. Sous l'empereur Justinien, les routes en étaient devenues praticables, même pour des chariots.

Ce n'est point que je veuille contester à Léonidas, son héroïque dévouement : il a pu mourir aux Thermopyles ; mais il y a des fables dans l'histoire de ces évènemens.

Quoi qu'il en soit, nous aussi nous fûmes arrêtés au passage. Nos muletiers avaient déclaré qu'on n'irait pas plus loin. — Je renonçai donc à la vallée de Tempé, aux champs de la Thessalie ; je saluai la triple cime de l'Œta, où mourut Hercule ; et, tournant le lac Copaïs, dont le débordement produisit le déluge d'Ogygès, j'allai me consoler sur les ruines de Thèbes, où, du moins, je pouvais répéter le nom d'Épaminondas, sans avoir à discuter l'authenticité de ses exploits.

Cette ville, qui fut le boulevart de la Béotie, n'est plus qu'un monceau de ruines. J'ai cru retrouver une porte et un bastion antiques, mais tellement dégradés qu'il serait difficile d'y

reconnaître une époque, un caractère. On sait que Thèbes, bâtie par Cadmus, fut prise et rasée par Alexandre, en 335.

La gloire de ce peuple fut une gloire d'un jour. Elle naquit et mourut avec Épaminondas. L'histoire de la nation ne fut que celle d'un grand homme. — Du haut de la colline, on découvre la plaine nue, et déserte comme elle. On n'entend pas une voix d'homme sur la terre où chanta Pindare, dans la patrie d'Hésiode et de Corinne!

Un village nouveau s'est établi à quelque distance. Les habitans d'Aghio-Todoro ne démentent point la réputation de leurs ancêtres, les Béotiens, qui passaient pour les hommes les plus stupides de la Grèce.

Nous traversâmes rapidement l'interminable vallée qui s'étend au pied de l'Hélicon. Elle était jadis arrosée par les eaux du Permesse et de l'Hippocrène. Nos chevaux foulaient aux pieds des ossemens blanchis et des crânes d'hommes, trophée des derniers temps. Je revis, à droite, les aquéducs romains qu'on découvre en sortant de Livadi, et qui sont alimentés par la rivière

d'Hercyne. J'aperçus aussi une vieille tour carrée, de construction génoise, dont le pied est baigné par une fontaine qui fut peut-être l'Aganippe. — Ici fut livrée la bataille de Platée.

Je laissai à gauche, Tanagra et Orope, dont le territoire fertile fut si souvent un sujet de discorde entre l'Attique et la Béotie. Je traversai le triste bourg de Kapendriti, au pied du Cythéron; et cheminant à l'ombre d'un bois de platanes, je découvris, au détour de la vallée, la plaine de Marathon, les cimes du mont Ocha, et les derniers promontoires de l'Eubée, qui se dessinaient à l'horizon de la mer.

Tout le monde sait Marathon par cœur : un vallon qui aboutit à une plaine peu étendue, garnie de hautes montagnes, et bornée par les flots de l'Archipel.

Le soleil se coucha, jétant ses derniers rayons sur les plaines de l'Asie et sur celle de Miltiade. Ces deux terres d'autrefois reposent en regard, pâles et silencieuses comme deux ennemies mortes.

J'interrogeais les gens du village, et personne ne répondait. — Enfin, une jeune fille me jeta

quelques mots inintelligibles. Quelle fut ma surprise quand je reconnus qu'elle ne parlait point grec ! — La langue de Miltiade oubliée à Marathon ! Il y a de ces accidens de la vie qui feraient maudire la gloire. Ce village s'appelle aujourd'hui *Beys-Effery*. On y baragouine le jargon albanais.

Mon guide me comprenait mieux, et ne me contentait pas plus. Je lui parlais de Miltiade ; il me répondait Nikitas ou Karaëskaki, petits noms modernes mêlés aux grands noms de l'antiquité. C'est le destin ! les vivans font taire les morts, et deviennent grands aussi : *Si parva licet componere magnis*.

CHAPITRE XVI.

Rome, l'Attique et la Laconie. — L'illusion. — L'homme femme et poisson. — L'Acropole. — Le Parthénon et Sainte-Sophie. — L'Attique et la France. — Salamine. — Une nuit au cap Colonne. — La noce. — Syra. — La goëlette. — Cyclades. — Gnide. — Symia. — Les lépreux. — Rhodes. — Castel Rosso. — Costume. — Chypre. — La Syrie.

Des hauteurs qui défendent l'Attique, je découvrais, comme deux points, les îles de Zéa et de Syra. Les montagnes présentaient toujours le même aspect; les myrtes et les oliviers se montraient de loin en loin. — Athènes et Sparte ne

s'annoncent pas, comme Rome, par des plaines désertes et monotones : les campagnes de la Grèce conservent un reste de vie, tandis que la cité des Césars s'élève comme un tombeau dans un cimetière dévasté. Le caractère de ces peuples est resté imprimé au sol qu'ils habitaient. En Grèce, tout est léger, brillant, enjoué; à Rome, tout est grand, tout est majestueux, sévère. Les vallées de la Laconie, les plaines et les ports de l'Attique, réjouissent les yeux; les sombres prairies du Capitole frappent le cœur et font rêver l'ame : *Vanitas vanitatum!*

Lacédémone est effacée; Athènes démantelée végète sous les Turcs; les aigles de l'empire romain sont enchaînées à une mitre, et la croix s'élève au milieu des débris, comme la gardienne du néant, planant sur les cités éteintes, ainsi qu'un écriteau sublime, sur la limite de la vie et de la mort.

Je sortais de Gibitia, quand, à travers un bois d'oliviers, j'aperçus, dans un ciel brillant, ces colonnes blanches que j'avais vues dans un nuage, à la lueur d'un éclair, le jour où un janissaire turc me repoussa du Pirée. Le Parthénon se

dessinait, immobile, sur un horizon sans nuages : en même temps, je distinguai au dessous de l'Acropolis, le temple de Jupiter Olympien et celui de Thésée, qu'on prendrait pour une imitation moderne, tant les siècles l'ont épargné.

Je tressaillis : un moment, il me vint dans l'esprit, que j'allais retrouver Athènes, telle qu'elle était jadis. — Tout ce que je voyais me paraissait si neuf encore ; ces couleurs dorées des monumens semblaient si tendres et si fraîches ! J'imaginai que cette petite ville de la Grèce, cachée par ses montagnes, inoffensive et tapie dans un coin, avait échappé aux ravages des révolutions, aux envahissemens des conquêtes, au destin qui tue tout : c'était une perle oubliée, une méprise de la mort, une autre Pompéi, sortie comme d'un réveil, et secouant les cendres des années. Bientôt, confondant dans une seule idée les époques et les hommes, j'évoquai pêle-mêle, tous ceux dont les grands noms composent l'immortalité d'Athènes. En songe, la chronologie n'est pas de rigueur.

Je crus que j'allais arriver au milieu d'une assemblée du peuple. Glissé dans la foule, avec

mon costume moderne, nouveau venu de Marathon, j'allais prêter l'oreille aux accens de Démosthènes; lorsque, plaidant pour la couronne, il entonna d'une voix inspirée, cette magnifique prosopopée des guerriers morts pour la patrie : « Οὐ μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι. » Je voyais ce peuple frivole, immobile sous le charme, fasciné sous le regard de l'aigle, rompre dans un élan du cœur, par un cri de guerre et de gloire, ce magnétisme tout puissant d'une éloquence passionnée. Marathon se représentait en action sous mes yeux : Marathon et Démosthènes debout devant Philippe.

L'assemblée se partageait en petits comités. On me demandait des nouvelles des Gaules; on s'émerveillait de mon costume, de mon menton rasé, de mes cheveux plats, de mon langage lent et sourd.

La foule s'écoulait ensuite. Le soir, au clair de lune, j'écoutais Platon discourant de l'unité de Dieu, sous les bosquets de l'Académie; Platon qu'avait rêvé Socrate, quand un cygne doux et blanc se posa sur ses lèvres; Platon le voyageur, le philosophe mélancolique, le divin. Je

le suivais au tombeau de son maître; je portais mon grain d'encens aux autels de l'amour et des muses; je riais avec Diogène, cette parodie de l'homme qu'un philosophe avait défini un animal à deux pieds et sans plumes.

Périclès nous contait ses projets et son ambition de grand homme; Thémistocle me parlait de ses galères; il s'étonnait d'apprendre qu'on faisait mieux chez nous; et je lui promettais que si Xerxès revenait à la charge, nous enverrions aux Athéniens des fusées à la Congrève. Alcibiade me racontait les doctes leçons de Socrate, qui fut soldat comme Démosthènes, montrant le chemin de la victoire et prenant celui de la fuite; il m'entretenait de ses voyages, de ses bonnes fortunes; et, petit-maître des vieux temps, il souriait à l'idée d'établir dans Athènes, un journal de la mode.

Et tous se réunissaient pour fêter l'étranger. Je les accompagnais au Lycée, au Gymnase, à l'Aréopage, au Parthénon. Nous frémissions aux accens d'OEdipe; nous admirions en silence les chefs-d'œuvre d'Apelles, et nous allions sou-

per chez Aspasie, où Épicure et Anacréon nous avaient donné rendez-vous.

Je me torturais, maladroit, sur ce lit où les anciens prenaient leurs repas. Nous mangions des fruits de mer cuits sous la cendre, des œufs de paon, de petits oiseaux assaisonnés au cumin et au vinaigre de silphium. Puis on parlait de boire; et, pour terminer la comédie, le sort me nommait roi du festin, moi Gaulois, convive d'Aspasie!

Hélas! cette royauté fatale me réveilla trop tôt! J'étais arrivé à la porte d'Adrien. Je traversai un long bazar turc, et je descendis à l'hôtel du Piémontais Casali, de la paroisse d'Aghio-Oulassaro.

On ne s'attend pas que je décrive Athènes dans tous ses détails : je tombais de trop haut pour qu'il y eût encore de la magie dans ce squelette d'une grande ville. On a tant de fois mesuré, dessiné, raconté tous ces temples; tant de fois tourné et retourné cette noble poussière, qu'Athènes est devenue le plus grand pont-aux-ânes de l'Orient.

Je parcourus religieusement le rivage du

Pirée ; je saluai le tombeau de Thémistocle ; je pénétrai dans la prison de Socrate, où le soleil brillait, à travers une fente, comme un rayon d'immortalité. Je ne donnai qu'un regard au monument de Philopapus, cet obscur descendant des rois de Syrie, dont le tombeau survit à ceux de Périclès et de Chabrias, comme pour perpétuer le souvenir des dérisions de la fortune. Je montai à l'Aréopage, au Pnyx ; et, franchissant les degrés de la tribune où régna Démosthènes, je parcourus des yeux cette mer sans navires, ces temples sans divinités, ces campagnes désertes. On me montra les débris du théâtre d'Aristide, au pied de la citadelle ; et plus loin, dans la plaine, les colonnes gigantesques du temple de Jupiter. Il est remarquable que, dans les jours les plus calmes, le vent souffle autour de ces colonnes avec une incroyable violence. Je visitai le monument de Lysicrate, plus connu sous le nom de Lanterne de Démosthènes, cette miniature achevée des beaux temps de l'architecture. J'étais alors dans la rue des Trépieds, qui aboutissait au théâtre de Bacchus.

Il y avait, à l'extrémité du bazar, deux sta-

tues nouvellement découvertes. L'une, tronquée et mutilée, présentait une forme de guerrier ou d'empereur. L'autre composition, bizarre et d'un travail grossier, figurait un corps d'homme et des jambes de femme qui, réunies au dessous des genoux, se terminaient en queue de poisson relevée en arrière.

Muni d'une permission du bey, et d'une provision de piastres turques, je me rendis aux ruines du Parthénon.

Ce monument, qui subsista, dans son entier, jusqu'en 1687, et dont nous devons la destruction aux canons vénitiens, lorsque Monrosini bombarda l'Acropole, élève encore ses somptueux débris, sur le bord de la mer, aux portes de l'Attique, comme pour annoncer aux étrangers, qu'ils vont mettre le pied sur une terre sacrée, et qu'il faut saluer en entrant, le sanctuaire du génie. Assis sur le frontispice, je passai en revue les édifices morcelés dont les débris jonchaient la terre : les restes des Propylées, le temple de la Victoire, le Pandroseum, le temple d'Érechthée.

On sait que le Parthénon fut autrefois con-

verti en mosquée. — Plusieurs siècles auparavant, le vainqueur des Paléologues avait inauguré le culte du Prophète sous le dôme de Sainte-Sophie : — L'islamisme devait donc envahir successivement, les deux plus nobles sanctuaires de l'antiquité grecque et de l'antiquité chrétienne. Aujourd'hui, une misérable mosquée, bâtie de biais, au centre de l'édifice, se dessine majestueusement comme un décombre au milieu des décombres.

Un ruisseau coulait dans la plaine : c'était l'Ilissus. L'Hymète, le Penthélique, le Parnès et les monts Égalées terminaient l'horizon des terres; et derrière eux, surgissait comme un fantôme, la cime noire du Cythéron. On voyait à leur pied, quelque trace de culture, des lambeaux de murailles et des bois d'oliviers. — Du côté de la mer, le Pirée vide et calme; les rochers d'Épidaure, d'Égine, de Corinthe, et le vieux rivage de Salamine. — Devant moi, sur des fûts de colonnes, quelques Turcs assis négligemment, fumaient leur pipe, au soleil, et tendaient la main. — Je jetai aux soldats du bey, le péage de l'Acropole.

Long-temps encore, je considérai pensif, le spectacle qui m'entourait. Mon rêve recommença. — Mais alors j'étais sur le point de partir, et, trompé dans mes espérances, j'offrais à mes grands hommes, un asile dans ma patrie.

Démosthènes, prince du barreau politique, Épicure, créateur de cette philosophie qui justifia le plaisir, en dépit des stoïciens, que n'existez-vous aujourd'hui, dans la France nouvelle, pour l'illustrer et l'embellir, comme vous fîtes jadis, dans votre France de l'antiquité! Cette patrie moderne aurait aussi, pour l'éloquence et le dévouement, des couronnes de chêne et d'or; les apôtres du plaisir, y trouveraient encore des coupes généreuses, pour y puiser l'ivresse, et des fleurs pour décorer leurs fronts.

La discussion sur le budget remplacerait, il est vrai, la question des honneurs funèbres dus aux guerriers de Salamine; l'examen des lois municipales serait substitué aux délibérations sur la réponse à faire à Philippe de Macédoine: mais on aurait aussi quelquefois à voter des récompenses à la valeur, des croix d'honneur aux vieux soldats de la patrie.

— Le bourgogne et le fou champagne vous feraient bientôt oublier l'aigre falerne et le vin raisiné de Chio. — La poularde du Mans et la dinde truffée du Périgord remplaceraient honorablement le quartier d'agneau et les raves rôties du foyer de Phocion. — Les beautés parisiennes lutteraient, sans infériorité peut-être, avec les grâces de l'Attique; et nous aurions aussi nos Aspasies, nos Phrynés, nos Laïs, pour dérider le front de Démosthènes, et lui éviter un retour à Corinthe.

Souvent je m'égarais dans la campagne; j'allais errer au Stade: je comptais les pierres qui restaient au pont de l'Ilissus; j'interrogeais tous les arbres, tous les rochers, tous les échos. Je respirais plus à l'aise, hors de ces tristes bazars, de ces rues sombres et boueuses. — Athènes a toujours l'air d'une ville saccagée de la veille.

Il n'y avait pas une barque au Pirée. Nous prîmes le chemin d'Éleusis, pour aller chercher un bateau à Salamine, aujourd'hui *Colouri*.

Je n'ai plus rien à dire sur tous ces lieux, dont les souvenirs sont épuisés. Arrivés à Sala-

mine, nous ne trouvâmes pas un âne pour porter nos bagages.

Nous reprîmes la mer à l'entrée de la nuit, et bientôt, nous allâmes mouiller sur la côte d'Égine.

Le brick que nous attendions ne paraissait pas, il fallut en revenir aux éternels caïques. C'était un triste présage, qui se réalisa cruellement. Le soir même de notre départ, les vents nous jetèrent à Perdica, port désert, de l'autre côté de l'île. — Trois nuits consécutives, nous nous élançâmes vers le cap Colonne, et trois fois il fallut revenir à Perdica. — Les flots inondaient la barque; le jour se passait à sécher nos vêtemens. Enfin nous atteignîmes le cap tant désiré; mais ici, le vent devint si furieux qu'il fallut amarrer et attendre.

Les provisions manquaient : la solitude était profonde, le temps froid et humide. Point d'asile, point de feu; pour tout lit, un bateau infect et moisi, ballotté par la mer, criant sous le choc des vagues. Nous devions rester là, sans autre distraction que le tableau d'une mer agitée! Souvent nous gravissions la montagne où

s'élèvent ces colonnes blanches qui se voient de si loin, sur leur piédestal de roc. Nous abattions à coups de pistolet, quelques maigres alouettes.

Le quatrième jour, nous achetâmes, d'un pâtre, une livre de fromage blanc, que nous mangeâmes sans pain. — Nos marins trouvèrent un tronc d'arbre et le traînèrent derrière le cap, pour allumer du feu à l'abri du vent.

Ils retournèrent au caïque, et quand la nuit approcha, nous nous acheminâmes aussi vers notre gîte.

Nous étions à peine arrivés au sommet de la montagne, que le ciel se couvrit de nuages. Il faisait un vent affreux ; la nuit vint, et plongés tout à coup dans une obscurité profonde, nous songeâmes avec effroi que, pour descendre à la mer, il fallait retrouver un sentier étroit et sinueux, seul chemin praticable, au milieu de ces rochers à pic. Entourés de précipices, le moindre mouvement, la moindre pierre roulante pouvaient nous entraîner dans l'abîme. Déjà même nous avions perdu la direction du sentier.

Pas de lune, pas une étoile ; un brouillard in-

fernal! Dormir au pied des colonnes, c'eût été mourir; sans manteaux, par un temps semblable! Retourner en arrière; nous allions nous tromper, la mort était peut-être à nos pieds! chaque pas nous coûtait une sueur! il semblait que nous fussions frappés de cécité. La blanche écume de la mer disparaissait elle-même, dans le noir épais, impénétrable, immense. Pour comble d'embarras, deux jeunes orphelins grecs que nous avions pris à notre service, se cramponnaient à nos habits, pleuraient de froid et de peur. Nous avancions à tâtons, interrogeant les ombres, et laissant tomber par intervalles, perpendiculairement, devant nous, de petites pierres qui nous annonçaient par le bruit de leur chute, s'il y avait précipice. — Cheminant de la sorte, le même destin nous attendait. Le sentiment du danger commun nous unissait si fortement, que si l'un de nous eût été emporté, nous l'eussions suivi tous quatre.

Je ne comptai point les heures; mais il était plus de minuit, quand je mis le pied dans un trou plein d'eau. — Un cri de douleur et de joie

s'échappa de ma bouche : — c'était la mer ! nous étions arrivés ! — Comment étions-nous arrivés? Dieu le sait. Nos pas avaient été si petits, si ménagés, que nous avions toujours cru marcher sur un plan horizontal : nous en étions encore à chercher le sentier.

Cependant le caïque ne se montrait pas. Nous appelâmes à grands cris : une voix nous répondit, de loin : Les câbles s'étaient rompus : on gardait le large ; la mer était trop houleuse pour qu'on hasardât de venir nous prendre : il fallait patienter jusqu'au lever du soleil. Vainement donc nous avions espéré dormir à couvert : le destin ne transige point. Tous les travaux de cette horrible nuit n'aboutirent qu'à nous procurer un sommeil assez lourd pour qu'il ne fût troublé ni par le vent, ni par le fracas des vagues, ni par la pluie qui tombait en rosée pénétrante. Le sable humide nous servit de lit. Il faisait jour, quand nous ouvrîmes nos paupières durcies ; il fallut un long exercice pour ranimer le sang dans nos membres. — Quand le cap Colonne m'apparaît dans mes songes, il me pèse comme un cauchemar.

Enfin, des vents plus doux nous portèrent dans le beau port de Thermia ; et par un singulier rapprochement, nous tombâmes au milieu d'une noce. Ce fut une journée de plaisir après quatre journées de souffrances. — L'époux était un grand palicare qui dansait à la manière de son pays, élevant à la fois jambes et bras, comme ces pantins qui n'ont qu'un nerf. La mariée resta cachée tout le temps, sous un voile qui lui descendait jusqu'aux pieds. La nuit s'écoula dans la joie ; l'aurore allait paraître, quand nous remîmes à la voile.

On compte quatre-vingts milles d'Égine à Syra : c'est une traversée de vingt-quatre heures. — Nous y employâmes quatorze jours ! Cette ville est aujourd'hui, la plus grande, la plus peuplée, la plus commerçante de la Grèce. Elle est bâtie en amphithéâtre. Le sommet de la montagne est couvert de moulins qui tournent au vent. Syra, l'ancienne Syros, fut la patrie de Phérécide, le maître de Pythagore.

La guerre de l'Orient avait interrompu le commerce de la Syrie et de l'Égypte. Nous fûmes obligés de noliser une goëlette armée de

quinze hommes, qui se mirent à notre disposition, moyennant 1,500 piastres par mois.

Nous avançons au milieu des Cyclades, laissant à notre droite, Paros, qui partagea la défaite des Perses, à Marathon, et Naxos aux sommets arrondis, aujourd'hui Naxia, célèbre encore par ses vins. Je ne sais si le Bublinus voit toujours mûrir les figues tant vantées que Bacchus apporta sur ces bords ; mais il arrose comme autrefois, ses antiques oliviers. A gauche, les rochers de Délos se confondaient avec les montagnes de Myconi et les promontoires dentelés de Tinos : la mer était semée d'écueils, et chaque écueil avait un nom, parmi ces vieux noms des Cyclades; mais les flots n'étaient plus couverts de ces barques aux voiles de pourpre qui portaient au temple d'Apollon les offrandes des peuples.

Nous allâmes mouiller au cap Crio, dans cette baie de Gnide, où les chants d'amour ont cessé conme les concerts de l'Archipel. Ce fut notre première étape sur le chemin de la Syrie. L'extrémité du promontoire forme une presqu'île avancée, qui se rattache aux rivages de la Carie

par un isthme de quelques pas : c'est sur ce rocher isolé que s'élevait le temple de Vénus. Cinq colonnes doriques cannelées, restent seules debout sur la pointe la plus élevée, comme pour servir de pendant à celles du cap Sunium.

Des bosquets de jasmins en fleur, des myrtes comme partout ; des grottes dans le roc, des voûtes souterraines, des chapiteaux brisés et les restes d'un amphithéâtre, attestent encore aujourd'hui, tout ce qu'il y avait de richesse, de paix et de nature, dans ce coin de l'Asie, où vinrent s'accomplir tant de pélerinages.

Je courais d'une colline à l'autre ; je faisais envoler les grosses perdrix rouges qui m'étonnaient du bruit de leurs ailes ; je furetais dans tous les coins, cherchant avec curiosité, les traces de ces sentimens que j'aurais voulu interroger à leur berceau. Gnide n'était pas, à mon sens, une antiquité comme les autres, intéressante seulement par les souvenirs et les leçons de l'histoire ; ces grottes mystérieuses avaient entendu, dans le silence des nuits, les aveux, les soupirs et les joies de l'amour : elles avaient ré-

pété ces accens du cœur et de l'ame. — Ces choses d'autrefois, si semblables aux choses d'aujourd'hui, se rattachaient dans ma pensée, aux scènes de la vie présente, et retrouvant dans le passé, les idées de nos jours, je me demandais comment tout change sur la terre, quand le cœur reste éternellement le même. — Vénus est détrônée, comme la folie et les muses; mais le culte de ces divinités n'est pas tombé avec leurs autels.

Parvenu au sommet de la montagne, d'où la mer Icarienne se déroule comme un miroir aux mille reflets, j'errais autour de ces colonnes où se balançaient jadis les couronnes de Vénus, où se posaient, plaintives et solitaires, les colombes de la déesse. La terre était jonchée de fleurs; mais pas une inscription, pas un nom sur ses débris! il semble que les ruines de l'amour n'aient rien à raconter, mystérieuses et sauvages comme le sentiment qu'elles rappellent. — Je voyais à mes pieds, l'île de Cos, la patrie d'Hippocrate, ce doyen de toutes les facultés, qui recueillit les secrets de son art sur les murs du temple d'Esculape, où les hommes

guéris par le bienfait du dieu avaient inscrit l'histoire de leurs maladies, et les remèdes qu'ils avaient employés.

Si les prêtresses de Vénus avaient aussi tenu registre des offrandes, que de secrets perdus nous aurions retrouvés dans ces archives du cœur humain ! Mais ces grottes ne trahissent point leur mystère : elles restent muettes, depuis que le saut de Leucade ne guérit plus de l'amour, depuis que le Léthé a perdu son oubli.

Quelle tristesse dans cette solitude ! Sans doute ce jardin fut planté dans un jour de fête ; — cultivé par les prêtres de Vénus, arrosé par les prêtresses, il dut ses monumens à la piété des nations qui cessaient d'être païennes en touchant aux rivages de Gnide. On dirait que le temps ait respecté ces bosquets, cette végétation fraîche et parfumée, ce sanctuaire de la déesse dont l'empire ne respectait pas plus les divinités que les hommes.

Je choisis parmi les jonquilles, celle qui me parut la plus vieille, et j'en arrachai l'oignon,

qui végète aujourd'hui, sous le manteau de ma cheminée, souvenir vivant d'un tombeau.

Je traversai l'isthme dont j'ai parlé, et je m'enfonçai dans les vallées du mont Pandion. Le tableau avait changé de face. C'étaient des masses arides et noircies par les siècles.

Je retrouvais, dans cette nature aride et desséchée, toute la monotonie, toute l'immobilité des bassins de la Morienne. Seulement, quelques nuages blancs, balancés au dessus des montagnes, jetaient par intervalles, un souffle de vie, sur le ciel bleu, sans nuances, sans mouvement. Ils passaient comme le temps rapide au travers de l'éternité; — comme l'homme au travers du temps.

Fatigué, je repris ma route. Une perdrix se leva : je l'abattis ; et, comme si les échos se fussent éveillés en fureur, mon coup de fusil rebondit sur toutes les parois de la vallée. Je montai : l'air devint plus léger ; le cercle s'étendit : Gnide reparut avec sa verdure, ses fleurs et sa mer paisible.

Le lendemain matin, nous aperçûmes l'île de Rhodes, qui semblait reposer sur des nuages,

à l'horizon. La goëlette voguait doucement, avec de molles ondulations. L'air était frais et velouté; c'était un souffle de l'Ionie.

Nous rencontrâmes trois brigantins chargés de Turcs. Ces Musulmans allaient en pélerinage à la Mecque. Nous nous croisions sur le chemin de Jérusalem.

Bientôt après le vent tourna ; c'est alors que commença le manége de nos marins grecs. Comme ils étaient engagés au mois, pour le voyage de la Syrie et de l'Égypte, ils trouvaient fort avantageux d'entraver, autant que possible, la marche du bâtiment. Je ne tardai pas à reconnaître que le capitaine était un fourbe; le second, un flatteur; le cuisinier, un voleur qui nourrissait tout l'équipage de nos provisions; et le pilote, enfin, un vaurien assez traitable, que je résolus de séduire. J'étudiai la boussole; je feuilletai mes cartes marines, et je donnai au pilote, quelques piastres qui le mirent de mon parti.

Le jour, tout allait assez bien ; mais la nuit, le sommeil me prenait : peut-être profitaient-ils de mon absence, pour revenir tranquillement

sur la route que nous avions parcourue. Souvent, je m'éveillais dans un port, par un beau temps, par un vent admirable, tout étonné de la retraite. On trouvait des prétextes : on m'offrait du poisson qu'on avait pêché le matin; on se dédommageait du cadeau en me buvant mon vin et en mangeant mes pommes de terre.

Je me surpris ainsi successivement, dans presque tous les ports de ces parages; dans la rade de Messi, dans la baie de Symia, l'île aux Éponges, l'une des quatre républiques des Sporades. Je trouvai là quelques inscriptions du temps des chevaliers, et un fort délabré, que les Athéniens construisirent à leur retour de Chypre. Symia est féconde en lépreux, qu'elle exile sur un îlot voisin.

De là, nous atteignîmes à grand'peine, le cap Volpé, port cavalier. Ce promontoire est couvert des débris d'une forteresse assez bien conservée. A voir ces quartiers de rochers amoncelés, on les prendrait pour un de ces ouvrages gigantesques auxquels on a donné le nom de constructions cyclopéennes.

C'est une vaste enceinte, flanquée de bastions

carrés et terminée vers le nord, en forme de rotonde. La nature a aussi repris son empire sur ces ruines. Elles sont couvertes d'algues marines et d'arbousiers.

Une heureuse bourrasque nous conduisit à Rhodes, en dépit de tout l'équipage, qui crut avoir perdu une semaine.

Cette île, que Pindare appelait la Fille de Vénus, et qui portait jadis, le nom d'Ile aux Serpens, fut la patrie de Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce, qui eut tant de fous. Elle fut tour à tour soumise aux Perses, aux califes, aux Vénitiens, aux Grecs, aux Musulmans, aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui s'en emparèrent vers l'année 1312; depuis lors, elle est retombée aux mains du sultan.

J'allais interroger dans cette île, les traces de mes compatriotes. Rhodes est une vieille cité française, oubliée entre la Grèce et l'Égypte.

Il semble que les chevaliers ne soient partis que d'hier. On retrouve leurs maisons, leurs églises, leurs armoiries, et cette tour célèbre dans laquelle ils se défendirent quarante jours,

contre une armée tout entière. Dans le silence de ces lieux, on croirait que les guerriers martyrs délibèrent encore au conseil du grand-maître; ou que, prosternés au pied des autels, ils consacrent au Dieu des combats, les dépouilles de leurs ennemis. On s'attend à les voir paraître, armés de pied en cap, silencieux et sévères comme ces rues désertes, comme ces maisons obscures. — On écoute si quelque cri français n'appelle pas les chevaliers aux remparts : l'illusion est complète, quand tout à coup on voit se remuer dans l'ombre, la grave figure d'un Turc qui s'avance lentement, et qui passe, sans s'inquiéter des lieux où il se trouve et des révolutions qui l'ont amené là.

On admire les portes sculptées de l'ancien hôpital : exposées au vent de la mer et aux ardeurs du soleil d'Afrique, depuis plus de quatre cents ans, ces tablettes de cèdre semblent sortir des mains de l'ouvrier.

D'énormes boulets de pierre s'élevaient en pyramides, à côté de leurs vieux canons. Des sentinelles turques tenaient d'une main, leur fusil, et leur pipe de l'autre; de fluets minarets

s'élançaient au dessus de ces vieux bastions. Je venais rechercher la France, et je retombais en Turquie.

Je ne dirai rien de Castel-Rosso, misérable rocher, sinon qu'on y pêche des éponges comme à Symia, et qu'on s'y marie comme partout. Nous assistâmes à une seconde représentation des noces de Thermia, mais avec des détails qu'on ne trouve qu'ici. L'épouse était cachée sous un large tapis de drap. Deux femmes la conduisaient, comme on mène une aveugle. Et ces deux femmes avaient bien la mise la plus saugrenue qu'on puisse imaginer. Figurez-vous une pièce de toile bleue, jetée sur les épaules, et boutonnée par devant avec des disques d'étain larges comme des assiettes. Cette houppelande de nouvelle façon, volant au gré du vent, tombe jusqu'aux genoux, et laisse à découvert, un pantalon à raies rouges et blanches, qui flotte sur le pied nu. Mettez là dedans, une forme de femme, sèche, élancée, anguleuse, dont la face livide passe en dehors, comme la tête d'une tortue hors de son écaille, et vous

aurez dans toute leur originalité, les dames de Castel-Rosso.

Quant au mari, il présentait une figure prodigieusement effarée. Il tenait à deux mains, un cierge allumé, dont le vent agitait la flamme. Toute son ame se concentrait sur cette lumière fatale : il s'agissait d'arriver au logis, sans que la chandelle s'éteignît. — Alors, on devait célébrer cet heureux présage de l'ardeur dont allait brûler ce couple protégé du ciel et des zéphyrs. Mais si les zéphyrs jaloux ne respectaient point le symbole d'union ; si la lumière éteinte se changeait en fumée blanche, et mourait avant d'arriver au but : adieu la joie des fiançailles ! la noce était triste, lugubre : le doute commençait à germer.

Un coup de vent nous accueillit au départ. Nous allâmes nous réfugier derrière le cap Cacamo. La journée se passa à pêcher des huîtres, et à cueillir des fleurs de vanille aux pétales blancs et roses. Nous entrâmes dans la mer de Chypre : là, les flots opposés du canal d'Alexandrette, du golfe de Satalie, de la mer de Jaffa, et de celle de Candie, forment un immense

tourbillon, un gouffre sans cesse en travail, où la tempête est permanente. Après trois journées de tourmente, nous abordâmes à Limnasol, dans l'île de Chypre.

J'achetai du meilleur vin de ces parages. Il me fut impossible de le boire : il n'avait que dix ans de tonneau. Ce sirop de caramel n'acquiert une saveur délicate qu'après quarante ans de bouteille.

Chypre est la seule île de la Méditerranée dont les côtes n'offrent pas un aspect aride et dépouillé. La plaine de Limnasol était couverte de bois, de moissons, de maisons blanches. Elle est terminée par des collines qui la protégent contre les vents de la Syrie.

J'aurais voulu visiter les bosquets de Paphos; ces autres temples de l'amour que nos gentilshommes français convertirent jadis en forteresses. Mais nous avions perdu assez de temps. Il nous tardait de mettre le cap sur les montagnes de Saint-Jean-d'Acre. On disait que la place allait être réduite : nous voulions assister à sa dernière lutte.

La bourrasque nous reprit au sortir de la rade, comme si les vents se fussent conjurés avec nous, pour déconcerter la fourberie grecque. Ce fut ainsi que, de rivage en rivage, de querelle en querelle, portés enfin par la plus violente tempête à laquelle j'aie assisté, nous pliâmes nos voiles dans la rade de Caïffa, devant le mont Carmel, sur les côtes de la Phénicie, qui s'étend comme une lisière de verdure, entre les montagnes de la Judée et les sables arides où viennent expirer les derniers flots de la Méditerranée.

CHAPITRE XVII.

—

Saint-Jean-d'Acre assiégé par Ibrahim-Pacha. — Arrivée au camp des Arabes. — La Taverne. — L'espion. — La peste. — Soliman-Bey, le renégat. — L'émir Beschir. — Conversation avec Ibrahim-Pacha. — Captivité. — Mot d'Ibrahim. — A demain l'assaut. — Mes projets. — Ibrahim repoussé. — Hôpital. — Consternation. — Jaffa. — Départ pour Jérusalem.

La violence des vagues nous empêcha de prendre terre en arrivant. Le reste de la nuit, je me promenai sur le pont, écoutant le bruit des vagues, qu'interrompaient de temps en temps les coups de canon de Saint-Jean-

d'Acre. Je ne distinguais point dans l'obscurité, cette ancienne Ptolémaïs dont j'étais si voisin ; mais les bombes qui éclataient en l'air, et qui jetaient dans les ténèbres, leurs étoiles de feu, m'aidèrent à deviner l'assiette de la ville et la position de l'armée égyptienne.

Au point du jour, je reconnus les tentes des assiégeans. De longues caravanes de chameaux portaient les provisions au camp. On n'apercevait de Saint-Jean-d'Acre, que les bastions du port et les aiguilles des minarets. Nous étions à deux milles de distance. La ville de Caïffa s'étendait le long de la côte. Le mont Carmel et les premières collines du Liban terminaient l'horizon.

La tempête de la veille avait fait de grands ravages : la rade était jonchée de débris ; on voyait çà et là, surgir au dessus des eaux, les haubans des vaisseaux submergés. Le capitaine épouvanté me montrait ces lambeaux épars, qu'il appelait des cadavres, et voulait fuir à toute force. Je profitai de sa terreur, pour lui proposer de rompre le contrat qui nous liait. J'avais le droit de le faire séjourner par-

tout où bon me semblait : je le menaçai de le laisser quinze jours dans ce mouillage périlleux. Il accepta mon offre. — J'étais, grace au ciel, délivré des griffes du corsaire. Je venais d'en finir avec les Grecs : je leur dis de bien bon cœur, un éternel adieu.

Je descendis sur cette terre des vieilles traditions. — La Grèce était restée loin de moi ; depuis que j'avais mis le pied sur le sol de Périclès, chaque jour m'avait avancé d'un pas, dans le secret des âges. Déposant sur le rivage de la Syrie, les souvenirs d'Athènes et de Sparte, je venais interroger l'histoire d'une ère plus merveilleuse encore : j'allais arriver dans ces lieux où la religion du Christ s'inaugura sur une croix ; religion de clémence et d'oubli, qui germa au souffle des persécutions : j'allais frapper aux portes d'Égypte, et sonder, sur les bords du Nil, les mystères des premiers temps.

Cependant, les scènes de la vie présente devaient toujours attirer mes regards : la contagion des usages de l'Occident avait aussi gagné ces antiques contrées. Une écorce nouvelle s'éten-

dait sur le trone décrépit du vieil Orient. Il n'était pas sans intérêt, de rechercher les traits de la momie sous le voile éphémère dont on l'avait affublée. . . . . . .

Ptolémaïs tremblait sous le canon ; les descendans de Sésostris s'assemblaient en bataillons carrés, et nourrissaient des feux de file : toute cette vieillesse rajeunie, tout ce plâtrage crevassé me faisait l'effet d'une mascarade, le lendemain du carnaval.

Nous voici donc montés sur des mulets et courant à travers les chameaux, dans une plaine sablonneuse, ombragée en quelques endroits, par des palmiers solitaires. — Nous passons à gué une petite rivière : nous arrivons aux avant-postes, gardés par la cavalerie. Depuis une heure, la place avait redoublé son feu. Nous suivions un chemin difficile, sous les batteries de Saint-Jean-d'Acre. Au détour d'un monticule qui cachait la vûe des remparts, nous entrâmes dans le camp d'Ibrahim.

Les tentes des Arabes, blanches, basses, pressées, se déroulaient sur trois lignes. Des soldats sales et chétifs, travestis suivant le nou-

veau système, étaient assis autour de leur marmite, et faisaient bouillir leur pilaw; d'autres nettoyaient leurs armes; d'autres montaient la garde. Des chefs allaient de rang en rang, distribuant des coups de bâton aux négligens et aux distraits. Des pachas, des beys, des bimbachis passaient au galop, jetant leur salut aux bataillons, qui s'inclinaient jusqu'à terre, pour le ramasser, à leur façon. Des chameaux marchaient à la file, poussant leur cri du désert et ruminant leur écume. Des prêtres chantaient l'heure de la prière, des bombes éclataient au dessus de la ville : c'était la guerre à l'orientale; c'était la Turquie et l'Europe; le calme sur les visages, l'agitation, le bruit, la confusion partout.

Je descendis dans une taverne, au bazar, en attendant l'heure de me présenter à Ibrahim. On me servit du caviar, des alouettes nourries de la chair des chameaux qui gisaient dans la plaine, et du biscuit de Chypre.

Je terminais mon festin militaire, quand un coup de pistolet partit à mes oreilles. Je détournai la tête, et je vis devant la porte, un Arabe étendu

par terre, qui se débattait contre la mort; c'était un espion de la ville assiégée. Il avait été découvert, au moment où il grimpait le long d'un bastion : une balle lui avait fracassé la jambe; on venait de l'achever.

Les soldats se pressèrent autour du cadavre; ils l'examinèrent long-temps, silencieux et pâles, pensant qu'un jour peut-être ils seraient aussi dans cet état. — Ce début ne me séduisit pas infiniment. En revanche, j'appris que la peste était à Nazareth et au Liban, à vingt milles de nous. Elle ne devait pas tarder, disait-on, d'arriver à l'armée, avec les provisions qui venaient chaque jour de la montagne. Décidément, il ne me restait qu'à prendre mon firman, et à fuir au plus tôt. Je me rendis, sans tarder, au palais d'Ibrahim. C'était un fort joli kiosque, bâti par Abdallah, pacha de Saint-Jean-d'Acre. Cet asile d'été conservait un air de fête, au milieu des tristesses de la guerre. Il n'était pas à l'abri du canon; mais les assiégés épargnaient le palais de leur maître, pour ne pas lui donner l'ennui de le réparer plus tard, assurés qu'ils étaient de vaincre.

Ibrahim était aux batteries : — En attendant son retour, j'allai faire ma visite à Soliman-Bey, ancien colonel de Bonaparte, banni au temps de la restauration. — Soliman avait organisé l'armée d'Égypte et s'était fait musulman. Il me reçut au milieu de ses écrivains, de ses aides-de-camp, de ses ingénieurs, et de ses petits soldats de plomb, armées en miniature, à l'aide desquelles il expliquait ses idées au pacha.

Soliman avait la réputation d'un joyeux militaire. Son accueil ne la démentit pas. Nous parlâmes de notre pays, de la Grèce, de la Turquie. Aux questions multipliées qu'il me fit sur l'état des troupes, sur les finances et la marine du sultan, je compris que les desseins de l'Égypte ne se bornaient pas à la prise de Saint-Jean-d'Acre.

Soliman me conduisit dans le jardin du kiosque. De ce point nous pouvions examiner la ville et raisonner le plan de l'attaque.

Cette place est devenue fameuse par ses siéges. Les Croisés et Napoléon campèrent sous ses

murs. Ibrahim avait pris toutes les positions du vainqueur d'Héliopolis.

On distinguait, à quelque distance des murailles, les batteries arabes. Elles n'en étaient pas éloignées d'une portée de fusil. Le rempart décrivait une ligne uniforme, qui aboutissait des deux côtés à la mer. Un château carré s'élevait au milieu, non loin d'une mosquée, dont les minarets étaient tombés. Derrière la ville, surgissait le mont Carmel. La mer reposait dans un calme profond. Des tourbillons de poussière signalaient dans la plaine, les ricochets des boulets.

Soliman m'indiquait la partie des murailles que l'on devait battre en brèche; je m'étonnais qu'on tardât si long-temps : — il me dit qu'Abdallah était une *mauvaise tête*; qu'il ferait sauter la ville plutôt que de se rendre; que la place était minée; qu'Ibrahim craignait de compromettre le sort de son armée. Il blâmait avec moi, cette conduite du pacha. Dans la situation des choses, il s'agissait de saisir le divan par un coup d'éclat; mieux valait prodiguer des hommes que du temps. Puis, passant à d'au-

tres idées : « Cela vous étonne, me dit-il, de voir
» un renégat; car je suis renégat, et vous le sa-
» vez bien. » Je ne m'en cachai pas. « Oh! si
» vous allez dire cela à Paris, on jettera les
» hauts cris : je serai méprisé, bafoué, honni.
» On ne se demandera pas pourquoi j'ai changé
» de religion; on ne verra qu'un chrétien qui
» s'est fait turc; et un Turc, c'est ce qu'il y a
» de plus hideux en France, dans ce pays où la
» femme est tout, et où les Turcs sont des mons-
» tres, parce que chez eux, la femme n'est rien.
» — Voulez-vous justifier cet état de choses? —
» Dieu m'en garde! J'aimais fort vos petites
» grisettes : leur air mutin et récalcitrant me
» plaisait infiniment plus que l'insipide soumis-
» sion de nos femmes. — Je veux dire seulement
» qu'on met beaucoup trop de distance entre la
» religion catholique et la religion de Mahomet.
» Elles sont sœurs, ou pour le moins germaines.
» Leur morale est presque la même partout; si
» l'on retranchait du Koran, trois ou quatre
» maximes, un musulman pourrait être un fort
» bon chrétien.

» Je commandais un corps de Turcs : mes sol-

» dats, humiliés d'obéir aux ordres d'un chien,
» qualification qu'ils donnent aux adorateurs du
» Christ, et que ceux-ci rendent aux juifs; mes
» soldats, dis-je, voulurent se délivrer de moi :
» l'un d'eux me tira un coup de fusil, presque à
» bout portant; la balle me siffla aux oreilles,
» écartée sans doute, par l'ange du prophète qui
» avait ses vues sur moi. D'un coup de sabre, je
» fendis la tête du traître ; et pour éviter leurs
» embûches, je me fis turc. Depuis ce temps, ils
» me laissent tranquille; je n'en suis ni plus ni
» moins chrétien qu'auparavant; si les dévots de
» la capitale me condamnent impitoyablement,
» vous ferez bien de leur répondre que j'ai vécu
» en France, dans un temps où il n'y avait plus
» ni autels, ni temples, ni dieux. Je n'ai donc
» point changé de religion; je n'en avais plus,
» depuis le décret de la république. — J'en ai
» repris une autre, depuis le décret de mes sol-
» dats : avec ou sans turban, je suis partout un
» homme d'honneur. — Ils ont été enchantés de
» mon abjuration! Stupides! ils pensent qu'ils
» ont fait une belle chose, quand ils se sont
» mouillé le nez et les oreilles; quand ils ont

» jeûné tout le jour, eux qui passent la nuit, » dans les orgies et la débauche!

— » Pour en revenir à Saint-Jean-d'Acre, » quand comptez-vous en finir? — Que sais-je? » Il y a quatre ou cinq mois que nous bombar- » dons la ville : à peine avons-nous abattu le » couronnement du rempart! Je leur trace leur » conduite : ils approuvent mes conseils, et font » tout l'opposé. Un Turc est toujours turc! Vou- » loir les assujétir à la tactique de l'Europe, c'est » vouloir empêcher cette bombe de crever en » l'air; c'est travestir les hommes et les choses. » Mais voici le pacha; venez ce soir, je vous » présenterai. »

En retournant à la taverne, je rencontrai le prince du Liban, l'émir Beschir, vieillard à barbe blanche; il avait pris le parti du vice-roi, et avait amené au camp 30,000 Druses élevés au milieu des cèdres de la montagne. Ibrahim venait de le nommer pacha de Saint-Jean-d'Acre et gouverneur de toute la Syrie.

A la nuit, nous nous rendîmes au palais d'Ibrahim. — Le pacha se trouvait dans un

vaste salon, avec Osman-Bey, major général de terre et de mer, et Soliman-Bey, qui m'avait annoncé à *Son Altesse.*

Ibrahim me parut âgé de quarante-cinq ans ; sa figure est ignoble : son œil dur et sauvage, brille sous un épais sourcil ; une barbe clair-semée pend en lambeaux de son menton difforme ; et cet ensemble rebutant donne une assez juste idée du bourreau de la Grèce. — Une vieille redingote de couleur marron, assez semblable à une douillette, couvrait sa large poitrine et une partie de ses courtes jambes, qui pendaient le long de sa chaise ; car notez qu'il était assis sur une chaise, dont il avait bien envie de faire un trône.

A son aspect, ma pensée se reporta involontairement, vers la femme de Léondari. Je crus, en effet, reconnaître, dans les traits du pacha, quelques rapports avec ceux de l'enfant que sa mère embrassait en maudissant la nuit où elle avait conçu.

Ibrahim répondit à mon salut, par un petit signe de tête. On apporta le café, mais non la pipe : le pacha ne fume pas.

Soliman-Bey voulut bien me servir de drogman. — Après les premiers complimens, Son Altesse me demanda si la France était à la guerre : si la révolution de 1830 n'attirerait point sur elle, les armes de l'étranger : — Je répondis qu'on était dans l'attente. — « La France » est-elle toujours unie avec l'Angleterre ? — » Oui, jusqu'à présent. — Ce sont deux nations » puissantes ! » et il laissa échapper ce gros rire satanique, qui avait épouvanté la jeune fille de Tripolitza. Il reprit : « Combien avez-vous de » soldats ? — Deux millions, y compris la garde » nationale. » Il réfléchit un moment; son visage bruni se couvrit d'une teinte plus foncée : il secoua la tête de haut en bas, et avançant la lèvre inférieure, il laissa échapper un petit sifflement prolongé, que j'interprétai ainsi : Deux millions! c'est fort beau! la moitié m'accommoderait fort! — « Et que fait votre roi ? — » Son devoir. — Il a donc des devoirs, lui? » — Comme les autres, il a ses lois. — *Ma-* » *china! machina! machina!* » et de rire. « Mais on n'est pas tranquille en France? — Il » faut du temps pour se rasseoir après ces bou-

» leversemens! — Liberté, inflammation! » Il dit ces deux mots en français. Il y avait dans toutes ses manières, quelque chose de sardonique et de contraint dont je ne pouvais me rendre compte. Il pensait toujours après avoir parlé. Dans un de ces intervalles de silence, Soliman-Bey s'adressant, dans notre langue, à Osman-Bey, lui demanda ce qu'il disait du drogman. Celui-ci tourna légèrement la tête, que jusqu'alors il avait tenue immobile devant le maître, et répondit que c'était à merveille. Je compris que le tiers entendait nos discours, et je me tins pour averti. Alors, le pacha se ravisant : « Vous venez de la Grèce; que font-ils » maintenant? — Rien qui vaille. — Liberté! » ils n'étaient pas si fous sous les Turcs! — » En effet : le bâton est un guide puissant. — Il » n'y a pas de bâtons en Égypte (l'infâme men- » teur!) — Pensez-vous que je confonde le gou- » vernement égyptien avec le gouvernement » turc? La différence est grande; et si j'en crois » mes pressentimens, elle augmentera de jour » en jour. » Il ne répondit rien, me regarda fixement. Je continuai : — « C'est l'avis de l'Eu-

» rope..... et le mien. » Un sourire de sang effleura ses grosses lèvres. — Il y eut de nombreuses questions sur l'état de la Turquie, sur les janissaires, les oulémas, l'incendie de Péra, enfin sur la situation civile et militaire du grand sultan, qu'il appelait, par dérision, *il piccolo signore*, le petit seigneur, toujours avec son rire d'un quart d'heure. « Les soldats de Mahmoud ont-ils adopté le shako ? — Non, pacha
» — Les miens non plus ; ils tiennent au bonnet
» rouge. — A cela près, vous avez une armée
» qui doit vous satisfaire. Le régiment des gardes que j'ai vu manœuvrer laisse peu à désirer.
» — C'est l'élite de mes trente mille hommes ;
» ils demandent à monter les premiers à l'assaut.
» — Il sera beau pour vous d'entrer dans une
» place qui a su résister à Bonaparte. — Oh !
» Bonaparte avait affaire à plus forte partie. Il
» y avait dans la ville, des artilleurs anglais et
» dix-huit mille hommes de troupes ; les Français n'avaient pour tout canon, que des pièces de campagne. Ils sont pourtant montés
» sept fois à l'assaut ; ils se sont bien battus
» vraiment !

Ainsi l'invitation d'Ibrahim n'était qu'une sommation formelle : nous étions prisonniers de guerre, assiégeans et assiégés, sous le bon plaisir du pacha. — Nous campâmes devant Saint-Jean-d'Acre.

On cite d'Ibrahim un mot assez remarquable. Il était allé visiter le navire amiral, à Navarin : un officier français lui demanda s'il avait fait d'autres campagnes que celle de la Grèce : « J'ai fait, dit-il, celles du Sennâr et de la Mecque. Mais vous-même, avez-vous pris part à d'autres combats ? » L'officier répondit qu'il avait été en Espagne, à Trocadéro. « Eh quoi ! s'écria Ibrahim, vous avez ravi la liberté à des hommes qui la méritaient, et vous venez la donner à des peuples qui en sont indignes ! »

Ibrahim est un homme de cœur, un Turc de la vieille roche, qui va vingt fois par jour aux batteries, et qui marche à la tête de ses colonnes. Il aime l'odeur du sang, l'aspect des incendies, les cris de mort. Il se soumet à contre-cœur, aux innovations introduites par le vice-roi d'Egypte, dont, au reste, il n'est pas le fils,

comme on le croit communément. Méhémet-Ali a épousé la veuve de son frère, suivant les lois musulmanes. Elle était mère d'Ibrahim; le grand pacha adopta son neveu. Celui-ci est devenu l'instrument du vieillard, mais il n'en est pas moins ennemi de toute civilisation. Les coutumes étrangères le gênent et l'humilient.

J'attendais avec résignation, qu'on se décidât à prendre Saint-Jean-d'Acre. Enfin, on mit le feu aux mines. L'explosion renversa la contrescarpe et combla le fossé. Il ne s'agissait plus que de battre en brèche : l'artillerie commença son jeu et prépara l'assaut.

La veille du grand jour, je parcourus le camp. La joie était au comble : les soldats se pressaient autour de leurs chefs qui, juchés sur des pièces de bois, énuméraient avec emphase, tous les avantages de la victoire. « La ville, disaient-ils, » ne pouvait plus tenir. La famine avait affaibli » les assiégés. Il ne s'agissait que d'entrer. Il y » aurait bien un peu de résistance ; on devait s'y » attendre : quoi qu'il en fût, l'armée d'Egypte » allait acquérir, à peu de frais, gloire, richesses et » bénédictions, car le Prophète était irrité contre

» cette ville qui avait osé tirer le canon sur l'armée » d'Ibrahim, pacha de la Mecque, représentant » de Mahomet! » Des cris de fureur et de joie interrompaient l'orateur ; et chacun s'en retournait en chantant, n'aspirant qu'à demain. — Tel était l'enthousiasme ; que la cavalerie elle-même voulait monter sur la brèche.

A force de l'entendre dire, je me persuadai que la place ne demandait qu'à se rendre. Je comptais aussi, comme les autres, tirer parti du succès. Je croyais déjà voir arriver au bazar, les dépouilles d'Abdallah. Je mettais à part les piastres dont je pouvais disposer, pour acheter de beaux sabres, une jument arabe, et des cachemires de pacha. — On verra bien.

Le soir, l'exaltation monta au plus haut point. Les Arabes couraient par bandes, au travers du camp ; ils dansaient autour de leurs tentes, et chantaient leurs chansons du désert. On eut beaucoup de peine à leur persuader de donner une heure au sommeil.

Des deux côtés, le feu avait cessé. La brèche eût été praticable, même à des chameaux. La nuit s'était parée de toutes ses étoiles : il semblait

que le ciel et la terre fussent d'accord pour le silence et le repos.

A minuit, l'armée était sur pied : elle s'acheminait sans bruit, vers les batteries ; elle se dessinait dans l'ombre, comme un long ruisseau noir et onduleux. Ces lignes mouvantes disparaissaient tour à tour, derrière le monticule qui masquait la vue des remparts.

Soliman-Bey passa ; il nous dit un adieu provisoire, quitte à se rétracter, s'il revenait. Il faisait frais : la bouteille de rhum était vide. Nous attendions l'évènement, immobiles et muets, comme une assemblée de femmes devant une apparition fantasmagorique. Tout cet ordre, toute cette précision, tout ce mystère étaient merveilleux. Cependant, les étoiles passaient : on eût dit que le vent de la mer les soufflait une à une : l'aurore allait paraître. Il était temps. Il nous paraissait que, d'un moment à l'autre, la ville serait envahie par surprise, et que l'incendie du château donnerait le signal de la victoire.

Tout à coup, un grand bruit de musique, de fanfares, de tambours, de canons retentit sous

la brèche; les bombes éclatent en l'air, illuminent les ténèbres, les remparts et les bataillons.

Conçoit-on cette tactique d'assaut ! Marcher de nuit, sur le bout du pied, pour organiser un guet-apens ; retenir son haleine ; frémir au moindre bruit qui trahirait le mouvement ; et quand il ne reste plus qu'à monter sur les murs, pour s'emparer de la ville endormie, alors, sonner le réveil, lancer bombes et boulets, crier aux ennemis : Holà ! vous autres ! holà ! nous arrivons ; debout ! qu'on prépare ses armes !

Un épais nuage couvrit en un instant la ville et l'armée. Le soleil se levait derrière le mont Carmel; et la nuit semblait se résumer sur Saint-Jean-d'Acre. Du centre de ce tourbillon, des gerbes d'étincelles partaient dans tous les sens, et se croisaient en l'air.

Nous nous rendîmes sur un monticule peu distant de la ville : Ibrahim s'y trouvait, entouré de son état-major, et braquait sa lorgnette sur tous les points qui n'étaient pas cachés par la fumée. Il criait, gesticulait, frappait du pied et se

tirait la barbe. Incapable de se contenir, il sauta à cheval et disparut.

La brèche était toujours le seul théâtre de l'action : l'armée ne gagnait pas un pouce de terrain. Les blessés arrivaient de toute part. Je redescendis vers la plaine, déplorant le sort de ces malheureux qui se faisaient égorger sans savoir pourquoi, et maudissant l'obstination des assiégés, dont la résistance allait peut-être me priver de ma jument, de mes cachemires, et prolonger d'un mois, mon séjour à l'armée.

L'action dura trois heures, sans revers, sans succès. Les soldats d'Abdallah opposaient un front d'airain. Un moment, la scène du combat parut transportée à l'extrémité de la ville. On pouvait croire que le passage était forcé; mais bientôt la lutte se ranima sur la brèche, tandis qu'on se battait encore du côté de la mer. Enfin, tout s'arrêta, le vent dissipa la fumée; la plaine rentra dans son repos.

Il était difficile de croire que l'armée d'Ibrahim eût battu en retraite. Rien n'annonçait pourtant, qu'elle se fût emparée de la place. Dans le

doute ; je lui donnais gain de cause, parce que cela m'accommodait ; et d'ailleurs, il était possible que ces Musulmans fussent silencieux dans la victoire.

Je me rendis à l'hôpital, pour interroger les blessés. Quand j'entrai sous ce hangar, plus de quatre cents soldats gisaient presque nus, sur la terre. Des hurlemens aigus s'échappaient de tout côté, et révélaient la présence des chirurgiens. Des bras, des mains, des jambes étaient dispersés çà et là ; près de ces dépouilles livides, j'apercevais comme des formes d'hommes, immobiles, cachés sous leur enveloppe de laine.

Où avaient abouti leurs espérances et leurs joies de la veille ! Abattus les uns après les autres, sous le feu des ennemis, ils étaient venus tour à tour, prendre place sur ce lit de douleur. Ils n'avaient pas même, pour se consoler, une pensée de victoire. Ils m'apprirent que les assiégés étaient restés maîtres de la brèche, bien qu'ils eussent reculé une fois, jusqu'aux remparts de la mer ; cet avantage d'un moment n'avait servi qu'à faire massacrer deux com-

pagnies arabes, enveloppées par les soldats d'Abdallah.

On pensait qu'Ibrahim préparait une nouvelle attaque. Il paraissait impossible qu'il abandonnât ainsi le champ de bataille, sans tenter les derniers efforts : il n'en fut rien. Pendant les trois jours qui suivirent, on n'entendit pas un coup de fusil. Les assiégés profitèrent de cet armistice, pour creuser des fossés et disposer des troupes qui, plus tard, rendirent inutile le second assaut des Arabes.

L'hôpital était encombré.—Ces pauvres enfans du désert supportaient mal les opérations de la chirurgie : leur esprit était frappé de je ne sais quelles visions qui leur montraient la mort partout. Trompés par l'évènement du combat, ils cherchaient les causes de leur défaite hors de la nature. Ils avaient vu, disaient-ils, sur la brèche, des hommes à pieds de chameaux, avançant et reculant de dix pas en un seul ; des femmes à l'œil de feu, armées de gigantesques yatagans, et qui massacraient d'un seul coup, des bataillons entiers. Ils avaient entendu tout bas, des paroles de mort ; et tandis qu'ils

cherchaient à comprendre, ils s'étaient trouvés renversés dans la fange, au milieu du sang et des cadavres.

Je vis là des blessures horribles ; une entre autres : la balle avait traversé l'œil droit, le palais, la langue, la mâchoire inférieure, l'épaule gauche, et était ressortie sous l'aisselle : le malheureux étouffait ; un hoquet effrayant le saisit et ne le quitta plus.

Au dehors, les soldats reposaient : pas une sentinelle, pas une voix dans le camp. Ce silence de l'immobilité m'eût fait prendre les tentes pour des tombeaux, si je n'eusse aperçu des bandes de chameaux errans dans le lointain : — il y avait là quelque chose qui rappelait les scènes des vieux temps, quand l'ange du Seigneur exterminait d'un souffle des armées entières.

Fatigué de toutes ces tristesses, j'allai prier Soliman-Bey de me faire obtenir les firmans qu'on me refusait. Il promit de parler au pacha, mais plus tard ; ce n'était pas le moment. Son *Altesse* enfermée chez elle, ruminait sa olère, toute seule ; il eût été dangereux de ré-

veiller le tigre, et Soliman ne voulait pas donner pâture.

Quelques jours s'écoulèrent dans l'attente et dans l'inaction : enfin nous prîmes le chemin de Jaffa, ville plus intéressante par les souvenirs de Richard et de saint Louis que par les vestiges des âges.

Je ne parle pas de ce puits dont on prétendit que Napoléon avait empoisonné les eaux, pour achever les soldats atteints de la peste. Les habitans eux-mêmes ont fait justice de cette calomnie. Je parcourus le champ où furent ensevelies les victimes de la contagion. Ce souvenir me touchait bien plus que les massacres des Assyriens à Jaffa; bien plus que les fureurs de Cestius, qui détruisit la ville; bien plus que l'idole Ascarlen qu'on y adorait autrefois.

Singulière entreprise que cette croisade de la république française, jetant une armée en Orient, pour écarter de France, l'homme qui portait déjà dans sa tête le destin de l'Europe! Sur ces rivages lointains, Napoléon préludait aux victoires qui devaient ouvrir devant lui, les portes de toutes les capitales. C'était un

athlète qui s'exerçait à l'ombre, avant que d'entrer dans l'arène.

Aux portes de Jérusalem, si l'on me demande sous quel point de vue j'envisage ces antiques contrées, je répondrai d'abord qu'il n'y a pas à choisir. Partout j'ai porté mes souvenirs, interrogé l'histoire, confronté les choses aux pays : et quand la physionomie des lieux s'est trouvée d'accord avec les traditions, je ne me suis pas amusé à douter. Je parlerai toujours sans préventions et sans scrupules : je dirai ce que j'ai vu, ce qu'on m'a raconté, ce que j'ai pensé.

Nous nous dirigeâmes vers Rama, à travers des jardins en fleurs et des orangers, qui pliaient sous le poids de leurs fruits. Après deux heures de marche, nous fîmes halte près d'une fontaine entourée de figuiers d'Inde, qui s'étendaient dans la plaine, et semblaient former la limite de l'ancienne Arimathie.

Au couvent de Rama, un tout petit supérieur espagnol, fort ennuyé de sa solitude, nous fit

un accueil assez froid. Nous nous régalâmes d'un grand plat de légumes à l'eau. C'était carême, saison malencontreuse.

Le lendemain au point du jour, je me promenais sur la plate-forme, d'où la vue s'étendait jusqu'aux montagnes de la Ville sainte. — Les premiers rayons du soleil éclairaient ces sommets rougeâtres, qui semblaient refléter encore la vengeance du ciel. L'air était fade et pesant : pas un nuage dans le vide ; pas un souffle dans la solitude : spectacle solennel, bien fait pour préparer aux sublimes tristesses de Sion.

CHAPITRE XVIII.

—

VOYAGE DE JÉRUSALEM.

Vallée de Térébinthe. — Jérusalem. — Climat. — Le trappiste. — Le saint Sépulcre. — Vallée de Josaphat. — Mont des Oliviers. Palais de Pilate. — Temple de Salomon. — Voie douloureuse. — Les Bédouins. — Tour de David. — Les Hébreux. — Le Rabbin. — Conciliabule. — Cénacle. — Le Jourdain. — La mer Morte.

On chevaucha pendant une heure, au milieu des figuiers et des palmiers de l'Arabie. Nous laissâmes à gauche, le village du Larron. Les collines commençaient à se dessiner, et bientôt nous nous engageâmes dans de profonds défilés.

L'olivier, le jasmin, le chêne se groupaient sur tous les rochers. L'anémone élevait au dessus des herbes sauvages, ses pétales mélancoliques. En présence de ce tableau à la fois sauvage et riant, je songeais aux bosquets de Salomon et aux larmes de Jephté dans la solitude.

Un moment, parvenus sur un plateau escarpé, nous retrouvâmes la plaine de Ramá, qui se confondait à l'horizon, avec les derniers flots de la mer de Jaffa. Une église gothique se montrait à nos pieds dans le vallon : c'était la demeure d'un aga.

Mais ici la végétation cessa : de misérables villages pendaient en ruine, au sommet des montagnes. Kerith-Lefté et El' Bireth semblaient gémir encore aux malédictions de Jérémie. La vallée de Térébinthe reposait dans un affreux silence ; on eût dit d'un sépulcre ouvert. Nos chevaux soulevaient sous leurs pas, une poussière froide et blanche comme celle des ossemens ; et pourtant on croirait que la vengeance divine n'est pas encore accomplie, tant il y a d'effroi dans cette nature bouleversée.

Mais cette désolation élève la pensée et l'échauffe bien plus que les joyeux tableaux de la verdure et des fêtes du monde. L'ame a-t-elle donc des rapports plus intimes avec la tombe qu'avec la vie? ou bien est-ce que le spectacle même de la destruction l'agrandit et l'exalte au sentiment de son immortalité, comme si elle était fière d'être la seule chose vivante, au milieu de tout ce néant? Chacune de ces vallées reste comme un sillon tracé par la colère de Dieu. « Coupez » vos cheveux, filles de Sion, et jetez-les; poussez » vos cris vers le ciel, parce que le Seigneur a » repoussé loin de lui et abandonné votre peu- » ple, qu'il regarde dans sa fureur (1). »

Dans ce désordre d'épouvante, il semble que l'on craigne encore de voir tout crouler devant soi. On sent que Jérusalem n'est pas loin : on attend l'apparition.

Jérusalem, la cité de David, la bien-aimée de Salomon; cette muse de l'antiquité judaïque, qui inspira tant de poètes; cette victime sainte,

(1) Jérémie, c. 6, v. 29.

qui fit couler tant de larmes, et qui s'endormit un jour, fatiguée de prodiges;

Ecce apparir Gierusalem si vede :

Jérusalem, la voilà !

Est-ce bien là cette ville sur laquelle le Seigneur avait mis toutes ses affections ! « Les » vieillards de Sion se sont assis sur la pous» sière et demeurent muets : ils ont couvert » leur tête de cendres, et les vierges de Jé» rusalem pleurent, le front penché vers la » terre (1). »

Nous entrâmes par la porte des pélerins ; et, laissant à droite la tour de David, nous allâmes frapper au couvent du Sauveur. Le révérend père gardien G. F. della Grotta nous en fit les honneurs avec une amabilité parfaite. Il était Romain, et souffrait beaucoup du séjour de cette ville, dont la température inégale et difficile altère les plus vigoureuses santés.

Il est rare ici que le jour se termine comme il a commencé. Chaque heure a, pour ainsi dire,

(1) Jér., c. 2, v. 10.

son climat ; il n'y a plus de saisons dans ces contrées où il n'y a plus de nature. Les destins sont finis : Jérusalem a épuisé l'existence avant le temps ; elle est désormais en dehors de toutes les lois du ciel et de la terre. — C'est un tombeau.

Partout ailleurs, les ruines elles-mêmes se couvrent de lierre et de mousse : ici pas un brin d'herbe. Quelques vieux oliviers continuent à pousser leurs feuilles ; mais cet arbre si pâle n'est guère propre à raviver la désolation qui l'entoure.

J'appris qu'il y avait au couvent, un religieux de la Trappe, arrivé depuis peu. J'allai frapper à sa cellule. Notre connaissance fut bientôt faite : deux étrangers sympathisent si vite ! mais dans ma patrie comme partout, je n'aurais pas résisté au penchant qui m'entraînait vers cet homme vénérable, dont l'accueil me fut si bienveillant, si doux, si paternel.

Marie-Joseph de G*****, ancien général aux armées autrichiennes, avait joui long-temps, d'une brillante faveur à la cour de Naples, et je le rencontrais près du tombeau du

Christ, couvert d'une robe de laine blanche, portant des chaînes aux bras, et achevant dans l'abandon, une existence si heureusement commencée dans le monde. Après avoir été le convive des rois, il y avait plus de dix ans qu'il vivait de légumes cuits à l'eau, sans sel et sans huile : exemple même pour les religieux de Terre-Sainte.

Dès ce jour je ne le quittai plus qu'aux heures de ses prières. Nous fîmes de compagnie, le voyage du Jourdain et de la mer Morte. Son amitié pour nous, ne se démentit pas un seul instant; sa conversation était instructive et spirituelle : il parlait le français à ravir, et ne refusait point quelquefois de laisser paraître la gaieté de son cœur sur son visage pâli par les macérations et les souffrances. Sa piété était vraie, discrète, tolérante. C'est un des hommes les plus aimables, les plus dignes de respect que j'ai rencontrés dans le monde.

Comme je sortais avec lui, j'aperçus le Révérendissime qui se rendait à l'église du Saint-Sépulcre. Il allait assister à la procession hebdo-

madaire que les catholiques célébraient le soir même ; — nous le suivîmes.

On traverse deux rues étroites, qui mènent au bazar, et l'on arrive, après quelques détours, sur la place du Saint-Sépulcre. Elle est encombrée de marchands qui étalent sur le pavé leurs chapelets, leurs verroteries, leur encens et leur amadou. Il faut disputer le terrain pas à pas, au risque de recevoir sa part des coups de bâton que les Turcs distribuent avec profusion. Les Musulmans de Jérusalem ne ressemblent point à ceux des autres contrées ; ils se croient appelés à servir la vengeance de Mahomet ; ils accomplissent leur mission avec un zèle exemplaire.

L'église élevée sur les débris de celle dont M. de Chateaubriand nous a donné la description et qui fut incendiée en 1807, n'a pas conservé la même architecture ; mais, comme les lieux consacrés au souvenir des stations du Sauveur ne changent pas plus que le sommet de Golgotha où fut plantée la croix, le nouvel édifice a gardé la même distribution. Il fut rétabli par Comeano Calfa, architecte de Constanti-

nople : la façade est d'un style moitié moresque, moitié gothique ; la porte ne s'ouvre qu'à prix d'argent ; le lieu le plus saint de la terre est devenu le monopole des Turcs, et le chrétien doit payer son obole pour aller s'humilier au tombeau de son Dieu.

L'étranger qui veut entrer seul, contracte le marché avec ces portiers musulmans ; on applique une échelle sur la porte, qui se ferme derrière lui. Sans cette formalité de l'échelle, le peuple se précipiterait dans l'église, et l'on a besoin de silence, de solitude, pour se pénétrer à loisir, de la majesté du sanctuaire.

On remarque d'abord un vestibule de forme carrée ; à gauche, la loge des Turcs qui fument ; en face, la pierre de l'onction, sur laquelle le corps du Messie fut frotté de myrrhe et d'aloès, avant d'être déposé dans la tombe. On aperçoit ensuite, un corridor circulaire, formé par le mur d'enceinte et par les pilastres épais qui entourent la basilique ; un socle de marbre indique la place où la Vierge s'arrêta devant la croix. En avançant sous les arcades où s'appuie la tribune supérieure, on découvre la coupole

ouverte comme celle du Panthéon de Rome. Un monument isolé qui représente, dit-on, l'Arche sainte d'Israël, s'élève au centre de l'édifice : — c'est le tombeau de Jésus-Christ.

Le sépulcre, taillé dans le roc, est recouvert de marbre blanc : il a bien fallu le défendre contre l'indiscrétion des pèlerins, qui le brisaient, dans l'excès de leur zèle, pour en emporter les morceaux.

Je me glissai par une ouverture étroite qui regarde l'orient, et je me trouvai enfin dans ce tabernacle à jamais vénéré, où le Fils de l'Homme revêtit sa divinité ; dans cette tombe, l'unique sur la terre, qui se rouvrit à la voix de la mort.

C'est une petite salle carrée, de six pieds de long sur six de large ; et sept et demi de hauteur.

Un autel, de marbre blanc comme le reste, s'élève à droite de la porte ; — des lampes d'or et d'argent brûlent sur cette table où la piété des chrétiens verse encore tous les jours, des parfums et des larmes. Quelques tableaux pla-

cés au fond du sanctuaire, retracent la résurrection du Sauveur.

Tel fut le dénouement de ce drame sublime qui se déroula sur le Calvaire, et qui donna le signal de la plus étonnante révolution. C'est ici que, pour la première fois, douze malheureux pécheurs, tirés de la lie du peuple, prononcèrent le symbole de notre croyance, ce mot d'ordre qui, échappé aux persécutions des puissans du monde, passa de bouche en bouche et resta, comme le traité d'alliance du ciel et de la terre.

L'empereur Adrien, qui régnait cent trente ans après la venue de Jésus-Christ, avait fait élever une statue de Jupiter, au lieu même de la résurrection, et une image de Vénus, sur le point le plus élevé du Calvaire. La mère de Constantin renversa ces idoles, et jeta les fondemens de la basilique du Saint-Sépulcre.

La procession commença. — Partis de la chapelle de la Vierge, nous descendons la colline de la Flagellation; nous saluons successivement la grotte qui rappelle la prison du Sauveur; le lieu où sa robe fut jetée au sort; celui où sainte

Hélène retrouva la croix; et, remontant au Calvaire, après avoir incliné le front sur la pierre du couronnement, nous nous prosternons en silence devant Golgotha. — Ici fut consommé le sacrifice; ici l'holocauste divine exhala le dernier soupir.

On fit trois fois le tour du tombeau : — la dernière station fut au lieu où Jésus-Christ apparut à Madeleine. « Marie-Madeleine resta près du » sépulcre, versant des larmes; et, comme elle » pleurait, s'étant baissée pour regarder dans » le tombeau, elle vit deux anges vêtus de blanc, » assis au lieu où avait été le corps du Messie; » alors, elle se retourna, et vit Jésus debout, » sous le vêtement d'un berger; et il lui dit : » Marie ! — Et elle s'écria, dans sa joie : » Rabboni ! mon maître (1) ! »

Je sortis de l'église, la tête pleine de tous ces souvenirs de mes premières années; sentimens purs et doux, que nous perdons si tôt dans le monde ! — Je prenais toutes les rues qui se présentaient. Il me fallait de l'air, j'avais besoin

(1) Saint Jean, c. 20.

de respirer. Tout à coup, je me trouvai hors de la porte Saint-Etienne, dans la vallée de Josaphat.

Je voyais, au fond du ravin, le lit desséché du torrent Cédron. J'avais devant les yeux, la montagne des Oliviers, et derrière moi, s'étendait l'antique rempart de Sion, où l'on distingue encore la porte Dorée, par laquelle Jésus-Christ fit son entrée à Jérusalem, le dimanche des Rameaux. — Elle est murée depuis longues années. Les livres musulmans disent que les chrétiens entreront de ce côté, le jour où ils chasseront de la Terre-Sainte, les sectateurs de Mahomet. La colline de l'Aceldama (champ du Sang) terminait le bassin vers le sud-est, derrière le village de Siloan et le puits de Noémi.

D'un regard je pouvais embrasser cette étroite vallée de Josaphat, rendez-vous général du genre humain. Je trouvai, dès les premiers pas, la pierre où fut lapidé saint Etienne. Plus bas, une petite église carrée renferme les tombeaux de la Vierge et de saint Joseph.

A peu de distance, vers la droite, on découvre la grotte où Jésus-Christ sua sa sueur de sang.

Elle n'est pas éloignée du jardin des Olives, qu'on appelle Jardin de Jethsemani, du nom d'un village antrefois contigu. On y voit huit oliviers d'une grosseur démesurée, dont les vieux troncs, morcelés par le temps, se divisent en autant d'arbres nouveaux. On sait que l'olivier ne meurt pas : il renaît de sa souche.

J'errai long-temps au fond de la vallée déserte, sur le sable du torrent. Un vent froid et piquant sifflait sur les pierres blanches qui couvrent les sépultures des Juifs. Cramponnés aux montagnes de leurs aïeux, les Juifs revendiquent ces rochers comme leur héritage. De toutes les parties du monde, on les voit aborder sur le rivage de Sion. C'est le terme de leurs vœux, de leurs espérances. Ils expirent en répétant les paroles de David : « Ayez pitié de nous, Seigneur! ayez » pitié de nous, car nous sommes dans le der- » nier mépris (1). »

C'est une croyance chez les Hébreux de ce pays, qu'au jour du jugement, ils répondront à la trompette du réveil quarante ans avant ceux

(1) Ps. 122.

qui seront morts sur la terre étrangère. — Au milieu de cet isolement, il me semblait que le signal allait se faire entendre. — Je croyais voir arriver ces innombrables morts qui, tour à tour, ont paru sur la terre, et assister, spectateur étranger, à ce rassemblement de tous les âges, qu'un jour fera contemporains. Certes, il y a quelque chose de sublime, dans l'idée d'évoquer sur un seul point du monde, et dans un seul moment, toutes les générations qui se sont succédé dans la vie !

Quelle assemblée que celle où se réuniront tant de nations différentes de mœurs, de langages, de caractères ! Quel jugement que celui où Dieu sera le juge, et les peuples les accusés ! Quel drame que celui où viendront se confondre toutes les passions, tous les crimes, tous les drames des siècles !

« Alors, je vis un grand trône blanc, et quel-
» qu'un qui était assis dessus, devant la face
» duquel le ciel et la terre s'enfuirent; et les
» morts, grands et petits, comparurent, et on
» ouvrit le livre de vie : et les morts furent ju-
» gés selon leurs œuvres. Et la mer rendit les

» morts qu'elle avait ensevelis dans ses eaux ; la » mort elle-même et l'enfer rendirent les morts » qu'ils avaient, et chacun fut jugé selon ses » œuvres (1). »

Le vent, qui soufflait avec violence, s'arrêta tout à coup. J'écoutais : le silence semblait croître à mesure que j'écoutais. Les tombeaux restaient immobiles ; les cieux étaient couverts d'un voile sombre. Solitude effrayante ! Il me sembla que tout était fini, et qu'il n'y avait plus même de morts dans la vallée de Josaphat.

Je descendis à la fontaine de Siloé, dont les eaux reposent dans un bassin de pierre, au fond d'un souterrain. Je dessinai le tombeau de Zacharie, qui se termine en bonnet chinois, et celui d'Absalon, qui finit en pyramide. On aperçoit derrière le premier, un fronton enfoui : c'est le sépulcre de Josaphat. Je me dirigeai ensuite vers le puits de Noëmi : un Arabe était accroupi sur la terre. C'était, après moi, le seul être vivant dans ce désert. Il m'offrit de cette eau que Booz, homme puissant et riche, de la

(1) Saint Jean, Apocalypse, c. 20.

famille d'Elimelech, présentait à la pauvre Ruth, la fille de Moab.

Je gravis lentement la montagne Sainte : je m'arrêtai au pied du rocher du haut duquel Jésus-Christ annonça la ruine de Jérusalem, et qui vit se grouper plus tard autour de lui, les tentes de l'armée de Titus. Puis je m'acheminai vers les derniers oliviers.

Ici je découvris la cité de David, dans toute sa misère. Couverte d'un brouillard épais comme d'un linceul, on l'eût prise pour un squelette privé de sépulture !

Conduit par un enfant arabe, j'entrai dans la mosquée qui renferme la pierre où s'imprima, dit-on, le pied du Messie. On y reconnaît en effet, une forme de pied gauche ; sans doute la main des fidèles a gravé cette empreinte, après que, s'élevant par sa propre puissance, le Christ fut monté dans les cieux, et que, du haut d'un nuage éclatant, il eût laissé tomber sur ses apôtres, sa dernière bénédiction.

Quelques instans après, j'étais arrivé au sommet de la montagne. — Ce fut alors, que

derrière les rochers rougeâtres de Saint-Sabat, et les montagnes de craie qui bordent la plaine de Jéricho, je distinguai les eaux de la mer Morte, comme une tache dans le crépuscule; et plus loin, derrière elle, dans un ciel vaporeux, les derniers pics du mont Nébo, où mourut Moïse.

Je ne sache pas qu'il y ait dans aucune langue des expressions pour dire l'horreur de tout cela.

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide!
Des prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé:
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé!
Où menez-vous ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! Cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes!
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur! (Racine. *Athalie.*)

Le jour suivant, je sortis par la porte de Damas. Je gravis un monticule voisin qui domine la plaine où les croisés avaient assis leur camp. Là, le Tasse à la main, j'étudiai les positions de l'armée. L'exactitude est frappante.

Je retrouvai la plaine telle qu'elle est décrite, la vallée, la tour angulaire qui termine la muraille, vers le nord-est. La grotte de Jérémi est creusée sous le monticule. C'est une caverne sauvage comme les lamentables accens du prophète des vengeances.

Cependant les éclaireurs que j'avais envoyés sur le chemin de la mer Morte, me rapportèrent qu'une tribu de Bédouins campait aux environs de Jéricho. Il eût été imprudent de s'engager dans les défilés sans escorte, et de se mettre à la merci des brigands du désert.

J'allai demander des soldats au commandant de la place. Il résidait à la citadelle qu'on appelle la Tour de David, et qui renferme, dit-on, le tombeau du roi-prophète. Le bim-bachi me répondit que dans ces temps de guerre, il avait besoin de toutes ses forces. — Qu'il fallait donc transiger avec les Bédouins, et se résigner à payer rançon par avance ; que le gouverneur pouvait faire venir à la ville, le chef de la tribu, et nous procurer une entrevue dans laquelle on traiterait de puissance à puissance.

Il me conduisit sur la plate-forme de la tour où ses soldats apprenaient la charge en douze temps, au son des tambours et des fifres. Ce fut peut-être d'ici, que le roi David aperçut pour la première fois, Bethsabée, femme d'Urie l'hétéen, avec laquelle il pécha. « Or il » arriva que David s'étant levé de dessus son » lit, après midi, se promenait sur la terrasse » de son palais. Alors il aperçut une femme » vis à vis de lui, qui se baignait sur la terrasse » de sa maison; et cette femme était fort belle. » David ayant envoyé ses gens, la fit venir et » dormit avec elle (1). »

Je remarquai, dans l'embrasure d'une fenêtre, une forme de cercueil, recouverte d'un drap rouge. « Voici, me dit le bim-bachi, la » chambre où mourut David. Ce petit catafal- » que recouvre le marbre sur lequel le roi- » prophète s'appuya, au moment ou il rendit le dernier soupir, dans les bras de Salomon. »

Le gouverneur se chargea de nous préparer un tête-à-tête avec le chef des Bédouins, et lui dépêcha deux courriers.

(1) Rois, liv. 2, ch. II.

Dans l'intervalle, j'allai rendre visite au premier Rabbin de Jérusalem, rabbi Mendel, successeur de Melchisédech, chef de tous les Hébreux de la terre.

Pauvre juif, avec son petit visage décharné et ses petits yeux perçans qu'ombrageait un grand bonnet d'hermine, il semblait encore aux aguets des persécutions, prêt à donner l'éveil et à fuir à l'autre bout du monde.

Ce peuple hébreu, répandu partout et partout repoussé, qui perpétue avec lui, dans les siècles, la malédiction de Dieu; peuple toujours chétif, toujours mal à son aise, dégradé, avili; il semble n'exister que pour la servitude et l'effroi! Mais c'est principalement ici, qu'il révèle, dans tous ses actes, ce caractère inquiet comme le remords que tant d'années n'ont pu détruire.... En présence des lieux qui les accusent, marqués, pour ainsi dire, d'un stigmate de réprobation, les juifs de Jérusalem ne vivent qu'à démi, respirant à peine. Dans cette existence attristée et contrainte, une seule chose leur reste : le livre des Écritures. C'est dans les versets des prophètes qu'ils

cherchent nuit et jour, un démenti à jeter aux accusations du monde; un mot de pitié pour leur misère; une espérance, un doute. C'est là que, s'exerçant à creuser le sens des paroles, à torturer la vérité, afin d'en extraire quelque chose pour eux; c'est là qu'ils puisent dès leur enfance, cette finesse de dialectique, cette escobarderie de pensée et de langage qui les distinguent.

En Europe, le sort des juifs s'est amélioré : nous ne sommes plus au temps où l'inquisition les brûlait, où Enguerrand les décimait, où l'on croyait faire œuvre pie en répandant leur sang; mais ils sont loin d'être réhabilités. La civilisation, qui devrait anéantir tous les préjugés, n'a pas encore détruit ces préventions héréditaires. Pourtant, que nous importe? Que la destinée s'accomplisse sans nous! Pourquoi nous mêler des vengeances du ciel, si toutefois il est vrai que le ciel aime à se venger? Les ancêtres des juifs ont légué à leur fils, le sang de *l'innocent;* ce sang coule goutte à goutte sur les générations d'Israël : n'est-ce pas assez d'un remords qui dure des siècles?

Tandis que toutes les nations se sont croisées et corrompues dans la prosperité ; celle-là seule est demeurée pure dans la disgrace. Elle passe à travers les peuples, sans altération, sans mélange. Exilés au sein de l'univers, les juifs se réunissent en une seule famille, autour d'une même croyance, sans hérésies, sans apostats. — Israël fut le peuple de Dieu, et quelque tombé qu'il soit, le peuple de Dieu est toujours bien assez digne de l'homme.

Le rabbi Mendel habitait une petite maison, dans une rue obscure du quartier juif; — il était affublé d'une robe bleue fourrée. Il nous présenta à sa femme, jeune Israélite aux yeux noirs, vêtue d'un jupon à grands ramages, et d'une camisole jaune. Ses longs cheveux bruns s'échappaient en boucles de dessous un mouchoir bleu, noué sous le menton.

Les Hébreux comptent, à Jérusalem, neuf cents familles sédentaires. Chaque année, trois ou quatre cents de leurs frères viennent s'établir dans la ville sainte, pour y mourir sous la protection de Salomon, qui dit dans sa prière, au livre III des Rois : « Seigneur, s'ils reviennent

» à vous, de toute leur ame ; s'ils vous prient,
» en regardant le temple que j'ai bâti à la gloire
» de votre nom ; vous prendrez en main la dé-
» fense de leur cause, et vous vous réconcilierez
» avec eux. »

Les envoyés du gouverneur rapportèrent que le chef des Bédouins refusait de venir à la ville : seulement, il mettait sa tribu à notre disposition, moyennant quatre cents piastres, et promettait de nous attendre trois jours, sur les hauteurs de Béthanie.

La veille du départ, le père Marie-Joseph nous conduisit sur la montagne de Sion. Nous traversâmes le cimetière des catholiques, pour nous rendre à la maison de Caïphe ; elle est transformée en couvent arménien. C'est dans cette cour, que saint Pierre renia le Christ, et que le coq chanta, ainsi qu'il avait été dit. On montre dans l'église, un autel formé de la pierre qui fut placée à l'entrée du sépulcre ; et, derrière cet autel, une petite chambre où le Messie attendit sa sentence, pendant qu'on en délibérait.

De là, nous allâmes au Cénacle, dont les Mu-

sulmans ont fait une mosquée : nous pénétrâmes à la dérobée, dans une grande chambre carrée, à voûte gothique, soutenue par deux pilastres massifs. C'est là que Jésus-Christ fit la cène avec ses disciples.

L'aube commençait à poindre, quand le père trappiste sonna le réveil. Il avait quitté sa robe blanche, et repris ses culottes de cavalerie, pour le voyage de la mer Morte. Le gouverneur nous donna deux janissaires : la caravane se mit en marche.

Nous chevauchions depuis une heure ; déjà, nous avions passé Béthanie, pauvre village où Jésus-Christ ressuscita Lazare ; — le Bédouin ne paraissait pas. — Une étroite vallée nous conduisit au pied de l'Adomim, montagne pierreuse et désolée comme tout ce pays : çà et là, quelques lambeaux de gazon ; de vieux arbres échevelés ; d'énormes oiseaux de proie qui planaient à des hauteurs prodigieuses ; des falaises de craie, blanches, poudreuses, avec des rochers en saillie, dentelés, noirs et rouges, dessinés en zig-zag, comme des sillons de la foudre et des traînées de sang. Tout à coup, sur le pic

le plus escarpé, nous distinguons un homme à cheval, immobile, au bord d'un affreux précipice, et se dessinant dans l'azur du ciel, comme un fantôme sur un nuage : c'était le Bédouin. Cette apparition soudaine avait quelque chose de magique dans la solitude. Continuons :

L'Arabe semble voler de sommet en sommet, vedette mystérieuse, explorant d'un coup-d'œil, toute l'étendue du pays, prêt à crier aux armes, si l'ennemi paraît.

Peu à peu les montagnes s'affaissent; plus de verdure, plus un oiseau, plus un souffle; nous cheminions au fond d'un ravin desséché; il y a, dans ce qui nous entoure, quelque chose de plus livide encore que le spectacle de Jérusalem dans un jour froid et sombre.

Nous sommes au camp des Bédouins : le cheik nous salue; les Arabes se rangent sur deux lignes, et marchent avec nous. Des femmes noires et maigres nous regardent partir : elles restent, pour allaiter leurs enfans, sous leurs tentes délabrées.

Enfin, nous descendons dans la plaine de Jéricho : une tour carrée s'élève où fut la ville dont

les murailles tombèrent devant l'arche d'Israël: quelques huttes de terre se cachent derrière les buissons, les ronces et les raquettes épineuses du figuier d'Inde.

Le cheik lance à travers la plaine, sa belle jument dorée qui dévore la terre, comme le cheval de Job : c'est un élan de joie, un cri de fête sur les limites de la patrie. Que d'indépendance et de poésie dans cet homme qui n'a pour tout bien qu'un cheval, pour foyers que le ciel et cette mer de sable immense comme la pensée, interminable comme l'espérance du cœur : le désert !....

Aussi libre que l'oiseau des cieux, l'Arabe ne vit jamais le séjour de ses pères soumis au pouvoir des tyrans; il se rit des armées de la terre; il échappe à leurs coups : il prend en croupe sa femme et son enfant, et va chercher d'autres contrées : le désert ne manquera point aux pas de son coursier.

Dans l'immensité de son domaine, la famille voyageuse croit à peine avoir changé de place, tant les lieux sont semblables, le ciel pur et le vent léger.

La patrie des Arabes ne varie point et pourtant elle est toujours nouvelle à leurs yeux. Ces hommes sont heureux : on peut définir le bonheur : la nouveauté dans l'habitude.

Il y avait encore quelques heures de soleil; nous nous dirigeâmes vers le mont de la Quarantaine. La fontaine d'Élysée coule à peu de distance, au milieu des halliers et des ronces. La terre est jonchée de débris; quelques fabriques turques sont encore debout çà et là. Derrière la fontaine, s'élèvent à angles droits, deux murailles de granit, au haut desquelles on distingue une église en ruine et l'ouverture de la grotte où Jésus-Christ jeûna. Sur la droite, une large vallée se prolonge à perte de vue et semble avoir conservé un reste de fraîcheur, pour augmenter par le contraste, la désolation de ces lieux.

Nos Arabes avaient apporté un mouton : réunis sur la plate-forme de la tour, ils écorchèrent la victime, lui passèrent une branche d'arbre au travers du corps, allumèrent un feu de sarmens, et se mirent à tourner la broche, en chantant.

Le soleil se couchait derrière les monts de la Judée : il éclairait de ses derniers feux, la surface

de la mer Morte, et jetait sur la plaine, ses teintes affaiblies. La lune se leva derrière la chaîne du Nébo; elle sortait du désert comme d'une tombe, et mêlait sa pâle lumière, aux rayons mourans du jour.

Elle argentait en dessus les turbans des Bédouins, que l'éclat du foyer brunissait en dessous. Le cheik psalmodiait une longue complainte; les autres, accroupis, la tête appuyée sur leurs mains, regardaient rôtir le mouton, et l'arrosaient de temps en temps, avec de l'eau, faute de beurre.

A trois heures du matin nous étions à cheval. Nous marchions sur un terrain sablonneux et crevassé, comme le lit d'un torrent.

Autour de nous se dessinaient de nombreux monticules, dont les formes bizarres figuraient des créneaux, des bastions, des tours, des faisceaux d'armes.

Nos Arabes galopaient dans toutes les directions, se portaient sur toutes les éminences, promenaient leurs regards dans toute l'étendue de la plaine : c'était une marche imposante et solennelle.

Enfin, quelques roseaux se montrèrent à l'horizon. Nous aperçûmes comme un ruban de verdure qui flottait sur le sable. Le cheik nous cria de serrer nos rangs, pour montrer que nous étions chrétiens et soldats. La tribu s'élança en avant, disparut derrière le feuillage, et tandis qu'elle visitait les lieux, un filet d'eau brilla dans la verdure : — c'était le Jourdain.

Le fleuve du baptême, nommé chez les Arabes *El-Charia*, est encaissé profondément. Ses bords sont couverts de roseaux et de tamarins qui croissent isolés au désert. Ses eaux sont jaunes et rapides. Le Tasse, qui avait si bien deviné Jérusalem, ne s'est pas douté du Jourdain, lorsqu'il a dit qu'Herminie fugitive

Guinse del bel Giordano alle *chiare* acque.

Nous nous précipitons dans le fleuve; nous remplissons nos bouteilles de fer-blanc et nos gourdes de voyageurs; nous gagnons la rive opposée; nous rapportons en triomphe nos roseaux à panaches et nos bâtons de pélerins.

Le Jourdain n'a pas en cet endroit, quatre pieds de profondeur; et telle est l'impétuosité de

son cours, que je fus un instant menacé d'aller me briser les côtes sur une île cachée dans le feuillage. Nous trouvâmes cent dix pieds d'un bord à l'autre.

Je quittai ces lieux à regret. Ils avaient à mes yeux, un charme singulier, quoique je n'y visse pas ces oiseaux et ces fleurs dont parle le chantre des croisades :

> Non si destò finchè garrir' gli augelli
> Non senti lieti, è salutar' gli albori,
> È mormorare il fiume, è gli arboscelli,
> È coll' onda scherzar l'aura e co' fiori.

Les bergers d'Herminie avaient aussi disparu. Le cheik nous criait en revanche qu'il était temps de se remettre en route : qu'il sentait les Bédouins ennemis.

La caravane défila lentement; la fête était passée; nous allions à la mer Morte. Quel contraste! Ici tout était gracieux, champêtre, ingénu : c'étaient pensées de joie et souvenirs couleur de rose. Là, sur une grève déserte, nous devions retrouver les traces des vengeances du ciel et jeter un regard de pitié sur ces eaux où se mêla le sang des villes coupables. Encore, si

nous avions pu suivre le lit du fleuve! mais il fallait marcher au large; et la dernière feuille du rivage s'effaça dans le lointain.

Le Seigneur avait dit : « Le cri des iniquités » de Sodome et de Gomorrhe s'augmente de plus » en plus. Leur péché est au comble. — Et il fit » descendre du ciel une pluie de soufre et de feu » qui détruisit ces villes et leurs habitans et » tout le pays d'alentour et tout ce qui avait » quelque verdeur sur cette terre (1). »

Voilà le tableau tel qu'il est. La mort seule a germé dans ces lieux, et tout, jusqu'aux oiseaux du ciel, en est éternellement repoussé. Quelques buissons flétris se montrent dans la plaine; le rivage est jonché de branches sèches, et l'on cherche vainement à l'entour, le tronc d'où elles sont tombées.

Je m'avançai à plus de cinquante pas dans le lac Asphaltite. A cette distance, il n'avait pas deux pieds de profondeur. Je ne marchais point sur du sable, mais sur une terre bitumineuse, de couleur rougeâtre, couverte d'une enve-

(1) Genèse.

loppe durcie qui tremblait au moindre mouvement. Je trouvai des pétrifications et des branches d'arbres tout entières qui, sans être encore transformées, présentaient une substance douteuse, moitié bois, moitié terre.

J'emplis une bouteille de cette eau dont Macquer, Lavoisier et Gordon nous ont donné l'analyse. Revenu en France, je ne l'ai point soumise aux opérations de la chimie. J'ai seulement voulu constater la pesanteur : à quantités égales, l'eau de la mer Morte m'a paru l'emporter d'un cinquième sur l'eau commune.

Il est impossible de jeter un coup-d'œil sur ce lac, sans y reconnaître tous les caractères des accidens volcaniques. C'est un immense cuvier qui, gorgé de matières inflammables, a fermenté durant des siècles dans les entrailles de la terre. Une étincelle provoqua l'explosion ; et la fumée de l'incendie dévora dans la plaine, comme un souffle de mort, toutes les fibres de la nature.

Je ne crois point, comme on l'a dit, que les hommes flottent sur ces eaux sans nager, et que les vents les plus impétueux soulèvent difficilement la surface du lac. Assurément, il y a là

moins de bruit, moins de mouvement que sur les côtes de Jaffa; mais sans les montagnes voisines, la mer Morte aurait aussi ses tempêtes.

Nous prenions le chemin de Saint-Sabat, lorsqu'un Arabe perché sur une montagne descendit, au galop, avec un cri d'alarme. Le cheik refusa d'aller plus loin.

Il y avait sur la route une tribu ennemie. Il fallut donc retourner à Jérusalem. Pour comble de disgrâce, les portes de la ville étaient fermées : nous fûmes réduits à bivouaquer dans la vallée de Josaphat. J'en connaissais tous les recoins ; j'avais remarqué une ouverture au tombeau d'Absalon : je m'y glissai en rampant, et je m'endormis dans le sépulcre.

CHAPITRE XIX.

—

Querelle au Saint-Sépulcre. — Procession des Grecs. — Épée de Godefroy. — Les filles juives dans la Vallée. — Bethléem. — La Crèche. — Retour à Jaffa. — Traversée. — Côte d'Égypte. — Le Delta. — Damiette. — M. Fackr. — Voyage du Caire. — L'Egypte sous Méhémet-Ali-Pacha. — Recrutement. — Courtisanes. — Vallée des Pyramides.

Il n'était bruit à Jérusalem que de la querelle des Grecs et des Arméniens, à l'occasion d'une pierre qu'il s'étaient disputée dans l'église du Saint-Sépulcre. Pour trancher la difficulté, on finit par briser le marbre : les deux partis en fu-

rent quittes pour une amende. La justice musulmane ne permet pas aux infidèles de détruire ce qui leur appartient. Les Arméniens furent condamnés à payer dix mille piastres, pour avoir cassé la pierre; et les Grecs, quatre mille, pour l'avoir laissé casser.

Ceux-ci n'en célébrèrent pas moins la fête de leur patriarche, dans une procession solennelle autour du tombeau. Il serait difficile d'assister à une cérémonie plus ridicule. Les ministres du culte, pressés et confondus avec le peuple; les Turcs, distribuant comme toujours, leurs imperturbables coups de bâton; l'Arménien, le Cophte, l'Abyssin, mêlant dans des rhythmes divers, leurs voix confuses et discordantes, au plain-chant nasillard des Grecs; un brouhaha, une cohue, une profanation dont on n'a pas d'idée.

Singulier assemblage que toutes ces religions rivales et ennemies, que tous ces adorateurs du même Dieu, se disputant le terrain pied à pied, et se damnant réciproquement, près du sépulcre de Jésus-Christ, au nom de la clémence du Très-

Haut ! Sous ce point de vue, cette basilique vénérée fait en vérité pitié.

Un religieux du couvent me tira de la foule, et, pour me consoler de tout ce désordre, il me montra l'épée de Godefroy de Bouillon. Cette arme rappelle l'époque où les victoires se remportaient à la force du bras. On prétend que le héros des croisades pourfendit un chameau d'un seul coup de sa terrible rapière. Les soldats d'aujourd'hui la trouveraient un peu lourde à leur poing. Elle a plus de trois pieds de long, y compris la poignée, dont la garde se recourbe en arrière. C'est une lame droite, à deux tranchans, qui finit brusquement en pointe, comme les vieux cimeterres.

Profane que j'étais ! j'eus la témérité de chausser l'éperon de ce noble chevalier, vengeur du Saint-Sépulcre. Couronné en 1099, Godefroy de Bouillon fut le chef d'une race de rois, implantée en Orient, qui conserva près d'un siècle, le sceptre de Jérusalem.

Une dernière fois, je voulus parcourir la montagne des Oliviers. Je descendis la Voie-Douloureuse ; je visitai la maison de Pilate, résidence

éternelle des gouverneurs de Jérusalem, derrière laquelle s'élève la mosquée bâtie par les Musulmans, sur l'emplacement du temple de Salomon : je passai près la piscine de Béthesda, célèbre par la guérison du paralytique, et j'entrai dans la vallée. Le soleil brillait sur les tombeaux et jetait son éclat de fête sur la monotonie des collines. Des groupes de filles juives, vêtues de blanc, se promenaient en bavardant, sur les bords du Cédron; d'autres, assises sous les oliviers de Gethsémani et près de la fontaine de Siloé, semblaient repasser dans leur tête, l'histoire des malheurs de Sion. On eût dit qu'elles allaient entonner le cantique de deuil : *Super flumina Babylonis, suspendimus organa nostra.*

Pourtant, au milieu de cette mélancolie des souvenirs et du présent, il y avait de la joie à voir cette tendre postérité d'Israël, rassemblée, par un beau jour, autour des cendres de ses pères. Je me mis à crayonner la montagne du Scandale qui prolonge celle des Oliviers. Aussitôt elles accoururent toutes, rieuses et folâtres, bourdonnant comme un essaim d'abeilles. Je compris qu'elles étaient curieuses et je leur mon-

trai mon croquis. Elles poussèrent un cri de surprise, se l'arrachèrent toutès ensemble, et finirent par me le rendre à demi effacé. Quelquefois, leurs voiles se détachaient et je pouvais, pour un moment, considérer à nu, ces traits si caractéristiques, ce type de beauté originale et pure, conservée comme un dépôt de famille, comme un souvenir des filles de Salomon et du triomphe d'Esther.

Elles ne s'effarouchaient pas de ma curiosité : quelques unes se glissaient derrière les plus jolies, leur découvraient la tête, et me criaient : « *taïp? — taip by?* » (est-ce bien?) Je répondais *taïp!* comme un écho, qui n'est pas chargé de rendre plus qu'on ne lui donne. Je remarquai qu'elles se peignaient les lèvres, les sourcils, les ongles et toutes les articulations des doigts, suivant l'ancien usage de l'Arabie.

De pauvres femmes du village de Siloân, vêtues d'une simple chemise bleue, rattachée par une ceinture et drapée à l'antique, venaient aussi remplir à la fontaine, leurs outres de cuir noir et leurs cruches héréditaires. Elles emportaient leurs fardeaux sur la tête, et passaient si-

lencieuses, au milieu de ce groupe naïf de jeunes filles qui se moquaient. Nous retournâmes à la ville, en continuant notre conversation pantomime. Le temps était délicieux. Dans ce moment, je compris ce que devait être Jérusalem, à l'époque de sa splendeur. — Mais chaque jour porte de nouveaux coups à la cité déchue! Il y a quinze ans, elle comptait encore 25,000 habitans. Aujourd'hui, on n'en trouverait peut-être pas moitié.

Le village où naquit le Sauveur du monde est situé à quatre milles de Jérusalem. On voit à mi-chemin, le tombeau de Rachel, cette mère qui pleura ses fils sans vouloir être consolée. Bethléem s'élève sur une colline, au dessus de la vallée de Mambré, en face des montagnes d'Odollham et de Sennachérib. C'est là que David gardait les troupeaux, et l'on montre encore la grotte où il se cacha pour échapper à la fureur de Saül. Ce village fut aussi la patrie de Booz et de Ruth.

On arrive au couvent par un chemin étroit et escarpé. Un religieux nous ouvrit le guichet et nous introduisit dans une vaste nef, ornée de

quatre rangs de colonnes grecques, qui soutiennent un toit en charpente. Cette nef est séparée par une muraille, du chœur, dont les Arméniens ont fait leur chapelle. Ils l'ont ornée de mauvais tableaux : — les mosaïques qui existaient encore il y a quelques années ont été vendues aux Grecs.

En ce moment les religieux catholiques visitaient les stations. Nous les suivîmes à la grotte qui fut le berceau du Christ.

C'est une chambre creusée dans le roc, et dont la base présente la forme d'un trapèze ou carré irrégulier. Les parois de la grotte sont revêtues de marbre. — C'est au fond de ce souterrain, du côté de l'orient, dans une niche taillée en forme de rotonde, que la Vierge Marie mit au monde le Rédempteur des hommes. Une étoile d'argent, incrustée dans une table de marbre blanc, brille à cette place même où commença la mission du fils de Dieu sur la terre. Je déchiffrai, dans un cercle d'émail, ces mots à peine lisibles : — *Hîc de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est.*

On voit briller au dessus, des lampes offertes

par la piété des peuples et des rois. La plus belle est un don de Louis XIII.

Je reculai de quelques pas, et j'aperçus, vers la droite, une petite chambre basse, carrée, où l'on descend par deux degrés. — Là, une crèche de marbre blanc rappelle l'endroit même où Jésus-Christ fut déposé sur la litière. Là vinrent les rois mages, quand ils adorèrent celui dont la naissance avait ajouté une étoile aux étoiles du ciel. — Je vis de charmantes aquarelles où je crus déchiffrer le nom de Murillo.

De jeunes Arabes, vêtus de tuniques blanches, psalmodiaient des hymnes dans la grotte : la voix mal assurée des vieillards y répondait par intervalles. Ces chants du premier âge, et ces accens de la décrépitude, confondus au berceau du Sauveur et montant vers le ciel, semblaient résumer toute l'existence humaine dans une pensée d'avenir.

Ainsi, après avoir parcouru dans toutes ses phases, la longue pénitence du Christ qui effaça une à une, avec des larmes de sang, les ignominies de la terre, je venais reposer ma vue fatiguée de douleur, sur cette image fraiche et

calme des premiers jours, alors qu'un enfant des cieux enseignait à la femme choisie parmi les femmes, les premières douceurs de la maternité.

J'aperçus encore une fois, les murailles de Jérusalem, surmontées de ces bannières rouges qui ont succédé à tant de bannières. Nous retombâmes ensuite dans la vallée de Térébinthe, et le lendemain du départ, nous jouissions de la fraîcheur du soir, sur la plate-forme du couvent de Jaffa, prolongeant nos regards à l'horizon brumeux de la Méditerranée.

J'avais le projet de me rendre à Damiette par le Désert, et de traverser le lac Menzaleh : on ne trouva point de chameaux ; l'aga les saisissait d'office, pour porter les provisions au camp d'Ibrahim. La ville de Saint-Jean-d'Acre n'était pas encore soumise : un second assaut livré depuis mon départ, était resté sans résultat, comme le premier. Ces lenteurs indisposaient les Arabes : on distinguait déjà dans la conduite des autorités, cette incertitude naturelle aux hommes qui se sont laissé museler, et qui, incertains de l'événement, commencent à redouter la colère du maître qu'ils ont trahi.

Nous fûmes trop heureux d'obtenir notre passage sur un bâtiment égyptien. Il était commandé par le capitaine Louca, Grec de Céphalonie, le seul marin de sa nation dont je n'aie pas eu à me plaindre.

Dans ces parages difficiles, les traversées sont rarement heureuses. Cependant nous n'essuyâmes qu'une faible bourrasque. Au coucher du soleil, nous tombions presque toujours en calme. La soirée se passait à respirer un air plus frais, dans le repos de la mer et du ciel.

Les nuits de l'Orient ont un charme qu'on ne définit point. C'est le laisser-aller de l'ame, dans toute sa mollesse, dans tout son abandon. Elle s'identifie avec cette nature paresseuse et insouciante. Comme le tableau n'a qu'un aspect, il ne fait naître dans l'esprit qu'une pensée; et cette pensée elle-même, sans action, sans énergie, tombe sur notre cœur comme une goutte de rosée, pour y rester long-temps, fraîche et assoupie.

Nous approchions des rives du Delta : nous allions visiter la terre des Sésostris! — Cette patrie des sciences, restée pour ainsi dire, en de-

hors des destinées humaines, apparaît avec sa dignité originelle, derrière les âges fabuleux qui se sont intercalés dans les siècles. L'Égypte des anciens est demeurée inaltérable comme l'éternité, muette comme ses pyramides; elle n'a plus de compte à régler avec le temps; plus rien à redouter des interprétations des peuples. Refermée sur elle-même, comme un tombeau d'airain, elle ne laisse à découvert que de rares épitaphes, écrites en caractères énigmatiques. Elle repose comme un mystère autour duquel les générations bourdonnent tour à tour, et dont elles s'éloignent bientôt, n'emportant avec elles que cette impression de respect et d'étonnement, effet ordinaire de ce qui, dans le monde, est placée au dessus de notre intelligence.

Après tant de savans antiquaires, je ne chercherai pas à jeter une étincelle de plus dans ces éternelles ténèbres : je n'en ai ni la volonté ni le droit; d'ailleurs, le ciel ne m'a pas octroyé patience et longueur de temps.

Durant le cours de mon voyage, je devais, par principe, négliger les souvenirs, pour me réduire au rôle de spectateur, dans cette

première représentation d'une civilisation nouvelle et déjà décrépite; dans cette comédie, où les acteurs vêtus de costumes modernes, parlent encore, malgré tout, le vieux langage de leurs pères.

Tranquillement couché dans ma cange, dont la voile immense et pointue s'arrondissait avec souplesse, je commençai à remonter le Nil, au souffle d'une brise matinale. C'était peut-être ici que Pompée avait reçu la mort, lorsqu'il s'avançait vers Péluse, non loin des lieux où s'élève Damiette.

Je contemplais avec un battement de cœur, les côtes noires et sablonneuses du Delta, les eaux jaunâtres du Nil, et ces bouquets de palmiers qui se détachaient avec une admirable netteté, sur un ciel blanc, limpide, et si brillant que j'en étais ébloui. Pas un nuage dans cette coupole immense, où le regard n'aboutit à rien, à moins qu'il ne rencontre, à des distances incalculables, une famille d'oiseaux voyageurs, dessinée dans le vide, comme un triangle ailé dont la pointe fend l'air et fraie le chemin.

Ce n'était plus l'aspect désolant de la Pales-

tine; mais c'était encore de la tristesse : quelques brins de gazon, une touffe de dattiers; des regrets sur ce qui n'est plus, des pensées de même couleur.

Quelquefois, un village de terre se montrait comme une muraille; un chameau accroupi ruminait à côté d'un Arabe qui fumait au rivage. De distance en distance, nous rencontrions des îlots solitaires, d'où s'envolait une cigogne ou quelque oiseau noir à l'œil de feu, dont le cri prolongé ressemblait à un gémissement du désert.

Damiette s'annonce de loin par ses minarets blancs; cette ville, située sur la rive droite du fleuve, présente une suite de maisons étroites, alignées, dans une étendue considérable, et pourrait donner, le soir, l'idée d'un des quais de Paris, dans ces rares momens où la capitale du monde repose. Du reste, c'est une solitude habitée : silence profond, misère, abattement partout.

Le bazar est le seul endroit où les bruits de la vie se fassent entendre, le seul où l'on ait quelque chose à coudoyer sur son passage. Des

hommes, des ânes, des chameaux; un enterrement qui s'avance, précédé des bannières renversées du Prophète, et suivi d'un bataillon de femmes en deuil, pleureuses patentées, faisant de la douleur à prix fixe, et déchirant à tour de bras, de vieux lambeaux d'écharpes; tout cela fait un moment diversion; mais ce tumulte accidentel ne rend que plus sépulcral le calme qui précède et qui suit. Toutefois, ce n'est plus l'apathie des Turcs : c'est le manque de population.

M. Fackr, agent du consulat français, nous accueillit avec une magnificence tout orientale; sa maison, située sur les bords du Nil, était entourée d'orangers et de bananiers dont les fruits pendaient en grappes étagées et commençaient à se couvrir d'une teinte dorée. M. Fackr nous conduisit dans un vaste salon, d'où la vue s'étendait jusqu'au *Bogâz* (1), à travers les roseaux du Nil, les palmiers du Delta et les voiles blanches des canges égyptiennes. Les esclaves servirent le dîner : — tandis que nous y faisions honneur, avec un appétit de quinze jours, ils se

(1) Embouchure du Nil.

tenaient debout, agitant leurs émouchoirs d'écorce pour écarter les insectes qui fourmillaient autour de nous. Notre jeune consul arabe, dont toutes les réponses consistaient à approuver ce qu'on lui avait dit, possédait au suprême degré, le talent des variantes; il aimait le cheval, la danse, et même la toilette; c'était presque un dandy parisien : il en avait toute la coquetterie et toute la nullité. — Le café fut versé dans des finejanes de vermeil : les pipes étaient chargées de diamans, et nous prenions nos aises sur un divan de cachemire.

En dépit des lois du pays, M. Fackr nous introduisit chez sa femme. Cette jeune Levantine nous reçut avec une politesse naïve et nous jeta à la figure une corbeille de fleurs d'orangers.

Le terroir de Damiètte est encore aujourd'hui renommé pour sa fertilité; le blé, le riz, la canne à sucre y entretiennent un commerce considérable. Ce petit coin de terre, compris entre le fleuve et le lac Menzaleh, paraît avoir été placé aux avant-postes, pour rappeler au voyageur, que l'Égypte fut jadis le grenier de l'em-

pire romain, quand l'empire romain était tout l'univers.

Nous nolisâmes une cange pour remonter le Nil; on appareilla au coucher du soleil; la nuit fut fraîche et tranquille : la lune brillait dans toute sa gloire, radieuse et limpide, telle qu'on ne la voit jamais en France, telle qu'on peut la deviner à Naples, admirable reine des nuits. De nombreux villages glissaient sans bruit devant nous, on n'entendait que le sifflement de la proue qui fendait l'eau, et les secousses de la voile qui s'abattait par momens. — L'aspect des rivages ne change point; toujours des villages d'argile, des cimetières et de tristes bazars.

Des troupeaux de buffles se baignaient dans le Nil; des femmes nues accouraient sur le bord du fleuve et nous demandaient l'aumône pour acheter une chemise : les plus riches étaient à peine couvertes d'une toile bleue, qui flottait au hasard : c'était pitié de voir ces créatures au teint livide, aux formes grêles et appauvries, qui n'avaient gardé de la vie, qu'un souffle haletant et pénible. Il n'y a rien dans la nature de plus dou-

loureux que le spectacle d'une jeune femme malade de misère et dépouillée.

Il suffit de voyager une heure en Égypte pour avoir une idée de cette merveilleuse prospérité, de ces *admirables* innovations qui sont, dit-on, l'ouvrage de Méhémet-Ali.

A lire les récits de quelques voyageurs, on croirait que cette antique contrée rajeunit, que ses rides s'effacent, que ses haillons disparaissent; qu'elle va reprendre sa place; Méhémet-Ali serait considéré comme le génie puissant destiné à régénérer la vallée des Pyramides.

Pour moi, je m'attendais à voir un peuple actif, industrieux, travaillant de ses mains à la fortune publique, et préparant à l'État une prospérité nouvelle. Je ne vis rien de cela.

J'avoue que Méhémet-Ali a réveillé l'Égypte d'un long sommeil; à la voix du pacha, les Arabes ont repris la charrue; ils sèment et récoltent le maïs, le blé, le coton, toute cette masse de productions, dont ces contrées sont éternellement prodigues.

Mais les Arabes ne sont point maîtres de leurs moissons; ils sont tenus de les vendre, et de

les vendre au pacha, qui les paie ce qu'il veut. Le raya, qui apporte aux greniers d'Alexandrie deux quintaux de coton, reçoit une faible rétribution, dont il vivra quelques jours, réduit à chercher ensuite, par toutes les ressources de la misère, sa déplorable subsistance. L'Egypte est le domaine, le monopole, le fief de Méhémet-Ali.

Le vice-roi entretient une armée; il fait la guerre au grand sultan; il a des vaisseaux munis de toutes pièces : ce n'est plus un maître fainéant comme tous ces pachas ignorés; il tire profit de sa position, et nous autres, placés à tant de distance, nons nous étonnons, nous admirons, nous crions au prodige!

Bientôt, on annonce que l'armée égyptienne marche à grandes journées sur Constantinople; et sans nous rappeler combien est débile aujourd'hui le sublime sultan, nous proclamons tout d'une voix, Méhémet-Ali, colosse de l'Orient. Nous trouvons des géans, là où il n'y a plus même des hommes.

Je fus témoin d'une scène de recrutement.

Le gouverneur de la citadelle reçoit l'ordre

d'envoyer à Alexandrie, un contingent de trois mille hommes. Aussitôt les portes du Caire sont fermées, les sbires courent par les rues, enveloppent, saisissent, entraînent pêle-mêle, sans distinction d'âges, de conditions, tout ce qui se présente.

Alors, malheur à ceux qui, sur la foi de la liberté individuelle, s'occupaient à respirer, en plein air, la fraîcheur du matin. Enveloppés dans la condamnation commune, jetés dans les prisons, gardés sous les verrous, ils sont appelés d'office, à verser leur sang pour la patrie, et à mourir pour l'indépendance d'un pacha qui les opprime.

Bientôt les médecins arrivent : ils constatent la santé, les moyens, les forces des conscrits, marquant ceux-ci pour la marine, ceux-là pour l'armée de terre; réservant les boiteux, les borgnes, les manchots, pour les usages serviles de la flotte et du camp; faisant argent de tout, si bien que, dans cette appréciation des capacités de chacun, on pouvait dire que s'il y en avait beaucoup d'appelés, il n'y en avait pas moins d'élus.

Le conseil de révision terminé, on enchaîne mes volontaires, par le cou, à la suite les uns des autres. On attache le bout du câble, à la queue d'un chameau, qui les tire après lui comme des gerbes de doura; et ces fils de la patrie, entraînés par l'exemple de leur chef de file, marchent à la gloire en pleurant.

Ainsi l'Égypte, si souvent dévastée par les maladies pestilentielles, s'appauvrit et s'épuise encore par la guerre. Les hommes conspirent avec la nature, et la mort est là qui s'apprête à recueillir sa dernière moisson sur les bords dévastés du Nil.

Le troisième jour de navigation, nous descendîmes à Mansourah, village moins misérable que les autres, dans une situation pittoresque, entouré d'un bois de palmiers.

A Jephté, une troupe de femmes nous assaillit au milieu du bazar. Elles se mirent à danser doucement autour de nous, agitant des castagnettes de pierre, et chantant, avec les voix les plus fausses de l'Orient, une interminable complainte. Le costume de ces courtisanes ne rap-

pelle assurément pas celui de Cléopâtre : César ne se fût pas arrêté si long-temps dans la hutte des chanteuses de Jephté, que dans les boudoirs de la reine d'Égypte.

Cependant elles sont mieux vêtues que les autres femmes. La chemise qui compose tout leur costume est d'une étoffe moins grossière ; elles portent des bracelets de verre et se teignent les yeux.

Ces filles insoucieuses, dont la vie s'écoule au jour le jour, sans souvenirs et sans présages, semblent avoir retrouvé seules, après tant de siècles, le caractère du pays qu'elles habitent. Cette vallée étroite, qu'un fleuve rafraîchit dans toute son étendue, ce petit coin de terre conservé au milieu des sables de l'Afrique, n'était pas fait pour la douleur et l'esclavage.

Dans le calme de ce climat, qui porte à l'âme des émotions si uniformes et si mélancoliques, l'existence ne fut d'abord que le laisser-aller du cœur et de l'esprit. Les premiers habitans de l'Égypte se gardaient bien d'ap-

porter, dans leurs travaux, cette ardeur qui dévore, cette opiniâtreté qui épuise. Nonchalamment couchés au rivage, ils regardaient les astres qui brillaient; ils voyaient passer, sans idée, tous ces groupes étoilés dont la forme et la disposition s'imprimaient d'elles-mêmes dans la mémoire des pasteurs astronomes. C'était durant les nuits fraîches de l'Égypte, quand aucun nuage ne voilait l'immensité des cieux, quand le palmier balançait avec mollesse ses touffes recourbées, quand le Nil passait en murmurant comme un souffle du soir; quand tout dans la nature était joie, repos et délices.

On accuse de monotonie les rives dégarnies du Delta, mais cet aspect sauvage offre un singulier caractère de grandeur et de solitude. Sur ces terres abandonnées, sur ces touffes de ronces, sur ces buissons sauvages, un jour si pur repose et brille! des oiseaux si folâtres voltigent et chantent! sur ce Nil désolé le soleil jette un éclat si doux et si velouté! et de l'autre côté, la plaine immense, qui s'étend à perte de

vue, dessine un horizon nuancé de tant de couleurs sur les limites du désert! Ah! c'est toujours l'Égypte du vieux monde, c'est toujours cette terre qui n'eut point de poëtes, parce qu'il n'y avait point d'hommes ici-bas qui fussent capables de la peindre.

Et quand, au sortir de cette majestueuse uniformité, on arrive à l'angle du Delta, à ce point où le Nil se sépare en deux branches, et que les Arabes appellent *Bathn-El-Bakarah*, quand, en présence de ce vaste bassin du fleuve qui va se partager, on étend son regard sur la terre des pyramides, entre la chaîne du Mokattam et les sables de Zackarrah, alors, dans ce premier moment de surprise et d'admitation, reste-t-il encore assez de loisir pour critiquer, de sang-froid pour se rendre compte.

J'avais à gauche le palais de Choubra, avec ses bois de mûriers, de platanes et de sycomores. Le village de Boulâq se dessinait plus loin, à travers les mâts et les voiles des canges amarrées au rivage. On nous retint une heure,

à la douane, au milieu d'une place encombrée des marchandises du pacha. L'octroi visita nos bagages. C'était un embarras que nous n'avions pas éprouvé à Constantinople : mais aussi le sultan n'a pas encore monopolisé le Bosphore.

CHAPITRE XX.

—

Anes du Caire. — Maison de Kléber. — Le grand Caire. — Massacre des mamelouks. — École d'Abou-Zabel. — M. Clot bey. — Marché aux esclaves. — Fathma et Awa. — L'île de Rodda. — Les Pyramides. — Le marchand caustique. — Les almées. — Alexandrie. — Quartier franc. — Méhémet-Ali. — Abdallah. — Prise de Saint-Jean-d'Acre. — Réjouissances publiques. — Le pendu. — Aventures d'un Bédouin. — L'île de Malte. — Retour en France.

Délivrés des formalités de la douane, nous réclamions à grands cris, des moyens de transport. Voici venir une compagnie d'ânes, armés de toutes pièces; petits ânes orientaux, échauffés par le soleil d'Afrique; sans rien de cet air sour-

nois et lourd des ânes européens. Légers, vifs, sémillans, pelés ras comme cuir tanné, agitant à la fois leur tête, leur queue, leurs oreilles, avec élégance et coquetterie, ils vont courant trotte-menu, à la voix de l'Arabe, qui les suit en hurlant : Gâlak, rigâlak, schumâlak! *gare-là!*

Portés par ces roussins d'Arabie, roussins sellés, pomponnés et bridés, nous défilâmes vers le grand Caire. Bientôt nous laissâmes derrière nous, la maison de Kléber. Le feuillage des arbres sous lesquels il fut assassiné, se balançait encore au dessus du mur d'enceinte comme les cyprès d'un cimetière.

Nous étions arrivés dans cette large plaine qui fut la place d'armes des Français. Un peloton d'Arabes s'exerçait à marcher au pas : un instructeur piémontais commandait la manœuvre aux lieux où Napoléon passa la revue de sa garde.

C'est à l'extrémité de la plaine, que repose la ville des Mille et une Nuits. Nous nous engageâmes, tout d'abord, dans un troupeau d'ânes, de dromadaires, d'hommes et de chameaux qui,

chargés d'outres énormes, nous inondaient à chaque pas. C'était le bazar, toujours le bazar, et au grand Caire, comme partout, le bazar agité, tumultueux, encombré, tandis que le reste de la ville est sombre, silencieux, immobile.

Dans ce pays où le pauvre seul est à pied, l'âne est la monture obligée de tout homme qui se respecte !

J'ai parcouru ce labyrinthe de rues et de carrefours ; partout j'ai vu la misère, la tristesse et le despotisme : maisons grillées, dont les avances se réunissent en voûte, comme à Constantinople ; huttes de bois noires et infectes ; places publiques, où se vendent, à l'enchère, les filles de la Nubie et de l'Abyssinie, à l'enchère et à l'épreuve pendant dix jours ! une ville considérablement peuplée d'êtres mourans de faim ; un séjour terne et désenchanté : voilà le Caire ; voilà cette cité dorée, cette perle de l'Arabie, cette merveille de l'antiquité fabuleuse et magique.

Toutefois, en la montrant telle qu'elle est aujourd'hui, ne lui refusons pas les avantages

qui l'ont faite ce qu'elle était jadis. Placée sur les confins du désert, et dans le voisinage du Nil; sur le passage de toutes les caravanes et sur le chemin de la Mecque, on conçoit aisément ce que dut être cette capitale, quand elle unissait, au mérite de sa situation, l'importance politique dont elle jouit sous les premiers califes. De nos jours, elle n'a conservé que son nom; son commerce même est tombé; ces voûtes de pierre, où les marchands de la Perse et de l'Arabie suspendaient les riches produits de leur patrie, ne conservent de toute cette opulence, que des lambeaux étalés çà et là, comme des restes oubliés.

On ne voit plus, dans la citadelle, le chemin étroit et scabreux où Méhémet-Ali fit massacrer les derniers mamelouks. Aujourd'hui la montée est facile. On dirait que le pacha d'Égypte, en aplanissant cette route, ait voulu effacer les traces de sang dont elle fut souillée. Cette page de sa vie suffirait pour ternir toute une existence de gloire.

Khalim-Bey commandait cette poignée de braves échappés aux désastres d'Héliopolis,

lorsque le vice-roi remit à son fils Toussoun-Pacha, le commandement de l'armée du Sennar. Les mamelouks devaient assister à la cérémonie de l'investiture. Au jour marqué, le cortége se rendait à la citadelle. La troupe de Khalim-Bey venait de franchir le seuil de la seconde porte, quand Méhémet-Ali donna le signal du carnage. Tous y périrent. Un seul, Achmet, dégagé de la foule, poussa son cheval de rocher en rocher, et s'élança, d'un saut effrayant, hors de la forteresse.

L'homme et le cheval arrivèrent à terre, sains et saufs; le coursier, qui semblait avoir puisé des inspirations dans le péril, emporta son maître triomphant, à travers les rangs des soldats et la foule émerveillée.

Depuis ce temps, Achmet vit au désert. Les Bédouins le connaissent; il a trouvé une famille, et son cheval est devenu célèbre parmi les chevaux de la tribu.

Sans recommencer, après tant d'autres, le tableau de cette capitale; sans parcourir pas à pas, les faubourgs qui l'environnent, le village des Courtisanes, la ville des Tombeaux,

avec ses petits monumens, semblables à des mosquées, non loin de la porte de Nasr, j'arrive à l'établissement le plus remarquable dont le vice-roi ait enrichi ses États.

L'École de médecine et de chirurgie est située à quatre lieues du Caire, près du village d'Abou-Zabel, dans le désert. Elle est dirigée par un Français, M. Clot, que quelques opérations heureuses avaient d'abord appelé à l'emploi de chirurgien en chef aux armées du pacha.

M. Clot eut à vaincre des difficultés sans nombre. Elles naissaient des préjugés et de la religion du pays, deux choses qu'il était difficile d'affronter impunément. Il fallut bien du temps, avant d'amener les Arabes à disséquer les cadavres. Enfin, l'idée de l'utilité commune l'emporta sur l'éternel respect des Musulmans pour leurs morts.

L'époque des examens était arrivée : nous nous rendîmes à la séance d'ouverture. L'école d'Abou-Zabel apparaît tout à coup, au milieu des sables : on s'étonne de trouver une société d'hommes occupés de sciences, dans une contrée

déchue, chez un peuple qui ne s'occupe de rien. C'est une sorte de civilisation improvisée entre quatre murs. — Assis au milieu d'une salle toute couverte de tentures et garnie de tables à tapis verts, j'entendais, comme dans nos graves examens, une voix lente et sévère proposer au patient des écoles une question à résoudre; et le patient était un fils du désert, un esculape à figure basanée, à l'œil vif, à la voix rauque, au vêtement oriental, qui d'un ton lent et méthodique, détaillait pièce à pièce toutes les combinaisons de cette machine que nous appelons corps humain.

Plus loin, sur une estrade, des pachas tout chamarrés d'or écoutaient, sans entendre, ouvraient de larges yeux, et cherchaient dans leur tête, si tout cela pouvait servir à la gloire de leur prophète.

Je remarquai dans les réponses des élèves, plus de routine que de conviction; j'ai retrouvé depuis, en France, la plupart de ces jeunes Arabes, qui furent examinés dans la séance d'Abou-Zabel.

Cette troupe d'oiseaux étrangers, au plumage

brillant, venait de s'abattre à Marseille, quand j'abordai sur le rivage de la Provence. Je les rencontrai au théâtre, où ils me parurent fort à leur aise, d'abord pour être vus, ce qui les flatte, ensuite, pour voir à découvert des visages de femmes, ce qui les étonne sans les fâcher toutefois. L'un d'eux me dit que la musique, les fêtes et les femmes étaient de fort bonnes choses pour *la consolation*. Celui-là regardait la vie comme une longue tristesse, et n'avait pas tort.

De retour à la ville, je traversai le quartier des esclaves. Une cargaison considérable était arrivée de l'Abyssinie et de la Nubie. Tableau hideux que cette assemblée de négresses demi-nues, au nez plat, à la bouche protubérante, à l'œil jaunâtre, aux cheveux tout ruisselans de graisse! Elles étaient là, jetées par groupes, au milieu du bazar, et accroupies sur la terre; elles riaient aux éclats : elles paraissaient joyeuses de leur misère.

Une seule était silencieuse, triste, et paraissait souffrir; la régularité de ses traits attirait autour d'elle, tous les chalands arabes, qui la

faisaient lever, lui regardaient les dents, lui palpaient les épaules, lui pliaient les jambes et les bras, l'examinaient marcher comme le maquignon examine un cheval. Cette pauvre fille était Abech (Abyssinienne); elle avait été enlevée par la tribu ennemie, un jour que, toute petite encore, elle puisait de l'eau à la source voisine; elle s'était enfuie une fois, mais bientôt, reprise par les trafiquans de chair humaine, on lui avait sillonné les bras et les seins de profondes coupures, pour la punir et la reconnaître s'il lui prenait envie de se sauver encore: elle se nommait Fathma; elle était mise à prix à 500 francs.

Elle pleurait, parce qu'on la séparait de sa compagne: celle-ci s'appelait Awa (le vent); sa démarche pesante, ses traits nubiens, ses mains larges et massives, contrastaient autant avec son nom qu'avec les formes souples et déliées de son amie.

Cette liaison d'esclaves, que les souffrances et les privations avaient étroitement serrée, intéressa deux jeunes Arabes qui, sur le point de retourner au désert, achetèrent les deux

amies, et promirent de leur donner, dans la tribu, une tente commune.

Je pourrais faire grâce au lecteur de mon voyage aux Pyramides; mais c'est un pèlerinage qu'il voudra bien accomplir avec moi, par respect pour ces édifices géans qui semblent avoir été destinés à servir de tombeaux à tous les peuples de l'ancienne Égypte; il voudra bien payer, avec moi, son tribut à notre gloire militaire, car nos soldats ont aussi gravé une date sur ces archives du passé! Les Pyramides sont, pour ainsi dire, des monumens français, naturalisés par la victoire. Ces trophées immortels signaleront long-temps encore, le passage des guerriers qui ont étonné l'Orient. De Constantinople à Memphis, on retrouve les noms de nos aïeux; les vétérans de Marengo entonnèrent, un jour, dans les plaines d'Héliopolis, ces chants de la patrie qui avaient salué nos étendards blanchis, sur les sommets du St-Bernard.

Je traversai le Nil au vieux Caire, et j'entrai dans l'île de Rodda; je vis le nilomètre, au milieu des ruines de la maison de Mourâd Bey,

le héros des mamelouks. Je parcourus les jardins d'Ibrahim, sorte de potagers plantés d'arbrisseaux, de bananiers, et traversés par des canaux que le fleuve alimente.

La plaine de Dgiseh était bien cultivée, couverte d'épis jaunes et de palmiers. Après trois heures de marche, nous descendîmes au pied de la plus grande pyramide.

Ce fut un rude travail que d'escalader ces gradins mesurés pour des pas de géans. — Un Arabe me tirait par le bras, au risque de me désarticuler l'épaule; — un autre me poussait par derrière, au risque de me briser la face contre le roc : joignez à cela, la crainte naturelle des chutes, surtout quand nous avions devant les yeux, l'exemple d'un Anglais, qui, peu de jours auparavant, s'était laissé rouler du haut en bas de l'édifice, et s'était fracassé la tête. Arrivés au sommet du monument, nous entonnâmes avec transport, la chanson de la vieille armée, la Marseillaise de 98.

C'est sur le plateau des Pyramides, qu'on est bien à son aise, pour faire des réflexions mo-

rales et philosophiques! Ces tombeaux qui n'ont gardé ni les cendres ni les noms de leurs morts, ces bornes colossales plantées à l'extrémité des terres, sur les confins de ces sables immenses, comme sur les limites du temps et de l'éternité; monumens d'autrefois qui virent les premiers rayons de l'astre au char sanglant dont le passage allait épouvanter l'univers et qui s'endormit à Sainte-Hélène; toute cette grandeur et tout ce néant; toute cette masse de siècles accumulés sur une pierre; tout cela, dans un seul point de vue, dans une seule idée, je dirai presque dans un doute, suffirait pour alimenter les méditations d'une existence d'homme.

Quant au prodige de ces constructions cyclopéennes, je ne pouvais m'empêcher de me dire que, si l'on eût voulu, il eût été plus prodigieux encore. Il n'y a là, que du temps, de la patience et des pierres; de génie, point. Si l'on eût doublé la dose de patience, on eût trouvé assez de pierres et assez de temps pour doubler la pyramide.

Chacun de nous grava son nom le plus pro-

fondément possible, sans songer que d'autres voyageurs viendraient peut-être le lendemain, qui, ne trouvant plus où loger le leur, effaceraient nos inscriptions pour y substituer un mot allemand, anglais, italien, qui disparaitrait à son tour. — Nous descendimes, haletans de chaleur et de fatigue.

On alluma de petites bougies, et l'on se prépara à visiter l'intérieur de la pyramide. — Engagés dans un corridor de trois pieds carrés, nous suivions une pente rapide; nos pieds ne trouvaient d'autres points d'appui, que de petites rainures pratiquées dans la pierre, et couvertes d'une poussière durcie. Nous avancions lentement, courbés, et soutenus par les Arabes, qui nous avertissaient de prendre garde aux puits dont nous n'étions pas loin.

Ensuite, il fallut se hisser vers d'autres corridors qui montaient et qui nous conduisirent à la première chambre. Je ne vis dans cette loge étroite, qu'un sarcophage brisé. Réunis autour de cette tombe, la figure à demi éclairée par la lumière vacillante des bougies, nous avions assez l'air

d'une assemblée de génies infernaux venus pour chercher une proie dans ce sépulcre dépouillé.

Nous visitâmes de la même manière, toutes les chambres du monument. La poussière nous suffoquait; il me tardait de sortir de ces souterrains, pour respirer librement au soleil.

Nous nous arrêtâmes un moment, à considérer l'énorme tête du Sphinx qui garde encore ces tombeaux ouverts, et nous reprîmes notre route en chassant.

De tristes nouvelles s'étaient répandues au Caire, touchant les affaires de Syrie : on disait que l'armée du pacha avait éprouvé un nouvel échec ; les autorités s'en mêlèrent ; on coupa des têtes pour arrêter les *faux* bruits et démontrer combien le vice-roi devait toujours être vainqueur. — Un marchand trouve sa porte fermée : il essaie en vain de l'ouvrir, et l'enfonce en s'écriant : Par Mahomet ! tu n'es pas aussi dure que la porte de Saint-Jean-d'Acre !

Ce sarcasme est bientôt rapporté au pacha qui envoie au gibet, le raya satirique.

J'avais vu les danseuses du Nil; j'allai voir les almées du Caire : les almées, créatures vives et joyeuses, poètes, chansonnières, improvisatrices de l'Arabie. Leur danse est un rêve d'amour : il semble qu'une voix secrète les anime, et qu'un génie des cieux révèle à leur esprit, les joies du paradis de Mahomet. Simples filles de la solitude, elles n'ont point appris à voiler leurs émotions : — ce qu'elles éprouvent, elles l'expriment, elles le jettent au dehors; — il y a, dans ces poses délirantes, dans ces accès imaginaires d'une passion idéale, un entraînement irrésistible, une brûlante sympathie d'enthousiasme et de volupté.

Tout à coup, l'inspiration les gagne; elles entonnent une chanson du désert; — leur voix tour à tour éloquente et plaintive, tantôt mystérieuse, tantôt désespérée, toujours d'accord avec les battemens de leur sein, avec leurs regards et leurs attitudes, déroule en un moment, tout le drame enivrant d'une existence de femme. — Sylphides de l'Orient, on dirait qu'elles n'ont qu'un souffle de la terre, et qu'elles vont s'envoler.

Les almées font l'ornement des fêtes : elles portent la joie dans le harem, où, gravement assis sur son divan, au milieu de ses femmes, le Turc assiste, froid et sec, à l'ivresse de ces filles heureuses, et cherche quelquefois à puiser dans leurs yeux humides, une émanation d'amour, un souvenir de cette félicité du cœur, qu'il ne doit plus connaître.

Et pourtant, cette agitation des almées est toute extérieure : ce sont d'excellentes comédiennes; si elles ne jouent qu'un rôle, elles le remplissent du moins avec un admirable talent.

De retour à Boulâq, je jette en passant, un dernier regard, sur les jardins de Choubra, maison de plaisance du pacha; je parcours les appartemens du harem inhabité; j'y trouve, comme à Constantinople, des chambres octogones, ornées de paysages et d'arabesques; j'entre dans ces cabinets pavés en marbre et tapissés de velours; je m'arrête quelques instans devant cette inscription du Koran : *Une heure de justice vaut soixante-dix jours de prière;*

et passant sous les acacias dont le vent assoupi balance à peine le feuillage, je regagne ma cange et donne le signal du départ pour Alexandrie.

En ce moment, un homme dont les vêtemens et la misère annoncent un Bédouin, se présente à moi, et me demande, en fort bon italien, la permission de me suivre. « Je serai votre drogman, me dit-il, et vous me rendrez service. » Je voyais qu'il n'était pas Arabe; Je lui en fis la remarque : il ne répondit rien et renouvela sa prière. Il y avait place : il alla s'accroupir à l'avant, dans sa chemise de toile grise, et l'on mit à la voile.

Cet homme mystérieux me rendit tous les services que j'aurais pu attendre d'un serviteur dévoué, mais il s'obstina à cacher le lieu de sa naissance et les motifs qui l'avaient amené au désert. Seulement, quand il sut que je quittais l'Égypte, il me promit de contenter ma curiosité, le jour de mon départ.

Rosette est une ville triste, dépeuplée, dont je n'ai rien à dire, si ce n'est que nous eûmes des

peines infinies à nous procurer des ânes pour gagner Alexandrie.

Au sortir de Rosette, on entre dans une plaine sablonneuse et déserte. Il était tard : le soleil se coucha ; nous suivîmes le bord de la mer, par un temps sombre et humide. Le rivage fourmillait d'insectes et de crabes.

A la pointe du jour, nous parcourions le champ de bataille d'Aboukir. — C'est un terrain uni et solide. On dirait d'une place d'armes, improvisée au milieu d'un marais.

Alexandrie s'annonce par des décombres et des nuages de poussière. Nous descendîmes au quartier franc, à l'auberge des Trois-Ancres. Notre premier soin fut de passer en revue les bâtimens en partance. Il ne s'en trouva pas un seul, ni pour la France, ni pour l'Italie, ni pour l'Espagne. On attendait les pois-chiches de la Haute-Égypte ; on assurait qu'il n'y aurait pas de cargaison pour l'Occident, avant l'arrivée des pois-chiches.

Le quartier franc d'Alexandrie présente toutes les ressources d'une ville européenne. Les négocians qui vont sacrifier sur cette terre étran-

gère, quelques années de leur vie, pour entretenir avec leur patrie des relations de prospérité publique, ont disposé, avec tout l'art possible, ce lieu de leur exil volontaire.

Ils ont ramené leur existence, à des idées simples et calmes. Ce n'est plus la France, et ce n'est pas la Turquie.

Il y a là des bals où l'on danse le galop et l'anglaise; il y a des promenades au jardin de M. Boghos, ministre du vice-roi; il y a des soirées de famille, où l'on joue aux jeux innocens; de petites comédies d'amateurs et des cavalcades, — le dimanche.

En ce temps-là, glorieusement posés sur nos ânes, nous allions au Mahmoudié, paisible canal qui joint le Nil à la mer; on fumait la pipe ou le narghilé et l'on s'en revenait le soir, causant des joies de la journée, de la beauté du ciel, du plaisir que les dames d'Alexandrie prendraient à six mois de là, au bal de M. tel, qui devait coûter si cher, et dont le programme avait déjà paru.

La colonne de Pompée n'a plus trace d'inscription. On sait que les aiguilles de Cléopâtre

sont reléguées hors du mur d'enceinte : une seule est encore debout. Je remarquai dans les hiéroglyphes, que le signe du scarabée, figurant l'immortalité chez les anciens, était gravé du côté de l'ouest ; présage singulier de la grandeur de l'Occident !

Le palais de Méhémet-Ali s'élève à l'extrémité de la ville : c'est là que nous venions tous les jours, jeter un regard sur la mer, impatiens de voir arriver les *pois-chiches* qui nous tenaient au séquestre. Nous descendions ensuite à l'arsenal, où nous promenions notre ennui dans la carcasse d'un navire géant, alors sur le chantier : ce bâtiment de 140 canons, le plus grand qui soit jamais descendu dans les eaux de la Méditerranée, était une sorte de défi jeté par le pacha au Sultan, dont le vaisseau amiral avait été reconnu jusqu'alors pour le colosse de ces parages.

Le temps s'écoulait lentement : il y avait plus d'un mois que les *pois-chiches* n'arrivaient pas. Je craignais que la récolte n'eût manqué, et que notre départ ne fût ajourné à la moisson prochaine.

Les seuls momens où l'ennui s'écartait de

nous, étaient ceux que nous passions dans la société de M. J. Gautier, de Lyon. Nouvellement débarqué en Égypte, pour y représenter la maison de commerce qui porte son nom, et qui, là comme en France, s'est placée au premier rang dans la considération publique, M. Gautier nous fit prendre en patience ces éternels retards.

Cependant, après neuf mois de siége, Ibrahim était entré à Saint-Jean-d'Acre. — Le canon d'Alexandrie annonça l'arrivée du pacha vaincu : ce fut un élan de joie dans cette ville que la guerre de Syrie tenait comme en échec.

Abdallah s'était défendu jusqu'à l'extrémité. Forcé dans son dernier retranchement, il ne se rendit qu'à la voix d'Ibrahim, qui lui laissa le choix de sa retraite. — Certain d'être pendu s'il paraissait à Constantinople, il opta pour le Caire.

Cet homme qui avait fait preuve d'une si noble résolution pendant le siége, perdit contenance en arrivant en Égypte. — Quand il vit approcher le caïque du vice-roi, et qu'il reçut l'invitation d'y descendre, il pâlit épouvanté, cria merci, supplia qu'on ne le tuât pas avant

qu'il n'eût imploré la clémence de Méhémet-Ali.

Introduit dans la salle du divan, il se prosterna, face contre terre, aux pieds du grand pacha : celui-ci rassura son prisonnier, lui dit qu'il avait agi en brave, et qu'il n'y avait plus d'ennemis après la victoire. Il l'appela son fils, lui laissa toutes ses femmes, lui promit un palais au Caire*, et deux cent mille francs par an, *pour ses menus plaisirs.* Abdallah descendit joyeux, repassant dans son cœur ces confortables espérances.

Le soir, il y eut feu de joie, pétards, illuminations au quartier franc. Les Européens se réjouissaient de cette victoire, comme s'il se fût agi de Wagram ou de Marengo. La fête se termina par une exécution.

Les gardes du pacha traversèrent la foule, traînant après eux, un Arabe qui ne partageait nullement le transport général. Non loin du mur d'enceinte, en face de l'Okelle neuve, quartier général des Francs, s'élevaient deux poteaux grossiers qui soutenaient une poutre transversale. — On eût dit d'une porte de l'autre monde. L'Arabe fut assis sous la potence : un

janissaire lui passa le nœud coulant, au dessous du menton, avec une majesté tout à fait musulmane, et le patient fut hissé.

Mais voici qu'au plus fort de l'action, les exécuteurs se ravisent, descendent la victime et la font asseoir de nouveau. Ce dut être un moment de céleste espérance, que celui où ce malheureux sentit se dégager le lien qui lui déchirait la gorge, et recommença de respirer. Il pensa qu'on lui faisait grâce, qu'on le rendait à la vie, après l'avoir mis aux prises avec la mort, que le pacha était clément, miséricordieux..... Mais tandis qu'il pensait, le nœud coulant se resserra, et l'homme fut pendu de rechef. Cet horrible répit ne lui avait été ménagé que par la négligence des bourreaux qui avaient oublié d'attacher la sentence sur la poitrine du coupable. Il remonta, muni de toutes pièces, recommença son agonie, et mourut.

Puis, les exécuteurs craignirent que le poids du corps ne rompît la corde ou le cou. On plaça sous les pieds du cadavre, une escabelle qui les soutint : — alors seulement le peuple se retira, déplorant cette innovation qui détruisait l'effet

du tableau. — Pouvait-on concevoir un pendu dont les pieds reposassent sur quelque chose!

On publia le programme du siége; on jeta dans la foule, des sonnets italiens, comme dans les fêtes de la Madone, à Sainte-Marie-Majeure de Rome; on chanta; on applaudit aux grimaces de quelques lutteurs qui, avec toutes les démonstrations d'un combat à outrance, ne firent jamais que se pousser d'une main et se retenir de l'autre. La fête fut longue et complète. Les derniers feux du soir éclairèrent le fantôme muet qui reposait, immobile sous le gibet, et tout disparut.

Cet homme n'était pas un criminel ordinaire. Il avait assassiné son père, sa mère et ses trois sœurs. Condamné une première fois, il s'était sauvé à Saint-Jean-d'Acre; la prise de cette ville l'avait tellement effrayé, qu'il s'était sauvé de nouveau en Égypte : par malheur, on se souvenait de lui.

J'appris le lendemain, qu'un brick de guerre égyptien allait porter en France, la nouvelle de la victoire. Je sollicitai une audience du pacha. Il nous reçut au divan, nous fit asseoir, et nous

admit aux honneurs du café. Méhémet-Âli est un homme de petite taille : il portait un large turban blanc qui couvrait les rides de son front, et d'où s'échappait une barbe plus blanche encore. — Après les premiers complimens, nous lui exposâmes la nécessité où nous étions de retourner promptement en Europe, et nous lui demandâmes passage sur son brick.

Le pacha répondit qu'il était l'ami des Français : que le commandant du *Crocodile* recevrait l'ordre de nous prendre à son bord, et de nous déposer à Malte, suivant notre désir.

En quittant le vainqueur, nous entrâmes chez le vaincu. Abdallah était assis dans l'angle d'un vaste salon, et prenait grand plaisir à braquer sa lunette sur le port.

Il était vêtu d'un cafetan bleu, et couvert aussi du turban blanc. Son regard âpre et sauvage ne nuisait pas à la majesté de ses traits. Ses gestes peignaient sa pensée, même avant qu'il ne l'eût exprimée. C'était un homme de trente ans environ : — je reconnus tout d'abord, qu'il pouvait fort bien avoir mérité sa réputation de mauvaise tête.

Il sourit avec fierté en apprenant que nous avions assisté au premier assaut de Saint-Jean-d'Acre; il reçut nos éloges d'un air qu'il voulait rendre modeste, et affirma que sa gloire n'était rien en comparaison de celle de Méhémet-Ali, qui avait su pardonner. Je l'engageai à venir voir la France. — Le vice-roi, mon père, est seul maître de mes actions. — Le dey d'Alger est à Paris. — Comment l'a-t-on reçu? — Fort bien, que je pense. — Il ne s'est pourtant défendu que vingt et un jours! — Vingt et un jours, contre une armée française, c'est quelque chose! — Dieu seul est grand!

Au moment du départ, je me promenais sur le bord de la mer, attendant la chaloupe, quand mon Bédouin du Caire se trouva devant moi : — je ne songeais guère à lui. « Vous partez, me dit-il, je le savais. Vous m'avez marqué de l'intérêt, je vous confierai l'histoire de ma vie. Je vais, pour vous satisfaire, vous raconter des choses que vous seul connaîtrez avec moi, sous le ciel de l'Afrique. — Je vous écoute : à quoi bon ce mystère? vous devez être bien malheureux ou bien coupable. — L'un et l'autre.

Il me prit sous le bras et me tira de la foule. — Peu vous importe ma naissance, ajouta-t-il; je suis Italien : non pas de cette partie de l'Italie qu'arrosent des neiges fondues; mais de cette partie que le soleil échauffe, brûle, dévore huit mois dans l'année.

Élevé dans les terreurs d'une superstition aveugle, je craignais tout dans mon enfance; plus tard, fatigué de craindre, j'appris à tout braver, à tout dédaigner, à tout maudire.

Jeune encore, j'avais sillonné les mers dans tous les sens; je n'étais bien qu'au milieu de ces solitudes mouvantes, de ces plaines à perte de vue, que l'horizon termine comme un cercle quand les terres sont cachées sous les eaux : la mer était ma joie, ma compagne, la patrie de mon choix : l'ame se plaît à s'étendre sur ce miroir immense, agité, profond comme elle-même; il semble alors que la pensée de l'homme se réfléchisse dans l'infini : on dirait que ses émotions fermentent à la surface, comme les vagues de l'Océan. — Quand les flots sont paisibles, c'est le repos de l'existence, durant ces heures où

le passé et l'avenir se séparent de nous; — si l'ouragan ébranle les eaux, c'est la vie dans son activité, dans ses angoisses, — et c'était là surtout mon rêve!

Alors je bondissais de joie, à voir que tout dans la nature, était à l'unisson de mon cœur. Je jouissais avec orgueil, de cette amère sympathie; il me semblait qu'il sortait de mon sein, un cri moqueur et prolongé, plus perçant, plus sauvage que la voix des tempêtes. Les vagues impuissantes se brisaient sous mes pieds. La marche d'un vaisseau dans la tourmente est une marche triomphale. Souvent alors, le ciel est calme, les étoiles brillent plus joyeuses, et semblent assister à la lutte de l'homme contre le plus terrible des élémens.

Pendant les guerres d'Italie, je me rangeai au parti des Français : mon nom devint célèbre parmi les noms des corsaires.

L'étoile de Bonaparte passa, et je me retrouvai maître d'une pauvre goëlette, isolé sur les mers, comme je l'étais, orphelin, dans le monde. A la tête d'un équipage qui regrettait comme

moi, les courses aventureuses de la guerre, les dangers de l'attaque, les jouissances de la victoire, je résolus de retourner à ce genre de vie, puisqu'il était meilleur : je me fis pirate.

Il y en avait beaucoup alors. Nous croisions d'ordinaire, à l'embouchure de l'Adriatique, dans l'Archipel et la mer de Candie : cachés au fond des ports déserts de la Grèce, nous attendions au passage, les bâtimens marchands de Trieste, de Smyrne et de Constantinople. Les trois ans qui suivirent furent trois ans de carnage et de prospérité. L'or jeté à fond de cale servait de lest à nos vaisseaux, et la bannière noire du pirate épouvantait la Méditerranée.

Je fus blessé à l'attaque d'un bâtiment génois : une balle me traversa la cuisse. La mer me fatiguait : on me descendit sur la côte de Tinos : un vieillard me reçut dans sa cabane.

Que vous dirai-je ! Ce vieillard avait une fille. cette jeune Grecque me prodigua tous les soins d'une amitié de femme ; je retrouvai ma santé, mais mon cœur était malade à son tour. Je dé-

clarai mon amour : le vieillard refusa. Sa fille était fiancée.

Dans toute autre occasion, mon parti n'eût pas été douteux : mais alors j'écoutai mes scrupules : c'était dans cette cabane que, pour la première fois, j'avais trouvé une famille : je n'osai.

Il me vint dans l'idée, que cet amour n'était qu'un caprice de tête, que l'absence me ferait oublier Maria ; je partis pour de nouveaux hasards.

Étrange bizarrerie du cœur ! — Moi qui avais étouffé tant de fois, les inspirations et les terreurs de la nature, j'étais devenu l'esclave d'une idée; un désir me torturait et dominait tous mes désirs. — Tandis que jusque-là, je n'avais rêvé qu'aventures, combats et massacres, je ne rêvais plus désormais, que le sourire d'une femme, le regard de ses yeux modestes et mélancoliques, le son de sa voix enfantine et le souffle de son haleine! j'avais échangé mon ame de fer contre une pensée d'amour!

Un matin, je revins jeter l'ancre à Tinos. La cabane était en fête : le vieillard rayonnait de joie. De jeunes Palicares, réunis sur le rivage, préparaient des guirlandes de fleurs, et préludaient sur la mandoline, aux danses champêtres du soir : c'était la noce de Maria !

Je m'assis à quelque distance, et j'attendis. — Les époux parurent bientôt. Dès ce moment, je ne les quittai plus. Je les suivais, comme un spectre jaloux d'un bonheur qu'il se promet bien de troubler. Mes grincemens de dents se mêlaient aux refrains des chansons.

Le soir vint : un moment l'époux de Maria disparut dans un groupe de danseurs. Elle était seule ; je lui dis qu'avant de la quitter pour toujours, j'avais besoin de lui parler ; que j'allais l'attendre au bord de la mer : — elle promit de s'y rendre.

Ma résolution était prise : elle était immuable. Un siècle de supplice, je l'aurais accepté plutôt que de voir passer aux bras d'un autre,

celle qui faisait ma pensée, ma vie, mon éternité...

Elle arriva, folâtre et légère comme un oiseau. « Mon ami, me dit-elle, que veux-tu? » parle vite, car il m'attend, et tu sais que » je suis à lui. — Vous l'aimez donc beaucoup? » — Pourquoi non? ne m'aime-t-il pas? — Et » moi? — Toi, je t'aurais aimé; je le crois; » mais mon père l'a défendu. — Maria, je suis » malheureux! Sais-tu que je voudrais *mourir*, » au moment où je te parle! Écoute, Maria..., » vois-tu mon brigantin, là-bas! il nous at- » tend; suis-moi, viens avec ton ami; viens » partager ton existence avec l'homme qui te » donne la sienne. — Oh! non pas; non! tu » me fais peur.... O Dieu! que deviendrait mon » père? »

A ce mot j'hésitais encore; mais j'entendis des pas : on l'appelait. Je la saisis avec fureur; je l'entraînai malgré ses cris; je la jetai dans la chaloupe, et Tinos disparut à mes yeux.

La pauvre fille était là, demi-morte, dans ma

cabine, avec son voile de fête tout trempé d'eau de mer. Les fleurs qui couvraient sa tête, s'inclinaient flétries sur son front. Deux journées se passèrent sans une seule parole. — Souvent je montais sur le pont : moi qui, naguère, cherchais avidement ma proie dans l'étendue, je tremblais maintenant qu'on ne vînt m'attaquer ; je redoutais la barque du pêcheur, je frémissais au moindre vent ! Le soir, à genoux devant elle, je respirais à peine ; quand le mousse lui présentait quelque nourriture, son sourire d'indifférence me déchirait le cœur !

Peu à peu je m'accoutumai à ses manières ; je cherchais dans ma cervelle, à quoi tout cela devait aboutir ; j'étais encore irrésolu, mais moins respectueux, moins timoré. Je revenais à mon caractère : j'allais me retrouver.

Un soir, elle monta sur le pont, demanda au pilote, de quel côté était Tinos, s'appuya sur le cabestan, et, la tête dans les mains, resta long-temps livrée à ses méditations de malheur. Je tentai de la distraire en lui parlant de sa patrie. Hélas ! s'écria-t-elle,

que me fait ma patrie! je n'y trouverais plus mon père.

Cette parole me frappa. Je pensai qu'en effet, le vieillard n'avait pas dû survivre à ce moment fatal où il perdit son enfant; et résumant que j'étais un infâme scélérat, je résolus d'en finir.

D'épais nuages se levaient à l'ouest : j'attendais la tempête; elle ne tarda pas. La mer fut bouleversée. A ce moment de danger et d'effroi, je descendis, je trouvai Maria, comme toujours, impassible, résignée, attendant la mort. Furieux et damné, je me précipitai sur elle : elle n'essaya point de me résister; quand je revins à moi, elle était pâle, glacée, comme un cadavre.

La tempête nous avait portés sur Tinos. Je mouillai dans la nuit devant la cabane hospitalière que j'avais remplie de larmes et de deuil. Un matelot déposa ma victime sur le rivage. La cabane était déserte.

Dès lors, la vie de marin, qui avait fait les délices de ma jeunesse, me devint importune; il me parut que chaque flot m'apportait un re-

mords. J'errai quelques mois, sans projet, jusqu'au moment où j'arrivai au cap Ragasa. Là, je congédiai mon équipage. — Les habitans de Curco se rappellent encore l'explosion du brigantin qui fit trembler la côte, et dont, longtemps après, ils recueillaient encore les débris au rivage.

Maintenant, je vis de désespoir. Mon cœur a banni toute idée de bonheur et de Dieu. Je suis devenu célèbre dans les sables de l'Arabie, et j'ai trouvé un peu de gloire, où je ne cherchais que la mort. Ma tribu me révère comme un maître, et me craint comme le génie du mal. Je ne suis à l'aise qu'au désert, dans ces plaines interminables, arides comme mon cœur, monotones comme le remords. Je les parcours en furieux. — Monté sur mon dromadaire, quand le vent souffle, et que le sable me déchire la figure, je bondis de plaisir, comme si la nature en désordre, s'associait à moi; comme si, partageant mes angoisses, elle se révoltait avec moi, contre toutes les puissances de l'univers.

Quelque jour je m'endormirai à jamais dans

le désert : le monde sera mon tombeau, le soleil séchera mes membres ; la poussière de mes os se mêlera aux sables de la solitude : — tout sera dit. »

En achevant ces mots, il me quitta brusquement, s'enfonça dans la foule ; et alors seulement je pus respirer en liberté. Cet homme m'avait comprimé : devant lui, j'étais au supplice.

Je me rendis à bord ; la traversée fut longue. Le quinzième jour, nous n'étions arrivés qu'à la hauteur de Candie. Nous assistions tous les matins, à l'exercice du canon. Ces pauvres Arabes ne s'en tiraient pas impunément : la discipline était rigoureuse. Le délinquant, amené sur le pont, se couchait à plat ventre, et recevait une dose de coups de corde que le reïs du brick appliquait d'une sanglante façon. — J'en ai vu qui ne se relevaient pas. On les portait dans l'entre-pont, et ils ne reparaissaient de longtemps.

Enfin, après vingt et un jours de navigation, nous abordâmes à Malte. On nous consigna po-

liment au lazaret où nous devions purger notre contumace, par une captivité de vingt autres jours.

On se soumet sans peine, quand on ne demande que du repos; surtout lorsqu'on retrouve les commodités de la vie et toutes les ressources de la civilisation. C'est un nouveau monde qui se révèle. On ne s'effraie pas d'être obligé de le regarder quelque temps, à travers les grillages d'une prison, quand il se montre si doux à l'œil; quand il promet après la pénitence, une liberté si pleine, si réelle, si féconde.

Nous versâmes des larmes de joie, dans ce lazaret où l'on en verse quelquefois de dépit. Nos courses étaient, pour ainsi dire, achevées, nous faisions halte à la frontière. Ce n'était pas encore notre Europe brillante, mais ce n'était plus l'Orient dégénéré, appauvri. Le dernier souffle de la France venait expirer à la côte.

Je profitai de mes premiers momens de liberté, pour parcourir l'île de Malte, l'une des plus jolies de la Méditerranée. — Après avoir visité les tombeaux des chevaliers, je fis voile pour la Si-

cile, d'où je passai pour la seconde fois, en Italie.

Quelques mois plus tard, après une absence de deux ans, je me retrouvai enfin sur le rivage de la Provence.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

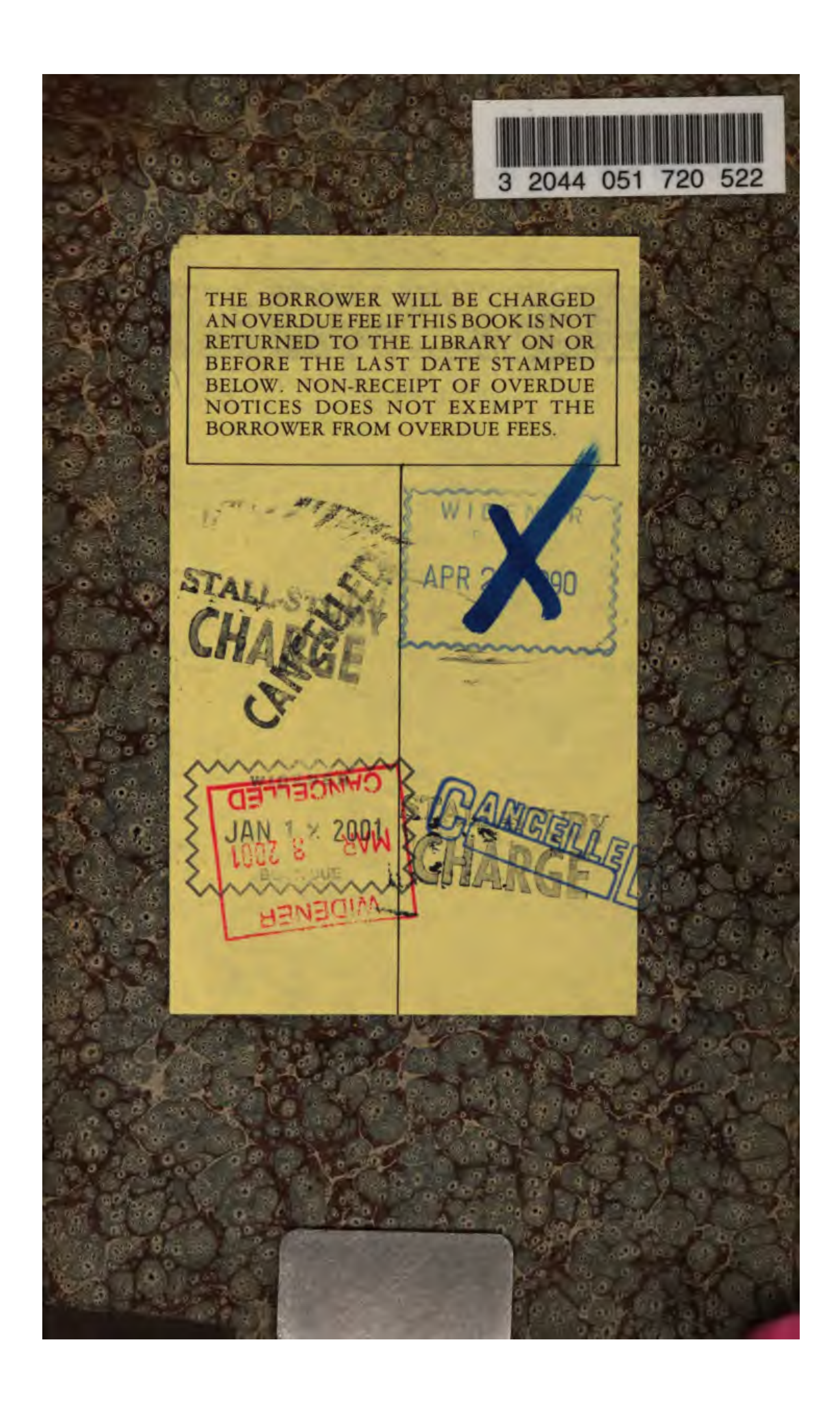
CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

FIN DE LA TABLE.




3 2044 051 720 522
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
CHARGE
CANCELLED
JAN 1 × 2001
CHARGE

